

Bulletin de l'Association des anciens et des amis du CNRS n°62

Auteur(s) : CNRS

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

72 Fichier(s)

Les relations du document

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

CNRS, Bulletin de l'Association des anciens et des amis du CNRS n°62, 2013-automne

Valérie Burgos, Comité pour l'histoire du CNRS & Projet EMAN (UMR Thalim, CNRS-Sorbonne Nouvelle-ENS)

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/ComiteHistoireCNRS/items/show/218>

Copier

Présentation

Date(s)2013-automne

Mentions légalesFiche : Comité pour l'histoire du CNRS ; projet EMAN Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Editeur de la ficheValérie Burgos, Comité pour l'histoire du CNRS & Projet EMAN (UMR Thalim, CNRS-Sorbonne Nouvelle-ENS)

Information générales

LangueFrançais
CollationA4

Informations éditoriales

N° ISSN1268-1709

Description & Analyse

Nombre de pages72

Notice créée par [Valérie Burgos](#) Notice créée le 05/10/2023 Dernière modification le 14/10/2024

RAYONNEMENT DU CNRS

Bulletin de l'Association des Anciens et Amis du CNRS



Vie de la recherche
Entretien avec Alain Fuchs
Conférences
Ethique du libéralisme
Mexique et tourisme
Histoire
Conté, du crayon à l'Égypte
Info flash
Rencontre A3 à Marseille
Le kiosque
Voyages et régions



Rayonnement du CNRS

*Photo montage de Bernard Dupuis
d'après les photos de Gisele Vergnes et Elias Zamora (Wikimedia)*

N° 62 - AUTOMNE 2013

Rayonnement du CNRS

Association des Anciens et des Amis du CNRS

FONDATEURS : PIERRE JACQUOT (†), CLAUDE FREJACQUES (†), CHARLES GABRIEL (†)

PRÉSIDENTS D'HONNEUR : PIERRE BAUCHET, JEAN-BAPTISTE DONNET, EDMOND LILLE

BUREAU : PRÉSIDENT : MICHEL PETIT,

VICE-PRÉSIDENT : JEAN-CLAUDE LEHMANN,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : NATALIE DEBEYNE,

TRÉSORIÈRE : HÉLÈNE YAKOVLEV,

CONSEIL D'ADMINISTRATION : JEAN-JACQUES ALBERT, FAIRICE BONARDY, JEAN-PAUL CARESSA, HÉLÈNE CHARNASSE, NATALIE DEBEYNE, SERGE FENEUILLE, ALAIN FOUCAULT, PAUL GILLE, MARC GOLJON, JEAN-CLAUDE LEHMANN, CLAUDE MARTRAY, DANIELE OLIVIER, MICHEL PETIT, PHILIPPE PINGAND, FRANÇOISE PLEUVAT, PATRICK SAUBOST, SHANHUA SHANFE ET HÉLÈNE YAKOVLEV.

MEMBRE EXTÉRIEUR : ZHAN WENLONG, VICE-PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CHINE.

COMITÉ DE RÉDACTION DU BULLETIN DE L'ASSOCIATION ET SITE INTERNET :

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : MICHEL PETIT

MEMBRES : MARTINE CARSEY, JACQUELINE CHAVET-PIJOL, JACQUES COUDERC, PAUL GILLE, CHRISTIAN GIVALT, MARIE-FRANÇOISE LAFON, EDMOND LILLE,

CLAUDE MARTRAY, PHILIPPE PINGAND ET VICTOR SCHERER.

SITE INTERNET : WEBMEÏTRE PHILIPPE PINGAND

BULLETIN : RÉDACTEUR EN CHEF, FAIRICE BONARDY ; RÉDACTEURS : FAIRICE BONARDY, PAUL GILLE ; MAQUETTE : BERNARD DUPAS

ACTIVITÉS ET ADMINISTRATION : VISITES ET CONFÉRENCES : HÉLÈNE CHARNASSE, CHRISTIANE COUDRAY, VOYAGES : SHANHUA SHANFE, SOLANGE DUPONT, RECENSEMENT DES WHITEBIRD ÉTRANGERS : MARIE DE REALS, SECRÉTARIAT : FLORENCE RIVIÈRE, PASCALE ZANESON

CORRESPONDANTS RÉGIONAUX : ALPES-D'AUPHINÉ : MARIE-ANGÈLE PEROT-MOREL, ALSACE : LOTHAIRE ZILLIEX, JEAN-PIERRE SCHWAAB, AQUITAINE : N., PHILIPPE PINGAND, BRETAGNE ET PAYS-DE-LORRE : PATRICK SAUBOST, CENTRE-CHARENTAIS : PAUL GILLE ET JEAN-PIERRE REDAULT, CENTRE-POITOU : SERGE SAPHIN, CÔTE-D'AZUR : ALBERT BLAUQU, LANGUEDOC-ROUSSILLON : FRANÇOISE PLEUVAT, LORRAINE-AUYERRE : ANTOINE TRÉMOULIÈRES, LYON-ST-ETIENNE : N., MICH-PYRÉNÉES : LILIANE GORDONON, CENTRE-EST : BERNARD MAUDINAS, GÉRAUD POUJARD, NORD-PAS-DE-CALAIS ET PICARDIE : JEAN-CLAUDE VANHOUTE, PROVENCE : JEAN-PAUL GARESSA.

Membres d'honneur de l'Association

MAURICE ALLAIS, MÉDAILLE D'OR CNRS, PRIX NOBEL(†), GUY ALBERT - BARILU BENACERRAF, PRIX NOBEL(†) - GENEVIÈVE BERGER - CATHERINE BRÉCHIGNAC
EDOUARD BRÉZIN - ROBERT CHABBAI, CLAUDE COHEN-TANNOUDJI, MÉDAILLE D'OR CNRS, PRIX NOBEL - YVES COPPENS - ANDREW HAMILTON, VICE-CHANCELIER
DE L'UNIVERSITÉ D'OXFORD, HENRY DE LUNLEY - CHRISTIANE DESROCHES-NOBLECOURT, MÉDAILLE D'OR CNRS(†) - JACQUES DUCUING - CLÉOPATRE EL GUINDY
SERGE FENEUILLE, ALBERT FERT, MÉDAILLE D'OR CNRS, PRIX NOBEL - JACQUES FRIEDEL, MÉDAILLE D'OR CNRS - FRANÇOIS JACOB, PRIX NOBEL
FRANÇOIS KOHLISKY, NICOLE LE DOUARIN, MÉDAILLE D'OR CNRS - JEAN-MARIE LEHN, MÉDAILLE D'OR CNRS, PRIX NOBEL - BERNARD MELNIER - ARNOLD MIZUS
RUDOLPH MOISSAUBER, PRIX NOBEL(†) - PIERRE PAPON - JEAN-JACQUES PAYAN - NORMAN RAMSEY, PRIX NOBEL(†) - CHARLES TOWNES, PRIX NOBEL

Comment recevoir notre revue ?

- La revue *Rayonnement du CNRS* est réservée aux adhérents de l'Association. Si vous souhaitez la recevoir nous vous proposons de nous rejoindre en qualité d'Amis du CNRS.

Pour vous inscrire, veuillez vous adresser au secrétariat ou sur le site :

www.rayonnementducnrs.com

L'inscription vous permet, en outre, de recevoir le journal du CNRS (mensuel).

- Les numéros récents de la revue peuvent être consultés sur le même site.

Sommaire

Editorial <i>par Michel Petit</i>	3
Vie des savoirs : recherche et culture	
Interview	5
• Entretien avec Alain Fuchs, Président du CNRS	
Conférences	15
• La nécessaire éthique du libéralisme <i>par Bernard Esambert</i>	
• Mexique : Les atouts d'un Grand du tourisme international <i>par Christian Girault</i>	26
Le point sur...	36
• Le Prix Maurice Allais <i>par Bertrand Munier</i>	
Histoire(s)	42
• Nicolas-Jacques Conté, du crayon à l'Égypte <i>par Gisèle et Michel Vergnes</i>	
Le kiosque	49
• Cahiers des Amériques latines <i>de l'HEAL</i>	
• CNRS Editions : Le développement durable	
• Autres livres signalés	
La vie de l'Association	
Coup de chapeau	52
• Gisèle Vergnes	
Info flash	53
• Rencontre de l'A3 à Marseille	
La vie des régions	54
• Midi-Pyrénées, une nouvelle correspondante régionale : Liliane Gorrichon	
• Centre-Est : Un pôle de développement rapide, <i>par Bernard Maudinas</i>	
• Midi-Pyrénées : Pic du Midi de Bigorre, <i>par Liliane Gorrichon</i>	
• Ile-de-France : Expositions, <i>par Hélène Chamassé</i>	
• Centre : Apiculture et université du temps libre, <i>par Paul Gille et Jean-Pierre Regnault</i>	
Lu, vu et entendu...	60
• Extraits des recueils de poésies <i>de Mireille Dreisine</i>	
• Acrostiches pour Marie-Louise Sainsevin et Gisèle Vergnes	
Voyages : compte rendu et programme	62
• Le Portugal <i>par Jocelyne Connerade</i>	
• Programme 2014 <i>par Shahira Shafie</i>	
Mot de la rédaction : en bref !	67

Editorial

Chères lectrices, chers lecteurs,

Dans le cadre du travail de relance des activités de notre association, nous avons le plaisir de vous communiquer, dans le présent numéro, le texte de la longue interview que le Président du CNRS, Alain Fuchs, a eu l'obligeance de nous accorder. Cette transcription a reçu son aval. Nous le remercions chaleureusement de nous avoir exposé ses convictions, ses vues futures sur « notre maison commune », son fonctionnement et sa place dans le dispositif de recherche national et international. Conscients de la richesse de ses propos, nous vous en proposons de larges extraits et nous vous renvoyons sur notre site pour une version in extenso.

D'autre part, notre projet de colloque à Pékin à l'automne 2014 sur les thèmes évoqués dans l'avant-dernier bulletin progresse à grands pas et le Président du CNRS nous a donné son accord de principe pour y faire une présentation.

Nous sommes heureux de vous annoncer que la réunion conviviale annuelle dont je vous avais décrit le projet dans le précédent bulletin, aura effectivement lieu pour la première fois à Marseille du 12 au 14 mai 2014. Je remercie chaleureusement Jean-Paul Caressa, notre correspondant régional et toute son équipe d'avoir mis sur pied un programme attrayant dont le détail vous est fourni dans ce numéro. Nous espérons que vous viendrez nombreux partager des moments riches et agréables et nous vous invitons à nous faire savoir, pour information et sans engagement, votre intention d'assister, ou non, à cette première rencontre annuelle de contacts et d'échanges qui sera l'occasion de tenir notre A.G.

Nous avons décidé de mener, en partenariat avec d'autres associations ayant des objectifs voisins et complémentaires des nôtres, deux actions. Notre association et le Mouvement universel de la responsabilité scientifique MURS sont convenus d'organiser, à partir de 2013-2014, dans le cadre d'un partenariat, une série de conférences visant à renforcer la réflexion générale sur Science et devenir de l'Homme dans notre société et sur la responsabilité scientifique qui, au-delà de la production des connaissances, concerne leurs applications. Ce cycle de conférences sera nommé Conférences Jean Dausset et il comprendra 6 à 10 séances, organisées

Dear Readers

Within the context of the review and update of our Association's activities, it is our pleasure to inform you in this issue of the long interview which the President of CNRS, Alain FUCHS, recently gave us and which he himself has edited. We warmly thank him for candidly expressing his beliefs, his vision concerning our Alma Mater, its modus operandi and its position within the context of national and international research. In view of the diversity and extent of his remarks, we are publishing large extracts of the interview and posting the complete text on line.

In our N° 60 issue, we had announced plans to hold a conference in Beijing with our partners, the Chinese Academy of Science. The conference is scheduled in 2014 and the President of CNRS has agreed to participate and deliver a keynote address.

Another pleasurable item of news is to inform you that our next Annual Conference designed, as I mentioned in our last issue, as a convivial gathering, will take place for the first time in Marseilles from 12th to 14th May 2014. My warmest thanks to Jean-Paul Caressa, our regional representative and his team, for the very attractive programme they have designed, outlined in this issue. We hope that many of you will attend and share the varied and pleasurable events in the programme. Please tell us if you intend to participate in this first major annual conference which will also be our Annual General Meeting.

In partnership with other associations whose aims are similar and close to ours, we have decided to launch two new activities.

2 Rayonnement du CNRS n° 62 automne 2013

conjointement tous les ans, par les partenaires. Elles seront ouvertes à un large public et données dans l'auditorium Marie Curie (Siège du CNRS) en complément de nos conférences traditionnelles. Certaines d'entre elles pourront également être prononcées dans les régions, à l'initiative des correspondants régionaux de l'A3. Le principe de chaque conférence, qui dure une heure et demie, repose sur un exposé et une discussion selon un agenda équilibré, avec éventuellement l'intervention d'un animateur (journaliste scientifique). Elles seront enregistrées, retranscrites et après relecture par l'auteur, publiées dans notre bulletin et sur les sites internet des parties, avec possibilité de téléchargement. La première conférence a eu lieu le 8 octobre.

Un deuxième projet, en partenariat avec l'AFAS (Association Française pour l'Avancement des Sciences) et la Direction de la Communication du CNRS, nommé « Petits Déjeuners de la Recherche et de l'Innovation » est envisagé. Il répond à notre mission « de concourir par tous les moyens utiles au rayonnement du CNRS et de la recherche scientifique ». Nous travaillons sur l'idée de présenter l'état de l'art sur un sujet scientifique donné, à un public de décideurs publics et privés concernés par les questions de recherche, aux élus investis dans les mêmes sujets et aux journalistes scientifiques. Leur participation se fera sur invitation des organisateurs afin de fournir aux relais d'opinion une information aussi précise et objective que possible sur des sujets d'actualité. Cette nouvelle activité, différente des conférences déjà organisées au profit de nos membres et d'un large public à l'auditorium du siège du CNRS, se tiendrait dans un lieu central à Paris avec un parking proche, comme celui de la Société pour l'encouragement de l'industrie place St-Germain des Prés. Cette association est prête à nous accueillir et nous envisageons une première réunion au printemps 2014.

Notre dernière assemblée générale a été l'occasion de trois élections de nouveaux membres au C.A. et nous tenons à remercier ici ceux qui ont tant œuvré pour A3. Marc Goujon voulait se libérer de la lourde contrainte du poste de Secrétaire Général, tout en continuant à jouer un rôle actif dans notre association ; Natalie Debeyne que nous remercions d'avoir accepté de remplir ces fonctions prenantes et essentielles depuis plusieurs

Together with the MURS (Mouvement universel de responsabilité scientifique ; Universal partnership for scientific responsibility) we have decided to organize in 2013-14 a series of lectures on Science and the Evolution of Mankind in Society, with a particular focus on scientific responsibility in the advancement of science and of its applications. This lecture series, which will be called the Jean Dausset Lectures, will include from 6 to 10 meetings each year. They will be open to a wide audience and held in the Marie Curie auditorium at the CNRS headquarters in addition to our usual lecture series. Some of the lectures may be replicated regionally, at the request of our regional representatives. The format of each lecture, lasting about one and a half hours, will be a presentation followed by a discussion according to an agreed agenda, with the possible participation of a scientific journalist as moderator. The lectures and debates will be recorded, edited by their authors and published in our journal and on the websites of the two partners. The first lecture was held on 8th October.

Our second new activity, in partnership with AFAS (Association française pour l'avancement des sciences : the French Association for the Advancement of Science) and with the Communications Department of the CNRS, aims at hosting « Research and Innovation Breakfasts ». A major purpose of our Association is to « promote in every useful way the advancement of the CNRS and scientific research ». We are working on the idea of providing state-of-the-art presentations on particular scientific topics to audiences of public and private sector executives and elected representatives involved in research issues, together with scientific journalists. Participation will be at the invitation of the organizers with a view to providing the media with information as accurate and objective as possible on current topics. This is a new activity compared to our traditional lectures organized for our members and a wider audience in the main auditorium at CNRS Headquarters ; its venue will be near the centre of Paris, with parking facilities, such as the Society for the Promotion of Industry near Saint Germain des Prés, which is ready to host our first « Breakfast » in the Spring of 2014.

mois déjà, a été élue comme membre du CA. Ont été également élus, Jean-Jacques Aubert, ancien directeur de l'IN2P3 et Shahira Shafie qui a beaucoup œuvré au sein de l'équipe « Voyages ». Ils succèdent au sein du CA à deux personnes auxquelles notre association doit énormément, Marie-Louise Sainsevin et Gisèle Vergnes qui ont souhaité démissionner. Depuis la création de notre association, Marie-Louise Sainsevin était la cheville ouvrière de l'organisation matérielle de la plupart des activités, qu'il s'agisse des visites, des conférences ou des réunions de notre CA. Son efficacité et sa courtoisie faisaient merveille et toutes les personnes impliquées dans ces domaines regrettent amèrement que des ennuis de santé ne lui permettent plus de se déplacer avec la même agilité et lui interdisent de poursuivre une tâche à laquelle elle se dévouait pleinement. Toute bonne volonté pour essayer de pallier cette lourde perte sera bienvenue. Gisèle Vergnes reste heureusement en bonne forme, mais souhaite légitimement prendre un repos bien mérité et comme l'écrit Marie de Réals dans le « coup de chapeau » que nous lui avons demandé de rédiger pour ce même bulletin, se consacrer à sa famille et à ses amis. Nous lui devons d'avoir mis sur pied une activité « voyages » remarquable et dont tous ceux qui ont eu la chance de bénéficier n'ont eu qu'à se louer. Je remercie Shahira Shafie d'avoir accepté la demande de Gisèle Vergnes de reprendre le flambeau et lui fais toute confiance pour maintenir cette activité au niveau de qualité qu'a su lui imprimer Gisèle Vergnes.

Bonne lecture !

Michel Petit

At our last Annual General Meeting we elected three new members to our Governing Board and we want to express our thanks to those who contributed so much to our Association. Marc Goujon wished to be relieved of the heavy duties of General Secretary, while continuing to play an active role in our Association. We warmly thank Nathalie Debeyne for having taken on these pressing and vital duties some months ago ; she has been duly elected to our Board. Two other Board members have been elected : Jean-Jacques Aubert, former Director of IN2P3 (Institut national de physique nucléaire et de physique des particules : National Institute of Nuclear Physics and Particle Physics) and Shahira Shafie, who has been an active member in the « Travels Abroad » team of our Association. These two new members will replace on our Board two persons to whom our Association owes so much, Marie-Louise Sainsevin and Gisèle Vergnes, who wished to retire. From the very beginning of our Association Marie-Louise Sainsevin was the linch pin of the day-to-day organization of most of our activities, be they visits, lectures or our Board meetings. Her efficiency and her courtesy worked wonders and everyone one of us involved in these tasks are sorely grieved that her state of health prevents her from pursuing the work she conducted in such a lively and dedicated manner. Anyone willing to take over will be warmly welcomed. Gisèle Vergnes is fortunately in good health, but very legitimately wishes to enjoy a well-earned retirement with her family and friends, as Marie de Réals writes in the testimony we asked her to publish in this issue. Our Association owes to Gisèle Vergnes the spectacular « Travels Abroad » activity of our Association, which she set up and ran for many years. All those of us who participated in those trips can testify to her efficiency. We wish to thank Shahira Shafie for accepting, at Gisèle Vergne's request, to succeed her in this task and we are fully confident that she will maintain the high quality standard set by Gisèle Vergnes.

Vie des savoirs : recherche et culture

Interview : Une vision pour le CNRS

Entretien avec Alain Fuchs, Président du CNRS

Alain Fuchs, Président du CNRS, a bien voulu répondre aux questions de Michel Petit et de Jean-Claude Lehmann, respectivement Président et Vice-président de l'Association des anciens et amis du CNRS et nous l'en remercions. Alain Fuchs a pu ainsi exposer ses convictions, ses vues futures sur « notre maison commune », son fonctionnement et sa place dans le dispositif de recherche national et international. La retranscription¹ s'est attachée à respecter la spontanéité et le caractère convivial d'un entretien qui prolonge utilement les propos recueillis par l'édition récente de CNRS, le journal (numéro 274).

Michel Petit : Comment voyez-vous les évolutions passées et futures de la mission du CNRS ?

Alain Fuchs : Cette première question est très large. Même si le CNRS a été créé juste avant la dernière guerre mondiale, c'est à l'issue de celle-là qu'il a pris son essor. Il fallait reconstruire le pays et le CNRS reçoit la mission de développer la recherche de base. D'autres organismes sont créés pour répondre à des objectifs plus avais, comme le CEA qui est chargé de l'énergie atomique civile et militaire et plus tard l'Inserm et d'autres organismes. On connaît la raison de cette décision de créer de toute pièce des organismes chargés de mener des recherches: de par leur histoire remontant à l'Université impériale napoléonienne, les universités françaises ont hérité d'une mission de transmission des connaissances établies, plus que de création de connaissances nouvelles. Les universités ne disposent pas à ce moment-là de laboratoires bien équipés permettant d'effectuer des recherches. Dans les décennies qui ont suivi l'après-guerre, le CNRS s'est donc attaché à développer des laboratoires propres dotés des moyens nécessaires pour mener des recherches d'un niveau convenable. C'est ainsi qu'il achète des terrains et crée des laboratoires (...) C'est essentiellement le développement de la recherche fondamentale qui est visé. Un deuxième grand stade de l'évolution du CNRS survient, sous l'impulsion de Pierre Jacquinot, dans les années 70,80 avec la création des labos associés. Après le succès de la première phase de réinstallation de la recherche de base dans le paysage, le moment était venu de se rapprocher des universités, en particulier pour la localisation des labos, de façon à pouvoir interagir avec les étudiants qui, partout dans le monde, jouent un rôle essentiel, en particulier grâce aux doctorants. La séparation

entre universités et CNRS dont nous avons hérité a été atténuée depuis que le CNRS a décidé d'implanter ses laboratoires dans les locaux universitaires. Il restait cependant à faire en sorte que les universités puissent prendre véritablement leur destin en main, ce qui n'était pas tout à fait le cas. Depuis, on parle d'autonomie des universités, mais pour le CNRS, il ne s'agit pas d'un changement de politique, mais d'un approfondissement de celle-ci, puisqu'il s'était déjà rapproché des universités. Il faut prendre en compte la montée en puissance de l'autonomie des universités qui ne se fait pas contre le CNRS, même s'il y a eu au début quelques frottements aujourd'hui dépassés. Aujourd'hui, l'enseignement et la recherche sont mondialisés et toute recherche s'inscrit dans un modèle collaboratif. Le CNRS participe à la circulation mondiale des cerveaux. Il faut éviter qu'il y ait une fuite des cerveaux à laquelle je ne crois pas pour ce qui nous concerne, et pour l'instant. On cite des cas isolés et il est normal qu'un chercheur français décide de s'installer à Singapour ou ailleurs. C'est son droit, mais il y en a qui reviennent, en mathématiques en particulier. Je vois également beaucoup de jeunes qui intègrent le CNRS, 30% de nos jeunes recrutés viennent de l'étranger. La circulation des cerveaux se fait à condition qu'on soit attractif. La proximité avec un enseignement au plus haut niveau est mondialement un facteur d'attraction, ainsi que la possibilité de valoriser, localement le plus possible, les résultats des recherches, dans le cadre de ce qu'on appelle des écosystèmes d'innovation. Il s'agit donc d'un mouvement mondial auquel le CNRS participe et dont il est un des acteurs.

Nous voyons donc que la mission du CNRS a été tout d'abord le développement de la recherche

fondamentale, puis une fois cela réalisé, un rapprochement avec les universités a été effectué. Nous sommes aujourd'hui dans une phase de ce rapprochement qui devient stratégique, avec la constitution, dans quelques sites, en France de grands regroupements qu'on appellerait à l'étranger des universités. (...) Notre objectif est quand même d'attirer le plus possible de jeunes cerveaux brillants, ou de « réenchanter » la science et de faire en sorte que les meilleurs cerveaux n'aillent pas tous à l'avenir vers la finance ou le marketing. (...)

MP : *Le CNRS peut-il aider à faire les bons choix ?*

Mais bien sûr ! Le CNRS peut tout à fait faire les bons choix. Ce qui n'est plus d'actualité aujourd'hui, c'est un CNRS qui décide pour tout le monde. Nous ne sommes plus dans la situation d'après-guerre, où il y avait le CNRS un point c'est tout. Les universités deviennent autonomes, ce sont des partenaires, donc nous jouons le jeu d'aider les partenaires à se structurer sur un territoire, quand ils en ressentent le besoin, quand il y a les bonnes personnalités pour le faire. Qu'est-ce que nous apportons ? Ce sont des moyens (surtout humains) de la recherche, notre vision nationale et internationale et cela aide beaucoup. (...) Nous ne sommes pas un si grand pays que cela ni surtout si riche. Nous pouvons aider à faire en sorte que l'on ne fasse pas la même chose partout. Je pense que c'est cela le rôle de l'organisme national et maintenir un organisme national c'est faire en sorte qu'en concertation avec nos partenaires, nous puissions progressivement avoir des activités complémentaires. Je ne suis pas pour dire qu'à Lyon on ne fera que de la chimie et de l'ingénierie, ce serait de la caricature. Ce que je veux dire, c'est que les points forts émergent et que sur des sujets un peu complexes, il faut éviter d'être en concurrence frontale, les uns avec les autres. La recherche, cela coûte de l'argent.

Jean-Claude Lehmann : *Est-ce que le ministère de la Recherche vous consulte pour que vous donniez une sorte de cartographie de la recherche française ?*

AF : Oui, absolument même si le ministère de la Recherche développe ses propres outils à partir des données qu'il peut récolter. (...) Nous, nous voyons l'ensemble de la recherche fondamentale, car nous sommes pluridisciplinaires et nous cou-

vrons l'ensemble des champs des connaissances fondamentales. (...) La vision consolidée, c'est bien celle du Ministère, mais sur la science fondamentale nous avons une vue de l'ensemble, dont nous faisons bénéficier notre Ministère de tutelle ou le Commissariat général à l'investissement. La vision que j'ai du CNRS, c'est que c'est un opérateur de l'Etat qui doit être utile au pays.

MP : *Est-ce que la structure actuelle du CNRS avec ses instituts est bien adaptée à cette mission ?*

AF : Lorsque je suis arrivé en 2010, une réforme du CNRS venait de transformer les départements en instituts. Bien qu'étant à cette époque directeur d'une école de chimie, j'avais quand même un œil sur l'ensemble de l'enseignement supérieur et de la recherche et en particulier du CNRS qui est ma maison de cœur (...) Il y a eu tellement de remous autour de cette réforme : le contrat d'objectif était signé dans la douleur, fallait-il ou non créer le dixième institut... ? J'ai pris le parti de dire, « prenons la structure telle qu'elle est ». Après tout, les structures des organisations ne sont jamais parfaites et tout dépend de la manière dont on les fait fonctionner. Aurait-on pu faire autrement ? Je préfère ne pas me poser cette question. Quand je suis arrivé ici, j'ai par contre insisté énormément sur le fait qu'il y avait un CNRS et pas dix, car justement la vision d'ensemble est extrêmement utile pour créer ou favoriser les regroupements sur les sites. Aux endroits où les universités ont fusionné comme à Aix-Marseille, Strasbourg ou Bordeaux récemment, ce n'est pas parce que l'on les a mises ensemble, sous la même appellation, que le travail interdisciplinaire se fait spontanément. Il faut du temps. Créer une véritable université, au sens universel du terme, avec des actions transverses, avec des gens qui se parlent, comme on peut le voir à Cambridge, - je connais un peu *Imperial College* et Cambridge - ou dans d'autres qui sont de vraies universités depuis longtemps, où les gens échangent à des niveaux exceptionnels, c'est très impressionnant. Mettre les diverses universités et les facultés ensemble, c'est un premier pas, mais il ne faut pas en rester comme ça en tuyaux d'orgue, les uns à côté des autres. Avoir un CNRS multidisciplinaire et interdisciplinaire est alors d'une grande utilité pour tout le monde. Alors je n'ai rien fait de bien original : j'ai créé une mission à l'interdisciplinarité, à laquelle j'ai donné

quelques crédits et un travail qui se fait, non pas à côté, en dehors des instituts, mais avec les instituts. C'est un travail de cohérence pour définir un certain nombre de sujets sur lesquels on incite nos collègues à traverser les frontières. Tout se passe par incitation, vous le savez bien ainsi que vos lecteurs, on n'impose pas un sujet de recherche à qui que ce soit. Inciter à développer des travaux à des interfaces : par exemple on parle aujourd'hui de « big data » et de technologies de l'information en relation avec la santé, avec l'ingénierie... etc. Il y a des travaux qui se font, notamment sur des sites universitaires et nous sommes présents. Nous faisons de petits appels à projets, très simples, rien à voir avec la lourdeur des appels européens. Nous ne mettons pas beaucoup d'argent, mais nous nous adressons souvent à de jeunes équipes, ou à de jeunes chercheurs. On dit à deux chercheurs qui seraient de facultés différentes sur un même site, sur place : faites-nous un petit projet interdisciplinaire, risquez une idée que vous avez. Faites un projet en deux trois pages et nous leur donnons très vite une réponse avec un peu d'argent à la clé. Cela crée de l'agitation, du « bruit de fond », mais cela permet d'ouvrir les fenêtres. Les décisions sont prises au niveau de cette mission à l'interdisciplinarité, en liaison avec les collègues sur les sites. Nous essayons de faire des choses légères : nous n'allons pas envoyer des dossiers partout dans le monde, pour faire des rapports. Les gens en ont un petit peu assez des appels trop lourds, de la paperasserie. Ça c'est intéressant, c'est foisonnant, et cela marche ! Ensuite il faudra regarder. Il y aura des projets qui ne marcheront pas, mais quelques pépites émergeront.

JCI : *J'ai l'impression que les jeunes sont intéressés par des enjeux, au-delà des disciplines elles-mêmes, et ces enjeux sont interdisciplinaires. Faut-il attirer les jeunes vers la science par ce biais ?*

AF : Je suis tout à fait d'accord. Dans beaucoup de domaines, on est dans une phase où l'on aime bien réfléchir à l'utilisation des connaissances. De grands concepts nouveaux émergent, et en les confrontant, en allant regarder chez son voisin, ce qui en soi est très intéressant, on constitue de nouveaux champs de recherche. C'est une approche nouvelle. On est plutôt dans une approche « grands sujets complexes », avec des sujets de société comme l'énergie, le climat... etc.

JCI : *On est un peu, dans un moment où on a deux diagonalisations différentes qu'il faut conjuguer, ce que sait faire tout mathématicien moyen. Mais l'équilibre commence à être beaucoup plus celui d'une égalité entre les deux approches. L'interdisciplinaire est en train de se muer en une nouvelle approche, par enjeux.*

AF : Je suis tout à fait d'accord. Nous le sentons ici au Siège, dans le comportement des sections du Comité national. C'est très intéressant. J'ai été moi-même, membre du Comité national, président de section, il y a un certain nombre d'années, Joël Bertrand, qui est avec moi était président de section en même temps que moi et nous pouvons voir que tout à fait spontanément, les sections du Comité national qui historiquement étaient très disciplinaires, avec une tendance à favoriser le cœur de leur discipline, notamment au niveau des recrutements, commencent à faire preuve aujourd'hui d'une très grande ouverture. Cela dépend cependant des sections. Il y a des sections qui sont encore en train de constituer le corpus de connaissances de leur discipline, qui ne s'ouvrent pas, ou en tout cas pas tout de suite. Mais, j'ai en tête une section de physique notamment, qui ne recule absolument pas à l'idée de nous proposer au recrutement des profils interdisciplinaires et des projets dans des laboratoires qui ne sont pas au cœur de la section, et parfois même en dehors !

JCI : *Est-ce que cela va jusqu'à grignoter un peu jusqu'aux sciences humaines et sociales ?*

AF : Ça, c'est un grand défi ! Il faut déjà que nous poussions un peu l'interdisciplinarité au sein même des sciences humaines et sociales, qui sont très, très nombreuses. Grâce à l'action de l'institut SHS, l'accent est mis sur des emplois fléchés par exemple pour des actions autour de l'environnement et des aires culturelles. On observe aujourd'hui de grands bouleversements dans les humanités, encore une fois liés à l'émergence des grandes bases de données et à l'accès à la numérisation des documents les plus rares, à la possibilité de les consulter à distance.... Il y a une grande révolution en cours qui devrait renouveler les problématiques des SHS.

MP : *Comment le dialogue se passe-t-il avec les universités, les grandes écoles, les partenaires industriels... ?*

AF : Le CNRS est présent sur un certain nombre de sites, mais pas partout. C'est normal. Ce ne sont pas des choix qui ont été faits idéologiquement. Ils se sont faits progressivement. Nous sommes présents, vraiment présents, sur une vingtaine de sites, si je prends Montpellier, Lyon ou Grenoble, Bordeaux comme des sites uniques... ce qui veut dire que sur une vingtaine de sites, nous sommes en mesure de passer des conventions de site. Jusque là, nous passions autant de conventions qu'il y avait d'établissements. (...) Ce que je vois, c'est que quand je vais sur les sites, je suis extrêmement bien accueilli et que surtout personne ne veut que le CNRS s'en aille. Le CNRS participe au mouvement. Prenons l'exemple de Saclay. Si tout va bien, Saclay pourrait être l'un des plus grands sites mondiaux. On a fait une projection qui vaut ce qu'elle vaut : si d'un seul coup, on arrivait à faire signer les publications «Paris-Saclay», ce dernier entrerait directement dans les quinze premiers des classements mondiaux. Il a été identifié par une revue anglo-saxonne, comme un cluster mondial en création. Le site de Paris-Saclay, c'est quinze pour cent du CNRS. Vous comprenez bien que nous ne pouvons pas rester spectateurs et que dans la construction de Paris-Saclay, nous sommes très sollicités pour participer à la définition des départements, des «schools» et des départements transversaux, jusque d'ailleurs dans les conseils d'enseignement-recherche auxquels certaines personnes en place aimeraient bien nous voir participer. Nous avons d'ailleurs détaché un certain nombre de personnes qui participent à la gouvernance de cette affaire-là. Ce qu'il faut, ce n'est pas avoir peur de l'avenir pour le CNRS.

Vous savez, Denis Guthleben, l'auteur de l'histoire du CNRS, raconte toujours - et il a des documents pour cela - que, quasiment depuis sa fondation, il y a eu des craintes ou des phantasmes sur le démantèlement du CNRS, sur sa disparition. Le CNRS est une institution très solide, une institution qui est très appréciée dans l'ensemble de l'enseignement supérieur et de la recherche française et internationale. Nous avons une visibilité énorme. Quand je suis arrivé ici, on m'a demandé si j'allais «défendre le CNRS» et j'ai répondu «non, non, je vais promouvoir le CNRS !». Une grande institution, c'est une institution qui a une histoire, des valeurs et un projet. L'histoire, nous l'avons, prestigieuse, les valeurs du CNRS, ce sont celles de la recherche fondamentale et elles sont reconnues dans le public. Quand vous demandez au

grand public quelle est l'image du CNRS, les gens vous disent «des grands savants désintéressés». Il faut avoir un projet, c'est tout. Et le projet, c'est de regarder vers l'avenir. Contribuer en tant qu'organisme national et ayant une veille internationale, s'occupant des grands instruments, de tout ce qui ne peut pas se décliner en morceaux, régionaux et territoriaux, c'est le CNRS qui peut le faire. Nous avons ça dans notre sang. On a besoin d'une cohérence nationale et le CNRS est là pour cela. Donc, le projet, c'est de trouver la bonne articulation entre ce qui doit se faire sur le territoire où nous sommes et la politique nationale. Nous devons faire les deux. Le CNRS a pour moi, un avenir absolument radieux.

MP : *Qu'en est-il des partenaires industriels ?*

AF : Aujourd'hui, la question recherche et innovation est très, très présente. Pendant longtemps, on a demandé au CNRS de ne s'occuper essentiellement que de la recherche fondamentale, de ne travailler que sur le front de la connaissance et cela, on le lui demande toujours. Mais maintenant, on demande aussi à la recherche de s'occuper des grandes questions de société, comme l'énergie, le climat, le numérique, la santé... et on lui demande de valoriser ses inventions pour en faire des innovations. C'est beaucoup, mais c'est normal. Je peux citer énormément de très grandes réussites d'équipes CNRS dans le domaine de la valorisation. Nous sommes trop modestes et silencieux dans nos réalisations en matière de valorisation. A titre d'exemple, nous figurons encore une fois dans une liste des «top 100 innovators» établie par un organisme de veille internationale. A tous les niveaux, nous devons encore travailler pour améliorer le transfert et la valorisation. Cela dit, il faut avoir en face une industrie qui répond, et surtout les bonnes entreprises, notamment les petites et les moyennes entreprises dont le tissu n'est pas suffisamment développé en France. (...) On ne peut pas alors, ce serait simpliste, accuser la recherche de base de ne pas avoir suffisamment travaillé sur le transfert, même si nous devons évidemment faire des efforts. Vous le savez bien, pendant longtemps, idéologiquement, aller travailler avec l'industrie c'était un peu louche, etc. Ce que j'ai envie de dire, c'est que tout cela est un peu dépassé, mais que culturellement, nous avons encore intérêt à pousser l'évolution au-delà de ce qu'elle est. (...) Nous progressons et nous prenons des mesures. On

voit aussi que la mentalité des jeunes chercheurs change. Nous prenons des mesures simples. J'ai le projet, pour l'année prochaine, de sensibiliser tous les chercheurs entrants, à des actions élémentaires sur la valorisation, sur le dépôt de brevet, sur la notion de propriété intellectuelle, sur la manière de créer son entreprise... Une sensibilisation, sous forme de formation.

JCL : *Est-ce que tu serais d'accord pour dire qu'on pourrait peut-être introduire un tout petit peu de ces éléments-là, dans l'évaluation ? L'évaluation reste une des clés culturelles de l'évolution culturelle de la communauté scientifique. J'ai personnellement un slogan qui est «excellence et pertinence». N'aurions-nous pas un peu plus de pertinence à faire entrer dans le processus d'évaluation ?*

AF : Tout le monde n'a pas nécessairement un volet «valorisation» dans son dossier de carrière, mais en revanche, quand il existe, il faut le valoriser dans l'évaluation. La pertinence, c'est le mot clé. Travailler sur des choses très abstraites, très long terme, si c'est pertinent. (...) L'essentiel pour nos chercheurs, quoi qu'ils fassent, c'est d'être les meilleurs, internationalement, reconnus. (...) Nous continuons à avoir des difficultés avec la mobilité mais cela s'arrange un peu. La mobilité reste limitée et cela est sans doute lié à des aspects culturels, mais aussi sans doute au fait que lorsqu'un chercheur décide, à un moment donné, de tenter l'aventure dans la recherche industrielle, il va nécessairement se poser la question de savoir comment cela sera évalué dans son cursus. Il faut donc penser à accompagner ces chercheurs. Quels sont les chercheurs que nous aimerions voir mobiles ? Sans l'imposer, nous aimerions bien voir des hommes et des femmes autour de la quarantaine. Ce n'est pas un âge fétiche, mais cela correspond à des chercheurs d'expérience. Il y a des aspects familiaux que l'on doit accompagner. (...) Ce matin, j'étais à EDF pour faire le point sur nos actions communes. Nous avons cinq laboratoires avec eux. Ce ne sont pas nécessairement des unités mixtes, ce sont des UMR, dans lesquelles l'industriel vient soutenir une partie de l'activité qui l'intéresse et cela donne envie à des chercheurs de réfléchir aux passerelles possibles entre recherche publique et recherche privée.

MP : *Quelles sont les relations de la direction du CNRS avec les autorités régionales, dans la mesure*

où de plus en plus souvent, il y a des régions qui mettent à la disposition de la recherche un certain nombre de moyens. Le CNRS a une dimension nationale et n'est représenté en région que par des structures plutôt administratives.

AF : C'est exact. Le CNRS est représenté en région par des délégués régionaux. Dans la discussion avec les autorités, avec les collectivités territoriales, ils font du très bon travail, un travail de proximité. Dans les contrats de plan avec la région, quand les projets sont identifiés et commencent à rentrer dans les tuyaux pour un financement, les délégués régionaux, extrêmement actifs, connaissent bien les projets. Ils sont de vrais entrepreneurs pour le CNRS. Ils sont très utiles et c'est très important d'avoir une régionalisation de l'administration. Mais, il est vrai que quand on est dans une phase très amont de définition des projets, il y a toujours besoin de l'apport scientifique. Il se fait par l'intermédiaire des directeurs de labos, mais il va se faire de plus en plus souvent avec une cellule que nous avons ici, dédiée à la définition et au suivi des contrats de plan et de la région. Nous nous en préoccupons énormément, c'est-à-dire que nous avons ici des personnes qui sont en central et qui vont en région... Et vous le savez bien, on s'est toujours posé cette question au CNRS. Est-ce que l'on régionalise complètement le CNRS avec des directeurs régionaux ? Cela n'a pas marché. (...) En revanche il faut une présence en région, ça c'est certain. Nous avons pour cela plusieurs structures. Nous avons une cellule qui s'occupe de travailler directement avec les conseils régionaux et puis nous avons, sur les grands sites universitaires, un travail qui est fait par les directeurs scientifiques des instituts, qui sont aussi chacun directeurs scientifiques référents (DSR) pour quelques sites en France. C'est ainsi que le directeur scientifique SHS représente à Marseille, l'ensemble du CNRS pour la région PACA. Il a en quelque sorte, l'aura du CNRS multidisciplinaire pour travailler avec la grande université d'Aix-Marseille et du coup par cet intermédiaire, avec les collectivités territoriales. Les régions ont mis pas mal d'argent dans la recherche en infrastructures et en équipements, mais n'oublions pas que c'est beaucoup nous qui mettons les hommes et les femmes. La masse salariale c'est quand même nous. Il faut prendre très au sérieux la relation avec les collectivités territoriales. (...) Et puis un accent mis par les régions sur les

recherches pouvant déboucher à terme sur des créations d'emplois et de richesses. Il est bien normal que les régions se soucient de l'état de leur économie et de l'emploi sur leur territoire et la recherche doit et peut aussi les aider. Donc, nous sommes présents. (...) Nous avons à travailler et convaincre; on le fait avec nos partenaires universitaires. Les projets sont des projets communs, nous avons à convaincre les régions qu'elles ne doivent pas lâcher la proie pour l'ombre. C'est-à-dire, là où elles ont de la très bonne recherche de base, il faut qu'elles fassent attention de ne pas s'en désintéresser. (...)

MP : *Comment la direction de l'organisme participe-t-elle à la définition de ses priorités ?*

AF : Il faut être très, très clair. Je pense que pour vos lecteurs cela ne fait aucun doute : parler des priorités de l'organisme, ce n'est pas imaginer que l'on puisse définir les sujets de recherche à la place des chercheurs, cela n'a aucun sens, je n'imaginerais cela à aucun moment. Ni moi, ni aucun des directeurs d'Instituts ne se mêle de tenir la main du chercheur pour définir son propre sujet. Un chercheur, c'est quelqu'un qui, par définition, définit, organise, propose un sujet de recherche original... ce qui ne veut pas dire que l'on est dans le « tout est bon » et le laisser-faire. Nous parlons tout à l'heure de la pertinence. Oui, nous avons bien sûr, des critères. Nous avons plusieurs priorités. La première est de rendre possible l'émergence de la meilleure recherche possible. (...) ça, c'est la priorité ! Et c'est un très gros travail, parce que ce n'est pas du laisser-aller, du laisser-faire. C'est en réalité un très gros travail de la part des instituts. Les instituts du CNRS sont dirigés par des scientifiques en activité, qui passent encore au moins une journée par semaine dans leur laboratoire, c'est très important. Les directeurs d'Institut sont entourés de chargés de mission et de directeurs adjoints qui sont des scientifiques. Chaque Institut a une connaissance des laboratoires qui est unique. Ils ont donc une vision de la science qui se fait, et donc la notion de choix, de pertinence est réelle. Oui, c'est important que l'on laisse la liberté aux chercheurs, la liberté académique, il n'y a rien de plus important que cela. Mais ce n'est pas la liberté pour faire n'importe quoi. C'est la liberté pour faire un projet pertinent, un projet qui s'inscrit dans la compétition internationale, au meilleur niveau. Il n'y a pas de science qui ne s'inscrive dans la compétition internationale. Et puis

au-delà, nous avons des critères qui sont d'essayer de favoriser les émergences. C'est-à-dire que la connaissance des labos et des sujets que nous avons, nous permet de voir qu'à certains endroits, commencent à émerger des choses nouvelles et là, la question se pose de savoir s'il n'y a pas un petit coup de pouce à donner, souvent précisément à ce moment-là. Donc, nous ne sommes pas dans une caricature de laisser-faire. La liberté de l'académique, ce n'est pas de faire ce que je veux, quand je veux, c'est une liberté sous une contrainte forte, d'être au meilleur niveau international. Nous sommes là pour le favoriser. C'est vraiment cela notre priorité essentielle. Nous disposons de moyens pour cela : les gros moyens de la recherche, c'est quand même les cerveaux. Nous continuons à avoir des campagnes d'emploi, à recruter des chercheurs (et bien sûr les indispensables Ingénieurs et Techniciens sans lesquels la recherche n'existe pas dans les labos) dans un contexte mondial où on s'arrache les chercheurs.

JCI : *Concernant le recrutement au CNRS, est-ce que tu peux nous dire si le niveau des candidatures continue à être très, très bon ?*

AF : Il se porte toujours aussi bien ! La pression est élevée. Nous avons la chance de pouvoir recruter des jeunes. C'est très important ! (...) A un moment donné, on avait été tenté de recruter un peu à la façon internationale en laissant traîner les gens dans des postdocs pendant des années. Mais si on fait ça, on se retrouve en compétition avec les systèmes internationaux. Alors que nous, nous pouvons recruter au plus près de la thèse. Même si je suis pour que les gens, après la thèse, aillent s'aérer un peu, voient ce qui se passe à l'étranger, mais pour un temps. Aujourd'hui la pression au recrutement reste très forte, nous recrutons de très bons chercheurs.

JCI : *Est-ce que votre gestion des ressources humaines, pour utiliser un terme cher aux entreprises, est quelque chose qui a évolué, autrement dit, est-ce qu'il y a autre chose que la simple évaluation ?*

AF : En effet, nous avons l'évaluation bien sûr mais aussi un suivi post évaluation. Nous avons un certain nombre de chercheurs qui sont, disons, sous suivi. Nous demandons aux sections si elles ont identifié des difficultés justifiant un accompagnement (...).

Nous nous donnons progressivement les moyens d'avoir une vraie gestion des ressources humaines. Je pense notamment au fait d'être capable de recruter les bons ingénieurs et les bons techniciens dans les bons endroits quand on développe de grandes infrastructures par exemple. Donc avoir une gestion des recrutements qui ne se fasse pas au petit bonheur mais en concertation avec nos partenaires universitaires, pour que l'on n'ait pas d'un côté de magnifiques équipements et pas les personnels suffisants. Nous sommes extrêmement attentifs au suivi de carrière des personnels qui est une façon de gérer les ressources humaines.

JCI : *Aujourd'hui, considères-tu que les chercheurs ont les moyens de travailler ?*

AF : Évidemment, si je réponds oui, je vais me faire critiquer par ceux qui vont penser que les moyens de la recherche sont insuffisants et me faire accuser de ne pas défendre suffisamment leur budget. Je vais pourtant le dire simplement, sans langue de bois : dans la situation économique actuelle, je considère que l'enseignement et la recherche restent vraiment vraiment protégés. Moi, je compare juste quand je vois la situation de mon homologue espagnol qui est en banqueroute, qui touche même aux salaires de ses chercheurs !

MP : *Comment le CNRS peut-il mettre en évidence les besoins de l'industrie et de la société en général, et les intégrer dans ses décisions ?*

JCI : *J'enrichirais volontiers cette question : j'avais l'habitude de dire à Saint-Gobain que je laissais volontiers aux chercheurs une très grande liberté, mais à condition qu'ils connaissent la stratégie de l'entreprise... Ici c'est la même chose : est-ce que les chercheurs ont un moyen de connaître quels sont les grands enjeux des entreprises, petites et grandes ?*

AF : Honnêtement, je dirais que pour ce qui est des entreprises, pas suffisamment. Les grandes options gouvernementales qui touchent à la recherche, ce sont les fameux grands sujets de société, et ça nous devons les prendre en compte, et ils sont connus. Et puis il y a les financements ANR qui vont bien, qui sont fléchés. Donc, un chercheur a parfaitement latitude dans ce qu'il fait, de contribuer - par sa recherche fondamentale - au développement du

photovoltaïque par exemple, du travail sur la santé, du numérique... Pour tous ces grands sujets de société, on est bien dans l'idée que notre mission s'accorde avec les grands sujets de société.

Pour ce qui est des entreprises, les choses que nous faisons aujourd'hui, c'est d'essayer, lorsque nous renouvelons les contrats-cadres avec les entreprises, d'être plus stratégiques que nous l'avons été et d'enrichir nos relations par des séminaires de travail croisés. (...) Il faut que les gens se connaissent mieux entre eux. (...) Nous parlions, ce matin, avec la direction de la recherche d'EDF, d'un institut sur l'énergie décarbonée qui vient de se mettre en place à Saclay où interviennent EDF et Total qui se sont mis d'accord, et du côté académique, on a le laboratoire de Chatou, une unité mixte et une équipe de Polytechnique qui sont de très, très bons labos. On sent que la connivence commence à monter, et c'est très intéressant. EDF a décidé de déménager tout ou partie de son centre d'essais de Clamart, sur le plateau. Le bâtiment est en cours de construction. Cela veut dire qu'une fois sur place, les gens se voient, prennent le café ensemble. (...) Il faut créer des écosystèmes et cela prendra du temps.

JCI : *Où en est-on aujourd'hui avec le rôle du directeur de labo ?*

AF : Nous faisons ici, en ce moment, un travail d'accompagnement des directeurs, car la fonction de directeur de laboratoire a changé, elle s'est enrichie et aujourd'hui, un directeur de labo c'est un manager. Or manager c'est parfois encore un gros mot. C'est pourtant quelqu'un qui va devoir mener un projet. Nous insistons beaucoup là-dessus, parce que le labo, ça devrait être un peu plus que la somme des équipes. (...) Un directeur de labo, c'est quelqu'un qui est responsable de ses équipes, il va devoir orchestrer la recherche de ressources propres, (tout le monde ne doit pas chercher le même contrat, au même moment) et puis attirer des jeunes, organiser la présence dans l'enseignement... et puis il y a tous les aspects de maintenance des équipements, de répartition des crédits, les relations avec les entreprises, les universités... c'est un vrai travail prenant et complexe. Nous mettons en place, aujourd'hui, des lettres de mission qui ne sont pas des ordres comminatoires. Nous avons mis en place un accompagnement, des formations si nécessaires, un point tous les ans avec le directeur adjoint de l'institut

réfèrent. Et puis nous nous préoccupons, en amont, de la détection des directeurs de laboratoires et en aval, de leur devenir. On ne le faisait pas beaucoup autrefois. Nous aimerions bien pouvoir constituer une sorte de vivier d'anciens directeurs qui n'ont peut-être pas nécessairement envie de continuer à être éternellement directeur de laboratoire mais qui ont acquis toute une compétence... donc, c'est bien de la gestion des cadres, de la gestion des cadres dirigeants. Tout cela s'est fait sur le mode de l'incitation, de la proposition, nous essayons de repérer des gens qui ont été de bons directeurs de labos, à qui nous pourrions proposer de venir ici comme directeurs adjoints d'Institut, à qui nous pourrions proposer de soumettre leur candidature à un poste d'une grande direction du Ministère, à une direction d'école, voire d'une direction scientifique dans une entreprise. Cette gestion des cadres dirigeants, elle ne se faisait pas ces derniers temps, simplement parce que, comme tu le disais, il y avait cette idée qu'un directeur de labo, c'est celui qui se dévouait pendant quatre ans et qui avait la chance de retourner à sa paillasse. Nous avons besoin de cadres.

MP : Les projets de collaboration internationale ?

L'international, c'est une des très grandes forces du CNRS. Je dirais, que je suis toujours frappé par la solidité de la réputation internationale du CNRS. Partout où je vais. Je le savais en tant que chercheur, mais je ne l'avais pas vécu autant, en tant que dirigeant d'établissement. Le CNRS est connu et respecté dans le monde entier. L'autre jour, je remettais une légion d'honneur à San Diego. (...) Le recteur, le «Dean», de l'université a prononcé des mots extrêmement élogieux à propos du CNRS, qui est considéré comme un des très grands acteurs de la recherche mondiale. Cette réputation est très forte et nous nous en servons pour développer les collaborations internationales. Qu'est-ce que cela veut dire ? Lorsque les chercheurs ou les équipes ont - et c'est l'activité courante - des collaborations personnelles - deux à deux, face à face, en quelque sorte - ces collaborations-là, dans la plupart des cas, fonctionnent toutes seules et nous n'allons pas nous interposer. Nous avons des bureaux dans certains endroits, là où il y a le plus d'échanges, qui peuvent toujours aider, dans des cas de difficultés. (...) Le CNRS est très présent à l'étranger : il n'y a quasiment pas un événement naturel catastrophique - tremble-

ment de terre ou événement politique - sans que l'on soit obligé de se poser la question «N'y a-t-il pas un chercheur concerné ?» A Fukushima, nous nous sommes immédiatement précipités et il y avait effectivement quatre chercheurs concernés dans la région, dont je crois me souvenir notre médaille d'Or de cette année, Margaret Buckingham, ou encore au Chili. Dans ces collaborations face à face, «B to B», nous n'intervenons pas s'il n'y a pas de valeur ajoutée. Sauf pour aider en cas de difficulté.

MP : C'est plutôt à de plus grands projets auxquels je pensais.

AF : Ce que nous faisons de mieux, ce sont des projets de taille intermédiaire. Nous pouvons passer un accord avec des organismes internationaux, comme la VAST, l'organisme gouvernemental vietnamien. Mais les conséquences sont rarement importantes, nous n'aboutissons pas ensemble à de grands résultats. (...) Ce que nous faisons de mieux, c'est le repérage de collaborations de recherche qui ont commencé à se structurer, qui ont duré suffisamment longtemps pour que l'on commence à échanger des étudiants, etc. Les équipes de part et d'autre, ont obtenu des petits financements, bilatéraux, etc. Et là, nous avons des outils comme le groupement de recherche international, ou plus structuré encore, le laboratoire de recherche international associé, LIA et au sommet de la pyramide, les unités mixtes internationales, les UMI. (...) Nous en avons une trentaine aujourd'hui. Nous construisons, nous bâtissons sur une collaboration qui a déjà bien marché. Nous construisons, avec un partenaire étranger un véritable projet de labo. Par exemple à San Diego qui est une université extraordinaire. Nous en avons aussi à New York et nous en avons parfois avec des partenaires industriels. Nous avons le projet d'en faire une avec Saint-Gobain à Tokyo. Donc, ces UMI, ce sont des labos CNRS qui sont installés à l'étranger et nous leur donnons la possibilité de recruter des chercheurs qui vont y passer le temps du projet, quatre ans. Parfois, c'est moins, cela peut être une année. On peut organiser, avec l'argent que nous donnons et que donnent nos partenaires, des échanges d'étudiants. Nous nous mettons d'accord sur la propriété intellectuelle. (...) Dans ces UMI, du côté français, il n'y a pas que des chercheurs CNRS, il peut aussi y avoir des enseignants-chercheurs. Pour l'instant, quand il y a une université partenaire en

France, elle participe à la signature de l'UMI, mais elle reste encore un peu silencieuse et ce que nous cherchons à faire aujourd'hui, à partir du moment où l'on crée ces grands sites universitaires, c'est qu'ils soient parties prenantes. Et du coup, nous tirons vers le haut l'ensemble des partenaires, en tout cas les unités de recherche, c'est ce qui compte... Ça c'est vraiment très satisfaisant.

MP : *Tout à l'heure on a parlé de la politique des ressources humaines en ce qui concerne les chercheurs ; est-ce qu'il y a des choses à dire sur les ITA ?*

AF : Oui, il y aurait sans doute beaucoup, beaucoup de choses à dire. Une première chose qu'il faut aujourd'hui, évoquer, c'est le fait que le CNRS n'est pas étouffé par sa bureaucratie. Ce n'est pas vrai. Je le dis, parce qu'il y a eu parfois des choses qui ont été dites ou écrites sur «le CNRS, grande machine administrative, administration lourde...». Nous sommes dans la fonction publique et il y a des règles. C'est comme cela. Nous avons une subvention d'État, de deux virgule six milliards d'euros, votée par le Parlement et donc les règles de la fonction publique sont applicables. Ce n'est pas moi qui ai inventé les marchés publics ! Moyennant quoi, nous avons au CNRS, une administration qui est au service des chercheurs et nous avons pu, à l'occasion d'un audit de l'Inspection générale, IGAENR, du temps où il fallait faire de la RGPP, montrer que notre taux de fonction support était un peu plus de onze pour cent, ce qui est parfaitement comparable à des groupes industriels. Le CNRS n'est pas du tout sur-administré, sur-bureaucratisé. C'est faux, c'est une chose importante à dire. Après cela, les règlements, ce n'est pas moi qui les invente.

MP : *Ma question portait plutôt sur la promotion, la qualité...*

JCI : *C'est une question importante, car une bonne partie de nos membres sont d'anciens ITA du CNRS.*

AF : Oui. C'est pour cela que j'ai commencé à parler des administratifs qui font partie des IT. C'est très important ! Ce que je peux dire, avant d'arriver à votre question, c'est que, si maintenant je passe au niveau des ingénieurs et techniciens, qui sont dans les fonctions soutien de la recherche, plus près des manip, etc., le CNRS est caractérisé par le fait que

depuis très longtemps, il a su pyramider convenablement ces fonctions ingénieurs et techniciens, c'est-à-dire qu'aux endroits où l'on a besoin d'un ingénieur qualifié, nous mettons un ingénieur qualifié, à l'endroit où l'on a besoin d'un ingénieur d'études qualifié, nous mettons un ingénieur d'études qualifié. Nos recrutements sont de très, très, grande qualité. Comme pour les chercheurs dont on a parlé tout à l'heure, il y a une forte pression sur le recrutement d'IT et j'allais dire que dans les labos, on tient au moins autant à avoir des ingénieurs et techniciens du CNRS que des chercheurs. Après ? Comment les gérons-nous ? Encore une fois, il faut replacer cela dans un contexte, qui est celui de la fonction publique. Nous avons une réglementation qui existe, nous ne pouvons pas organiser des concours comme nous voulons, il y a des règles pour cela et les promotions sont jugées au niveau national, parce que nous sommes un organisme national. Nous avons des commissions paritaires, c'est la loi. (...) Pour l'avoir expérimenté moi-même, on ne réussit pas à tous les coups, mais quand vous avez quelqu'un de bien dans votre labo, qui est une priorité de promotion, vous pouvez agir (...) et sans passe-droit du tout, une très bonne candidature finit toujours par émerger. Après, si vous me demandez si je suis satisfait des taux de promotion, je dirai évidemment non. Je sais ce qui se passe dans les labos, en ayant dingé moi-même, on n'est jamais complètement satisfait. Vous connaissez le niveau des salaires... Oui. On aimerait bien pouvoir soutenir un peu mieux les carrières. C'est certain.

JCI : *On pourrait terminer sur le rayonnement. Comment l'association peut-elle mieux participer au rayonnement du CNRS ?*

AF : Je crois que l'Association des anciens est très active, notamment sur le plan international. C'est vraiment très bien. La présence du CNRS au niveau international aujourd'hui est tellement importante dans un système mondialisé que toutes les actions que vous pouvez mener, notamment en mobilisant des gens qui sont à l'étranger ou ceux qui ont eu des expériences internationales sont tout à fait bienvenues. Je pense notamment au fait que nous avons à battre en brèche, une idée toute faite qui est que nous aurions en France, un système unique au monde que personne n'a jamais voulu imiter, que cette séparation entre le CNRS, les universi-

tés, les grandes écoles, tout cela c'est des vieilles histoires, qu'il faut s'en débarrasser, etc. C'est un jugement extrêmement hâtif, parce qu'abord, il est faux. Quand je parle avec les représentants et parfois les ministres eux-mêmes qui viennent nous rendre visite, dans des pays comme la Corée ou le Vietnam dont je parlais tout à l'heure, le Japon –je suis membre de l'« *Advisory Board* » de l'AIST– il y a des opérateurs de recherche qui ne font que de la recherche, cela existe. Tout près de nous, il y a le *Max Planck* en Allemagne. Donc, il n'y a pas un modèle universel et un seul, dans lequel il n'y aurait que les universités et où les organismes de recherche disparaissent. Ce n'est pas vrai. Il y a de tout. Il faut battre en brèche cette idée et l'expliquer. Je pense que nos anciens peuvent contribuer à expliquer partout où ils sont que le CNRS est une construction historique avec des missions qui ont été remplies. Sans le CNRS, la France ne serait pas aujourd'hui au cinquième rang des nations scientifiques. Nous sommes la cinquième puissance scientifique et la sixième puissance économique, ce n'est pas tombé du ciel. Quand on regarde les médailles que l'on obtient aux Jeux olympiques, je ne crois pas que nous soyons cinquièmes ou sixièmes et il y a un certain nombre de domaines industriels où nous sommes inexistantes ! Le CNRS a contribué à créer, à recréer une puissance scientifique dans le pays et à la maintenir au bon niveau. Bien sûr, le monde n'est plus le même. Ce monde de 2013 n'est pas celui de 1939 ou celui de 45, ni celui de 1970. Mais le CNRS s'adapte en étant un acteur du changement.

Le CNRS n'est pas une anomalie de l'organisation de la science. C'est quelque chose dont nous héritons, que nous devons faire fructifier avec des missions et un projet qui n'est pas celui des années 45. Ce que l'on appelle des « *research performing organizations* » il y en a partout. Il y a un colloque, un forum, qui se tient chaque année à Tokyo, qui s'appelle STS (*Science and Technology Society*), dans lequel je suis invité en tant que président du CNRS à côté du président du RIKEN qui est un organisme de recherche, dirigé par un prix Nobel, et les organisateurs nous ont demandé à tous les deux, de piloter, d'être « *chairman* » d'une session dans laquelle on invite des organismes de recherche, des agences de financement des universités, etc. pour faire le point sur la façon dont les choses se passent dans le monde à l'international ainsi que les évolutions futures. Il y a une reconnaissance du CNRS. Personne à l'étranger ne ricane : le CNRS, qu'est-ce que ce machin ? Il n'y a qu'en France, où il était de bon ton de considérer que le CNRS c'était compliqué comme l'Académie des Sciences soviétique et qu'il fallait que cela disparaisse. Cela est stupide. C'est un message à transmettre : il faut absolument que nous soyons tous fiers de ce qu'est le CNRS, fiers de ce qu'il a réalisé et confiants dans son projet.

1 - L'entretien est disponible en intégralité sur le site : <http://www.japoncentenneducnrs.com/>.

Ndlr : les coupures faites dans le texte original sont matérialisées par le signe (...).

La nécessaire éthique du libéralisme

par Bernard Esambert

L'Association des anciens et des amis du CNRS a présenté récemment une conférence de Bernard Esambert intitulée « La nécessaire éthique du libéralisme ». Sous ce titre presque « anodin » se cache en réalité une approche des valeurs qui ont façonné nos sociétés et dont les dérèglements menacent les fondements de notre système.



Michel Petit, Président de l'A3, a rappelé en quelques grandes lignes le parcours exceptionnel de Bernard Esambert : polytechnicien, ingénieur du corps des Mines, celui-ci présidera - après un parcours au sein des cabinets ministériels, puis au cabinet du Président de la République Georges Pompidou - de grands établissements financiers. Il a présidé notamment le Conseil d'administration de l'école polytechnique (de 1985 à 1993), l'Institut Pasteur (de 1984 à 1997) et, de 1998 à 2000, le Centre français du commerce extérieur. Il préside actuellement la Fondation française pour l'épilepsie, et la Fondation pour la recherche sur le cerveau. Après cette évocation d'une riche carrière, Michel Petit a passé la parole à cet homme « d'une remarquable ouverture d'esprit, que l'expérience et le talent rendent particulièrement apte à aborder des réflexions fondamentales sur notre société ». Preuve en est, le dialogue qui s'est instauré après l'intervention de Bernard Esambert, riche échange auquel la rédaction a souhaité laisser toute sa place.

Ethics and Economics

by Bernard Esambert

The global financial and economic crisis, which was triggered in 2007 in the USA by the failure of the sub-prime mortgage market, is very largely due to a complete disregard of moral standards in the market economy by countless numbers of business leaders : Enron, Madoff, Lehmann Brothers, RBS, the manipulation of LIBOR rates, the labelling of horse flesh as beef in meat products... examples abound daily of such criminal behaviour which the courts are at last beginning to sanction. Numerous codes of conduct have been published, since the Universal Declaration of Human Rights by the United Nations, or the OECD Guidelines for multinational firms and many others condemning child labour or discrimination against women, but are ignored or unheeded. If the free market economy is to survive as still the most efficient (or least inefficient) means of allocating scarce resources in order to maximize welfare for mankind as a whole, then we need to recall and implement, through a World Summit of spiritual leaders, basic ethical standards in the conduct of the economy. All the spiritual traditions of mankind teach the same basic moral values. It behoves us all to obey the « Golden Rule » : « do not do to others what you would not want them to do to you ».

La nécessaire éthique du libéralisme

L'éthique du libéralisme est un sujet qui me taraude depuis maintenant une bonne vingtaine d'années, parce qu'il se trouve que j'ai été le chantre du concept de guerre économique, qui oppose les nations - au travers de leurs champions industriels - pour faire en sorte que leur compétitivité soit la plus élevée possible, de façon à créer chez elles emplois, revenus, et richesses. Il est vrai que le commerce extérieur, résultat des efforts des entreprises d'un pays, est le système qui a favo-

risé l'accroissement massif de la compétitivité des entreprises et de la nation qui les héberge. Ce qui n'est pas nouveau, d'ailleurs. Montesquieu l'avait écrit en parlant du « doux commerce » et de ses avantages... Aujourd'hui le moins qu'on puisse dire est que le doux commerce s'est transformé en un commerce un peu plus rude, et quelquefois meurtrier, mais il a toujours cette vertu (...) de faire en sorte que se propage le virus de la compétitivité, de son accroissement, qui permet que se développe le niveau de vie des pays qui y participent activement.

Donc l'avantage de ce système marchand, qu'on appelle le libéralisme aujourd'hui, ou capitalisme quand on veut l'outrager un peu, est d'élever le niveau de vie de ceux qui y participent. Le libéralisme est devenu la religion des temps modernes, c'est à dire que tout le monde communie - pardon d'employer ce terme - dans la recherche d'une compétitivité accrue, qui permet de créer autant que faire se peut le plein emploi, des richesses élevées, croissant régulièrement, une promotion sociale non négligeable, et donc une relative harmonie sociale... Ça c'est le bon côté des choses... Et puis il y a malheureusement le mauvais côté : c'est que ce libéralisme laisse de côté des pans entiers de pauvreté, de misère, dans les pays anciennement émergents, et dans les pays développés ; inutile de parler de ce qui se passe chez nous, avec un taux de chômage de 25% pour nos enfants, et de plus de 10% pour leurs parents.

Donc ce libéralisme, qui imprègne le comportement de toutes les nations dans le monde, y compris des nations anciennement communistes, qui ont d'ailleurs d'une certaine façon basculé dans le système pour bénéficier de ses avantages, si les nations communistes ont à un moment craqué vers la fin des années 80 et le début des années 90, c'est tout simplement parce qu'elles ont vu par écrans de télévision interposés le niveau de vie de l'Occident, et ce niveau de vie leur a paru provoqué d'ailleurs à juste titre par cette compétition économique, que j'appelle pour ma part la guerre économique, et elles ont souhaité y entrer. Simplement elles y sont entrées de façon brutale, maladroite, en en prenant tous les défauts, sans forcément en cultiver les qualités et les avantages, d'où les enrichissements sans cause qu'on a vu se produire en Russie et dans d'autres pays anciennement communistes. Mais maintenant que ce virage a été pris - à la Corée du Nord, au Vietnam, à Cuba - et dans une moindre mesure au Venezuela près, mais cela ne fait que trois nations dans le monde, sur 200 - toutes les nations communient dans ce libéralisme, compte tenu de cette vertu importante en faveur de l'accroissement de la richesse moyenne, plus ou moins bien partagé, suivant le système politique des états qui en bénéficient.

Ni morale, ni éthique

Ce libéralisme a bien sûr des qualités importantes, qui ont provoqué sa généralisation à l'ensemble du

monde, et il a des défauts non moins importants. Il se trouve que j'ai eu la chance de les côtoyer, de les observer pendant ma carrière d'économiste ou de banquier, d'homme d'entreprise, puisque j'ai fréquenté aussi bien le secteur de la finance, de la banque, de l'industrie, tout en restant quand même un peu du côté public, par différentes casquettes que l'Etat a bien voulu me confier. Et ce que j'ai observé, c'est que ce libéralisme, dans le fond, n'est doté d'aucune morale, d'aucune éthique, c'est à dire que d'une certaine façon, l'économie et la morale ont divorcé. Il fut un temps où l'économie était censée être morale. Le mot de morale intervenait dans les écrits des économistes à l'époque des Lumières bien entendu, en encore quelques décennies plus tard. La morale et l'économie marchaient de pair. Et puis, depuis trois-quarts de siècle, je dirais que malheureusement l'économie et la morale ont complètement divergé, et l'économie maintenant, se veut un moyen d'enrichissement, sans corde de rappel, qui rappelle les exigences élémentaires de la vie humaine en société.

C'est observable de mille façons... je l'ai observé en tant que banquier et industriel, par les innombrables scandales qui nourrissent la presse économique et financière : le scandale d'Enron, le scandale de Goldman-Sachs, maintenant de Morgan Stanley, pour ne parler que des banques, et en Europe, en Allemagne d'ailleurs récemment, le scandale de plusieurs groupes industriels allemands dont les titulaires ont changé, justement parce que prévarication, commissions occultes de toute nature... bref le système actuel, avec cette divergence entre morale et libéralisme, débouche sur de nombreux dysfonctionnements, que les malheureux régulateurs qui sont censés les corriger - je pense notamment à la COB en France il y a une dizaine d'années, à l'Autorité des marchés financiers depuis, et je suis bien placé pour en parler puisque j'ai été membre du collège de la COB et de l'AMF pendant douze ans - qui sont censés dispenser la bonne parole, la morale, et punir ceux qui l'enfreignent, font ce qu'ils peuvent sans en quoi que ce soit hélas, modifier la permanence, la résilience de ces systèmes d'enrichissement sans cause, de prévarication, à une échelle quasiment généralisée dans le monde entier, (ne parlons pas de ce qui se passe en Russie avec les oligarques russes...); il n'y a pas de pays au monde qui échappe hélas à cette plaie actuelle que sont ces enrichissements sans

cause, c'est à dire sans une valeur ajoutée créée en faveur des habitants de notre planète.

Libéralisme et travail des enfants

Ces infractions de toute nature, cette immoralité du libéralisme, se double d'autres formes d'immoralités, encore presque plus importantes, que sont par exemple le travail des enfants, pratiqué encore dans de nombreux pays, et par de nombreux groupes, par filiales lointaines interposées, mêmes s'ils s'en défendent. Dans certains cas, au mieux, ils ne sont pas au courant... dans d'autres cas ils couvrent ce qui se passe à quelques milliers de kilomètres de leurs sièges, et ce travail des enfants, malgré toutes les condamnations qu'on a pu lire ou entendre, se perpétue, un peu partout. Je pense quand même davantage aux pays émergents qu'aux pays développés, Dieu merci.

Il y a l'inégalité humaine entre les hommes et les femmes, qui est bien sûr condamnée, stigmatisée et qui donne lieu dans de nombreux pays à des politiques de rattrapage au travers de quotas, sans que les choses bougent à une vitesse extraordinaire... enfin bref, c'est toute la condition humaine qui me semble en cause au travers de ce libéralisme et le fait que cette condition humaine ne soit pas respectée conduit un certain nombre de jeunes vers les extrêmes, et de moins jeunes vers l'entrée dans des sectes, de nouvelles religions, ou d'anciennes religions transformées, j'aurais dire *relookées*, comme les évangélistes... je ne sais pas si vous le savez, mais en France il s'ouvre une église évangélique toutes les trois semaines; par refuge dans une forme de spiritualité qui semble nouvelle, mieux adaptée peut-être, à ce que nous vivons, à ce que nous subissons, dans le cadre de ce libéralisme exacerbé. Et puis il y a le départ pour les musulmans vers l'extrême de l'Islam, dans l'intégrisme islamique, avec toutes les conséquences que l'on a pu constater au travers d'exaltés comme Ben Laden et ceux qui lui succèdent actuellement. Parce que, effectivement, le fait de penser que cette immoralité fondamentale ne peut pas être corrigée conduit un certain nombre de gens à basculer vers la brutalité, vers la force, vers la révolte sous toutes ses formes. Alors quand on a fait ce constat, je l'ai fait depuis une vingtaine d'années, on se dit qu'il faut bien sûr modifier les choses, modifier le comportement de l'humanité

toute entière, ce qui n'est pas une tâche très facile bien entendu !... et on se demande comment y arriver. De toute évidence, ce n'est pas en utilisant les politiques, parce que les politiques ne sont malheureusement - je l'ai constaté de près pour avoir été longtemps dans des cabinets ministériels, encore que la France soit davantage préservée que d'autres pays, Dieu merci, de toute forme de corruption et de prévarication, mais je l'ai constaté dans d'autres pays - pas ceux qui peuvent établir en quoi que ce soit un code, donner des leçons dans ce domaine. Ils sont malheureusement pour une partie suffisante d'entre eux discrédités à l'avance et donc incapables de nous faire bénéficier d'une avancée dans ce domaine. Donc *exit* le monde politique. Comment arriver à doter le libéralisme de ce niveau supportable de morale qui le rende supportable au plus grand nombre ? J'ajoute d'ailleurs que cette morale est revendiquée, supportée d'une certaine façon par - je parle avec prudence car il y a probablement des généticiens émérites parmi vous - nos gènes, par le fait que pour pouvoir survivre, le sapiens, il y a bien longtemps, a dû s'entraider avec ses voisins, ses compagnons, et que ceci a probablement créé de façon darwinienne un privilège en faveur des gènes de ceux qui pratiquent le compagnonnage, la vie en société - c'est une thèse contestée par certains généticiens eux-mêmes, mais beaucoup y adhèrent, notamment Changeux que j'ai entendu dans une enceinte la défendre avec son talent habituel.

Frapper un grand coup

Je me suis dit, il y a une vingtaine d'années qu'il fallait frapper un grand coup, essayer d'établir les tables de la loi, si j'ose dire, du libéralisme, pour le doter d'un ensemble de normes qui le rendent supportable, qui empêchent le départ vers les extrêmes, vers le phénomène des sectes, le maintien de la traite des enfants, enfin tout ce que j'ai passé en revue... il y a un autre thème quand même très fort aussi, qui imprègne aussi nos comportements, et qui me semble-t-il permet d'espérer que de telles tables de la loi pourraient vraiment enseigner l'humanité, c'est le fait que des linguistes - je ne sais pas s'il y en a parmi vous - ont découvert que parmi les premiers mots qui ont été inventés par les sapiens quand ils ont commencé à parler : *maman*, *manger*, *boire*, etc. le premier mot conceptuel qui a surgi - mais vous infirmez mes propos si vous

les trouvez trop optimistes - a été celui de justice. Je trouve que cela n'est pas illogique, car il y a une expression qui se traduit immédiatement dans toutes les langues, qui est employée par les enfants en bas âge aussi bien que par les personnes les plus âgées, dans le monde entier : « c'est pas juste ». Et cette expression résume tout de même un concept hérité me semble-t-il de cette génétique évolutive du sapiens sapiens.

J'en reviens à la façon d'ériger ce code moral du libéralisme, de lui donner ses tables de la loi... je me suis dit naïvement un jour : il faut qu'une autorité, composée de représentants de toutes les spiritualités sur terre se saisisse du problème, et écrive « spontanément » ces tables. Il se trouve que j'avais été un peu prédisposé à avoir une idée de cette nature, par une expérience tout à fait singulière que j'ai vécue il y a une bonne trentaine d'années au club de Davos. Vous avez tous entendu parler de Davos, vous avez peut-être fréquenté cette enceinte, je l'ai fréquentée pour ma part une bonne dizaine d'années, à ses débuts. Elle était animée par un suisse alémanique Klaus Schwab, qui a eu le talent et le génie de développer ce club, dans un endroit impossible : il faut pour y accéder, atterrir sur un aéroport important, de là prendre un avion pour un aéroport moins important, de là prendre le train, enfin bref... tout cela s'est un peu arrangé depuis... ; dans une micro capitale qui est une toute petite station de sports d'hiver suisse, il a réussi à faire venir tous les patrons des groupes mondiaux de l'industrie, de la banque, de la finance, et maintenant tous les chefs d'état qui fréquentent assidûment ce lieu. Et d'ailleurs j'y ai été le témoin, il y a exactement 23 ans, après l'effondrement du mur de Berlin et l'émergence de nouveaux chefs d'états en Europe de l'est, de l'arrivée de ces chefs d'état à Davos, qui, devant 500 patrons d'entreprises, ont tous fait part de leur désir de voir ces entreprises s'implanter chez eux, créer de la richesse... ils ont fait de la retape pour leur pays auprès des chefs d'entreprises qui étaient en face d'eux. En fait Davos, c'est un peu une vitrine de la guerre économique : tous les chefs d'entreprise s'y côtoyaient pendant huit jours avec des chefs d'état, sans apprendre grand-chose ; ils allaient à des réunions sectorielles accompagnés des meilleurs juristes de leur pays pour échapper aux foudres des lois anti-trusts, et le reste du temps, ils s'imprégnaient de la doxa du moment, qui était ce libéralisme exacerbé, et ils repartaient dans le fond

avec un disque dur gravé dans leur cerveau, en faveur des vertus du libéralisme. Davos était et est toujours à mes yeux une louche de libéralisme exacerbé et une cuillère à soupe de morale.

Or il se trouve que Klaus Schwab, l'animateur de Davos a eu une idée géniale : il m'a appelé, et m'a dit, Bernard, est-ce que vous pensez que c'est ridicule ou pas, je voudrais réunir à Davos les patrons des grandes universités mondiales, et leur demander de rédiger un message pour l'humanité. Est-ce que vous pensez que c'est une bonne idée, et est-ce que vous accepteriez d'y participer ? Je dois dire que j'ai été un petit peu intimidé, je lui ai dit que c'était probablement une bonne idée, mais une idée un petit peu dangereuse, un peu surréaliste ; on en a discuté, et puis finalement il a conclu : « eh bien écoutez, je me jette à l'eau, on va organiser cela, et je compte sur vous pour y participer ». Et je me suis retrouvé à Davos en 1980 avec 15 patrons d'universités ; j'étais président de Polytechnique à l'époque, ce qui justifiait ma présence dans ce groupe. Il y avait là les *chairmen* de Harvard, de Berkeley, de Stanford, du MIT, de Todai à Tokyo, d'universités chinoises, d'Oxford et Cambridge, de l'université de Trieste ; nous étions une vingtaine... On nous a enfermés dans une salle complètement obscure, pendant 48 heures. On a nommé le *chairman* de Harvard président du groupe de travail en question, et j'en ai été nommé rapporteur général. Et pendant deux jours et deux nuits (enfin pour moi, qui essayais de rendre perceptibles en anglais les borborygmes de la journée qui avaient été un peu dans tous les sens) nous avons travaillé à l'élaboration de ce message pour l'humanité. Et on l'a effectivement écrit, grâce au patron de Harvard qui avec moi a rédigé un texte de quelques pages, qui disait un petit peu ce sur quoi j'ai envie de récidiver : de très belles choses sur les enfants, les rapports hommes-femmes, les enrichissements insolents, sans cause...

Avec le président de Harvard, j'ai amené cela à Klaus Schwab, qui a lu le texte, qui nous a dit « c'est superbe, quel beau texte »... et qui l'a enfermé dans un tiroir. Pourquoi ? Parce qu'à l'époque, Klaus Schwab avait décidé que Davos n'était pas une enceinte destinée à émettre des messages, et que donc il ne ferait pas d'exception pour nous, quelle que soit la qualité de notre papier. Ce fut une grande déception... je me souviens toujours de la tête du

chairman de Harvard, que l'on avait quand même fait venir des États-Unis, enfermé pendant 48 heures dans une salle obscure, et qui avait travaillé un peu la nuit avec moi pour essayer de rédiger ce document... quand il a entendu Klaus Schwab lui dire que tout cela n'avait servi à rien ! Ou à peu près... Le pire dans cette histoire, le comble de l'ironie, c'est que la copie que j'avais ramenée à Paris, je l'ai perdue, je ne la retrouve pas. Elle est quelque part dans mon grenier, et je finirai - je l'espère - par la retrouver... Enfin cela m'a convaincu en tous cas que l'on pouvait faire dialoguer de bons esprits sur un thème comme celui de l'éthique, parce qu'on côtoyait l'éthique à de nombreuses reprises dans ce séminaire des chairmen d'universités.

Un message pour l'humanité

Quand plus tard m'est venue cette idée de récidiver, j'avais bien entendu ce séminaire à l'esprit, et, avec un de mes amis Daniel Rondeau, qui est actuellement ambassadeur de France à l'Unesco, journaliste, écrivain, qui à l'époque écrivait beaucoup à Tanger, c'était un peu la ville à la mode pour de nombreux écrivains... un jour, à Fès, peu de temps avant le festival de musique sacrée, nous avons décidé de refaire quelque chose du genre de ce que nous avons fait à Davos. Ensemble, nous avons été voir le directeur de cabinet du roi du Maroc, le cardinal Lustiger, le grand rabbin Sirat et quelques autres personnalités, et nous avons obtenu leur accord, c'était en 1996, pour organiser une réunion pendant le festival de musique sacrée à Fès, réunissant des représentants des trois religions monothéistes. On était dans la francophonie puisque les représentants en question étaient encore une fois le cardinal Lustiger, le grand rabbin Sirat et le grand imam de Rabat, et Daniel Rondeau et moi devions servir de représentants des droits de l'homme pour ce qui devait être dans notre esprit une répétition d'un conclave plus général, qui aurait lui réuni les représentants d'autres spiritualités, d'Asie : le bouddhisme, l'hindouisme, des représentants de l'agnosticisme, de la libre pensée, un prix Nobel de la paix, un patron d'ONG, un prix Nobel scientifique... Nous pensions, pendant huit jours, en profitant de l'état d'esprit créé par le festival de musique sacrée, parce que nous souhaitions tenir ce genre de réunion dans un endroit où l'esprit ait soufflé, rédiger un texte qu'on aurait pu ensuite essayer d'amplifier, de magnifier par un colloque, un concile plus vaste.

Et puis malheureusement tout cela n'a pas eu lieu, parce que le cardinal Lustiger m'a appelé un soir en me disant qu'il ne pouvait pas venir ; c'était à trois jours du colloque... il venait d'apprendre une chose épouvantable qui l'amenait à faire retraite : l'assassinat de sept moines de Tibhirine en Algérie. Cet assassinat horrible, qui a donné lieu d'ailleurs à un film magnifique récemment, l'avait bouleversé à point tel qu'il a effectivement fait retraite ensuite pendant plusieurs mois.

On n'a pas eu le temps de le remplacer à trois jours du colloque, et on a renoncé à notre réunion. Mais j'avais toujours cette idée dans l'esprit et ce qui m'a incité à l'exhumer, c'est le fait que j'ai fait la connaissance d'une association - j'espère que son Président ne m'en voudra pas de l'évoquer - la Fraternité d'Abraham, qu'anime Edmond Lisle, ici présent, qui regroupe des représentants des religions monothéistes, et nous en avons discuté ensemble. Edmond Lisle et ses collègues ont trouvé que c'était effectivement une idée qui méritait de se concrétiser, et qu'il fallait essayer de la mener à l'aboutissement d'un texte élaboré par un conclave d'une quarantaine de personnes, représentant chacune une forme de spiritualité de l'être humain, et faisant en sorte que pas une seule personne de l'humanité ne soit à l'écart du conclave en question, c'est à dire ne se sente pas représentée par l'un des membres du conclave. Qu'elle soit animiste au fin fond de l'Afrique noire, catholique en Amérique latine, adepte d'une forme particulière de bouddhisme en Asie, ou encore libre penseur, agnostique, etc.

Ensemble avec la Fraternité d'Abraham, nous tentons depuis maintenant plusieurs mois, de renouer avec ce projet, en deux étapes : nous fonctionnons de façon pragmatique, en additionnant nos idées, en essayant d'élaborer un cheminement qui permette l'élaboration de ce texte. Nous avons conçu pour l'instant ce cheminement en deux parties : la première serait un colloque à l'Institut de France en liaison avec l'Unesco dans une année à peu près, préfigurant le conclave, lui donnant les grandes lignes de ce qui serait attendu de lui, des thèmes à aborder. Le colloque aurait lieu dans la grande salle de l'Institut, qui peut réunir 200 personnes, et le conclave, lui au contraire, réunirait 30 à 40 personnes dans l'esprit que j'ai indiqué, qui aurait à charge d'élaborer un document de quelques pages. C'est pour cela que j'évoquais les tables de la

loi tout à l'heure... ce qui permettrait ensuite dans le monde un comportement non pas exemplaire, les êtres humains resteraient ce qu'ils sont, mais en tous cas un peu moins déséquilibré, moins disharmonieux qu'aujourd'hui, ce qui permettrait aux régulateurs de réguler à partir d'un texte qui aurait valeur universelle - un peu comme la déclaration des droits de l'homme - notamment par des sanctions plus importantes qu'aujourd'hui. Aujourd'hui les sanctions sont complètement ridicules en France, moins aux États-Unis d'ailleurs où l'on accepte des sanctions de quelques centaines de millions de dollars pour échapper aux foudres de la justice, pour réaliser ces compromis dont les Américains ont le secret... Mais ces quelques centaines de millions de dollars, qui paraissent énormes, sont inférieures au montant de la prévarication.

Voilà le rêve qui est maintenant celui de la Fraternité d'Abraham et de votre serviteur, sur lequel on a d'ailleurs obtenu l'accord depuis quelques jours, des présidents ou secrétaires perpétuels de deux des académies de l'Institut. Alors me direz-vous, il n'y a rien de nouveau dans tout cela, parce que vous avez déjà d'innombrables déclarations qui ont eu lieu depuis à peu près 20 ou 30 ans, au sein des Nations Unies, ou dans d'autres enceintes... Au sein de l'OCDE, vous avez les OCDE *guidelines* pour les entreprises multinationales, publiées pour la première fois en 1976 et régulièrement mises à jour depuis. Elles donnent des règles du jeu dont le texte a été signé par 2 500 entreprises... Je veux bien, mais ce que je constate, c'est que sauf à supposer que ces 2 500 entreprises soient une exception étrange, cela ne s'est pas généralisé à l'ensemble du secteur économique mondial. Il y a eu aussi plusieurs congrès mondiaux d'imams et de rabbins pour la paix (le troisième à l'Unesco en 2008, le cinquième est prévu à Bangalore en 2013, visant à promulguer une Charte éthique mondiale des religions) qui ont débouché sur des chartes morales, mais qui là aussi n'ont pas eu le retentissement qu'elles méritaient... Il y a eu sous l'ère de Kofi Annan un code élaboré par les Nations Unies. Tous ces codes curieusement ont été élaborés entre 1985 et 2000 ou 2002. Il y a une accumulation de textes, mais personne ne les a en mémoire... C'est vrai, ces codes n'ont pas eu le retentissement souhaitable, et je pense encore une fois que la seule façon d'arriver à quelque chose qui imprime vraiment sa marque morale à l'humanité, c'est d'en passer par le système

que l'on essaie de concrétiser, ce concile de théologiens et de clercs d'une haute qualité, représentant chacun une fraction notable de l'humanité.

Transformer l'utopie en évolution

C'est d'une certaine façon utopique, mais il y a des utopies qu'il faut caresser, et pas seulement caresser, mais essayer de concrétiser... s'il y en a une qui me paraît bien nécessaire en ce moment dans notre bas monde, c'est celle-là. Donc peu m'importe qu'on nous accuse de faire preuve de naïveté ou d'utopie, cela me réjouit plutôt... Ce sont sur des utopies que se sont bâties les grandes évolutions de l'humanité. Je n'aurais pas dû employer le terme de « grande » : ce n'est pas dans la grandeur que nous souhaitons oeuvrer, nous souhaitons travailler encore une fois sur des mots simples que l'on apprenait à l'école communale de mon temps, sur la morale que l'on y enseignait, et qui ne figurent plus nulle part maintenant ; ni dans les manuels scolaires, ni ailleurs, et qui de toute évidence ne sont plus respectés au niveau des décideurs de la upper class mondiale, et qu'il convient de régénérer, de réanimer dans l'esprit des sept milliards d'humains. Voilà donc notre utopie ! Je répondrai bien volontiers à vos questions, en espérant que vous ne nous découragerez pas d'aller de l'avant !

Un auditeur : Pourquoi existe-t-il une déclaration universelle des droits de l'homme alors qu'il n'a jamais été question d'une déclaration universelle des devoirs de l'homme ?

BE : Le texte de la déclaration universelle des droits de l'homme, le texte de la Société des Nations en 1946, le préambule de notre constitution, tous ces textes sur les droits de l'homme sont des textes absolument essentiels, d'une forme remarquable, d'une beauté qui ne redoute pas les répétitions mais voilà, ils ne parlent pas de devoirs, et il est clair, vous avez totalement raison, qu'il n'y a pas de droits sans devoirs. C'est un équilibre auquel on essaiera de répondre. Encore une fois, tout ce que l'on essaie de mettre en œuvre, existe sous une forme ou sous une autre, sous forme de textes absolument somptueux... Simplement si vous parlez à la mère libyenne de deux enfants dans un petit bled perdu, qui est dans le désespoir actuellement, est-ce qu'elle a entendu parler des droits de l'homme, est-ce

qu'elle a entendu parler d'une déclaration de cette nature ? Ce que nous souhaitons, c'est essayer de faire en sorte que les sept milliards d'humains, tout d'un coup, par une sorte de génération spontanée émanant de gens d'une qualité exceptionnelle, se disent, oui, on est entendus, on avait cela dans notre esprit, ce n'était pas formulé de cette façon, mais on avait cet espoir secret, et cela nous est maintenant révélé sous forme d'un texte à portée universelle, et on y adhère... Ce qui n'est pas le cas, hélas, de tous ces textes, quelle que soit leur beauté.

Un auditeur : Évidemment, nous sommes enthousiastes sur vos propositions ! Je pense que le nouveau pape pourrait vous être utile. Mais je me demande si on ne va pas couper les ailes au libéralisme, qui finalement est un facteur de progrès pour l'humanité, avec tous les inconvénients que vous avez décrits. Est-ce que cela n'est pas un danger...

E : À propos des devoirs, je voulais dire que Confucius a lui toujours prôné les devoirs de l'homme, pas seulement les droits... J'aurais dû parler de Confucius, car effectivement on ne peut pas se lancer dans ce domaine sans avoir lu Confucius. Il y a deux choses importantes chez lui entre autres : la première c'est le concept de justice : c'est lui qui a été l'un des premiers à dire « sans justice il n'y a pas d'humanité » - le monde ne peut pas vivre sans justice -... est-ce qu'il était lui-même imprégné par le phénomène que les linguistes ont repéré, suivant lequel le mot de justice est le premier qui est apparu dans le langage des sapiens sapiens, je ne sais pas, mais en tous cas il l'a dit avant bien d'autres... Et puis Confucius a également été le premier à recommander, bien avant le Christ, de « ne pas faire aux autres ce qu'on ne souhaiterait pas qu'ils vous fassent », sa formule magique... Sur le libéralisme, c'est vrai que le moteur galope, s'échauffe même du fait de ses défauts, mais il ne faut pas non plus lui imposer une charte morale qui l'étouffe, donc il faut trouver un système qui fasse que le moteur tourne régulièrement, rapidement, sans s'échauffer et sans s'étouffer. Il faut que ces tables de la loi soient conçues effectivement dans cet esprit. Mais je ne vois pas en quoi le fait de condamner définitivement le travail des enfants, corriger l'inégalité hommes-femmes, supprimer les enrichissements insolents et sans cause, soit de nature à ralentir le fonctionnement du moteur a priori... en tous cas pas trop...

Sur le Pape et le catholicisme, il y a une autre voix, d'ailleurs étudiée en ce moment et encouragée par un académicien que je connais bien, qui lui se dit que c'est au Vatican de provoquer un concile de cette nature, à Assise ou ailleurs. Pour ma part je ne suis pas d'accord avec lui, pour une raison toute simple : le christianisme, ce n'est que deux milliards d'hommes, au maximum sur sept milliards. Il ne faut pas qu'il y ait de primauté à une religion. Si c'est le cas, vous aurez 5 milliards de terrestres qui ne se sentiront pas complètement à l'aise avec le texte. Il ne faut pas que ce concile se tienne à Assise, convoqué par l'Église catholique. Il faut qu'il soit sui generis, spontané, pour me semble-t-il avoir effet sur 7 milliards d'êtres humains.

Une auditrice : Pour que cette initiative généreuse puisse se concrétiser dans les esprits, il faut que l'effort de communication soit extrêmement important. Donc vous avez dans votre concile des grands communicants ?

E : Ce que je peux vous dire, c'est le constat que j'ai fait, non pas de l'échec, mais en tous cas de l'insuffisante redescende dans l'esprit humain de tous ces textes, initiés soit par les Nations Unies, soit par l'OCDE, soit par des réunions inter-religieuses, soit par les chefs d'entreprises eux-mêmes... Je suis à peu près sûr qu'aucune de ces réunions, je vous les ai citées, n'a évoqué quoi que ce soit chez vous. Il n'y a pas eu autour de ces textes, de ces thèmes qui en général étaient assez touffus, assez techniques, de communication. Je ne veux pas que les tables de la loi soient rédigées en termes économiques : je veux ce texte rédigé en termes humains et moraux. Alors comment faire en sorte qu'il ait une portée sans commune mesure avec celle de ces différents textes précités ? Il faut un effet de surprise, d'immense surprise. Et que tout à coup, les médias du monde entier voient surgir, comme un *ovni*, ce texte et lui fassent un sort tout à fait singulier. Un peu, pardonnez-moi, comme les Hébreux ont fait un sort à Moïse quand il est redescendu avec les Tables de la Loi. Comment créer cette surprise ? Probablement en ne faisant pas ce que je fais en ce moment, c'est à dire en gardant totalement le secret sur la conception du colloque, de façon que son apparition ait une fulgurance, un aspect nouveau extraordinaire. Mais je ne me fais pas trop de souci, parce qu'à supposer que vous en

parliez, comme on est dans l'utopie la plus totale, vos interlocuteurs auront oublié cette idée fumeuse assez rapidement, jusqu'au jour où je l'espère, ils se diront « mais j'étais au courant ! »

Le seul atout, c'est que tout ce qui est médiatique aujourd'hui a pris une extension absolument fantastique. Les médias sont devenus les maîtres du monde... Ils nous apprennent tout, ils nous rendent tout perceptible, ou au contraire moins perceptible. Donc il y aura un moment, quand le concile se réunira, où il faudra faire donner les médias, en attendant la sortie de la fumée blanche. Mais seulement à ce moment là. Cela va être la difficulté de notre tâche. C'est de travailler dans un relatif silence, jusqu'au jour où... et si le jour où, le texte n'a aucun écho... on aura marqué d'une toute petite pierre le cheminement moral de l'humanité, tant pis ! D'autres prendront le relais sous une autre forme...

Un auditeur : Vous avez parlé de la Fraternité d'Abraham et ensuite vous avez parlé de l'Unesco, en disant que c'étaient des moyens d'approche...

RE : La Fraternité d'Abraham est une association que je trouve pour ma part passionnante, qui réunit des hommes de bonne volonté des trois religions monothéistes. Je la connais depuis peu, par sa revue trimestrielle, qui provoque des débats d'idées, sur des textes de représentants de ces trois religions, et sur des thèmes souvent chauds, d'actualité. Tout cela est d'un très grand intérêt. J'assiste à quelques unes des réunions initiées par cette association, qui sont absolument passionnantes : on y retrouve une ferveur, une réelle amitié entre des gens issus de milieux et de religions très différents. Quand j'ai eu la chance de voir que cette idée pouvait être reprise par la Fraternité d'Abraham, j'ai été ravi. L'Unesco est un peu l'enceinte idéale non pas pour tenir le concile, mais pour le préparer, car l'Unesco c'est la culture, il n'y a pas d'enceinte religieuse mondiale, mais il y a une enceinte culturelle, c'est l'Unesco, où religion et culture se rejoignent. Et puis en plus c'est en France, c'est à Paris où il y a une superbe salle de réunion, que je connais bien, on y a célébré le centenaire de la mort de Pasteur... C'est un de ces lieux où l'esprit a soufflé. De plus l'ancien ambassadeur de France auprès de l'Unesco, Daniel Rondeau, partage totalement mon tropisme, au travers de la répétition que nous en avons faite il y a 17 ans...

Voilà donc pour l'Unesco. Mais encore une fois tout est ouvert et l'Institut de France entend désormais jouer un rôle majeur dans le dispositif. Le lieu du concile, ce ne sera pas l'Unesco. Je ne sais pas où cela sera. Peut-être de nouveau Fès, Kairouan, Jérusalem, mais ce n'est pas très facile de tenir une réunion à Jérusalem. Mais ce serait effectivement un lieu magique, pardon d'utiliser ce mot... ; ou bien un autre endroit : Malte... Il y a certainement une dizaine d'endroits au monde où l'esprit a soufflé, qui se prêterait à ce genre de travaux. Il n'y a pas de décision prise pour l'instant.

Un auditeur : On ne peut que louer cette démarche tout à fait généreuse. Une personne proposait que ce soit plus ou moins médiatisé. Ne pensez-vous pas que d'autres moyens pourraient vous aider, comme par exemple parler de votre démarche à des loges maçonniques qui sont des ferment, des lieux de bouillonnement d'idées, et qui sont des lieux qui touchent beaucoup d'organisations, de sociétés différentes, y compris les milieux politiques, qu'il faudra à un moment donné aborder : il faudra passer d'un stade de recommandations à un stade de reconnaissance par un état pour que cela devienne des lois.

RE : Sur des enceintes comme la maçonnerie, tout à fait, il y aura un ou deux francs-maçons dans le concile, c'est clair. Je ne suis pas franc-maçon, j'ai un de mes parents, un oncle qui était franc-maçon, et d'ailleurs la loge qui l'hébergeait a souhaité que je reprenne sa place et je ne l'ai pas fait, parce qu'à l'époque pour différentes raisons il ne me semblait pas que j'étais « en état de »... Mais je connais quand même la franc-maçonnerie par une conférence que j'ai faite à la Grande loge, il y a une trentaine d'années, sur la guerre économique. C'était un terme à la mode à l'époque, je l'avais inventé d'ailleurs, dans une large mesure, et je parlais beaucoup de la guerre économique dans différentes enceintes ; j'ai été invité à ce qu'on appelle une « tenue blanche » je crois, rue Cadet, au siège de la Grande loge. Je vous dis cela car ce qui m'a beaucoup frappé, c'est que la conférence a été suivie d'un cocktail, et j'ai pu discuter avec des gens d'origines absolument diverses : des cols bleus, des cols blancs, des intellectuels... c'était tout à fait passionnant, et ce qui était encore plus passionnant, c'était d'observer cette espèce de chaleur, de fraternité qui régnait entre tous les gens. Donc l'idée qu'il y ait un franc-maçon me semble tout à fait naturelle.

Sur les médias, et notamment le pouvoir politique, ce serait précieux, par exemple, puisque ce sont des français qui sont à l'initiative de tout cela, que l'état français nous aide. Encore une fois discrètement, pour ne pas apparaître comme étant en quoi que ce soit l'inventeur du dispositif, car en pareil cas, son intervention risquerait de bouleverser l'équilibre délicat entre les représentants de toutes ces spiritualités. Je ne souhaite absolument pas que les états soient représentés en tant que tels dans le concile, mais il est clair que c'est tellement difficile à bâtir que l'appui discret d'un état, qui comme vous l'avez dit, ne serait pas inutile... Pour trahir un nouveau secret, je vais en parler dans les prochains jours à un homme d'état important...

Un auditeur : On a parlé tout à l'heure des droits et des devoirs des déclarations... Je voulais quand même rectifier un peu : la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen, de 1789, est un ensemble de droits et de devoirs. Et c'était la première. Il ne faut pas l'oublier. Quand on la lit bien, on voit un ensemble de devoirs du Citoyen vis à vis de la Nation. A propos de la liaison de la morale et de l'économie, le philosophe André Comte-Sponville a fait un ouvrage qui s'appelle « le capitalisme est-il moral ? » Et pendant 400 pages peut-être, très documentées, il répond que la question n'existe pas, parce qu'en fait l'économie et la morale sont deux ordres complètement différents, et qu'on ne les mélange pas. Cela ne résout pas du tout la question de la Société... mais ça complique votre tâche ! Avez-vous songé à intégrer dans votre concile des gens comme André Comte-Sponville qui ont beaucoup réfléchi à la question et qui sans doute apporteraient un oeil intéressant ?

EE : D'abord sur 1789 : le texte est d'une grande beauté. On y ajoutera peut-être peu de chose, mais on l'actualisera, on le rendra plus perceptible à l'ensemble de l'humanité, dans un langage qui est le nôtre aujourd'hui. On y ajoutera un certain nombre de choses, parce que depuis 1789 le monde a un petit peu évolué. Mais cela n'enlève rien à la grandeur de ce texte, qui a d'ailleurs été repris dans notre Constitution, dans celle des Nations Unies... C'est un texte immensément fondateur, c'est clair. Sur la morale et l'économie, maintenant : attention, les tables de la loi auxquelles je songe, ce n'est pas une synthèse entre économie et morale : c'est de la morale, qui s'applique à l'économie. Et qui si cette

morale est appliquée, permettra à l'économie de prospérer en éliminant plus rapidement les poches de pauvreté, en rabotant les excès, etc.

Je ne mélange pas les deux. Et effectivement je pense qu'il nous faudra un ou deux philosophes, je ne sais pas si Comte-Sponville sera dans ceux qui seront retenus, mais c'est un candidat tout à fait plausible pour participer au colloque. Simplement j'ai participé en 50 ans de carrière à - je ne peux pas faire le compte précis - des milliers de réunions, dont j'ai été l'auditeur, le rapporteur adjoint, le rapporteur, le vice président, le président. Cela me donne simplement une conviction, c'est que si l'on veut qu'une réunion soit efficace et débouche sur des conclusions, qui aient du sens, il faut en limiter le nombre de participants : on ne peut pas écrire à plus de 30 peut-être, peut-être 35 au grand maximum, un texte sur un sujet pareil et d'une telle ambition. Le vrai problème sera donc de faire en sorte de réunir 30 personnes, des théologiens ou clercs de toutes les grandes religions, des représentants de tous les libres penseurs, agnostiques, franc-maçons, des prix Nobel de la paix, (j'aimerais bien qu'il y en ait un ou deux) un ou deux patrons d'ONG, qui démontrent sur le terrain qu'on peut concilier morale et économie, et puis trois prix Nobel : un dans les sciences dures, un dans les sciences molles et un prix Nobel de la paix. Pardon d'utiliser ce langage des physiciens et des mathématiciens. Tout cela ne va pas être simple, mais depuis quelque temps, grâce en particulier à la Fraternité d'Abraham, je me dis que ce cheminement n'est pas complètement utopique. Mais si dans un an ou un an et demi vous n'entendez pas parler de ce projet, ne m'en veuillez pas trop !

Un auditeur : Les banquiers du Bangladesh font également un travail extraordinaire...

EE : Le microcrédit ! Les gens du microcrédit peut-être... je me suis amusé à essayer de dresser le profil des notables qui seront enfermés dans un lieu privilégié spirituellement et je pense que l'on peut faire en sorte que toute personne de l'humanité soit représentée par l'un des 35 conciliaires - ce n'est pas totalement utopique. Il faut qu'il y ait un minimum de proximité entre n'importe quel habitant de notre planète et l'un de ces membres, que ces

35 membres représentent une « quintessence » par rapport aux sept milliards d'humains. C'est un petit peu compliqué, mais l'essai que j'ai fait en chambre m'incite à penser, encore une fois, que ce n'est pas complètement impossible.

Michel Petit : En quelle langue(s) envisages-tu de faire la rédaction de ce texte ?

EE : Pour l'élaboration du texte, ce sera probablement l'Anglais, parce que l'Anglais est la langue véhiculaire. Mais le texte sera traduit le plus largement possible, j'y reviendrai.

Une auditrice : (...) le choix que vous évoquez pour les 35 « esprits », appelons-les comme cela, sans être féministe, il n'y a quand même pas beaucoup de femmes a priori qui risquent d'être retenues dans ce cénacle !

EE : Il est clair que, souhaitant que ce texte appuie, une nouvelle fois, la thèse de l'égalité des hommes et des femmes, il y aura un nombre non négligeable de femmes parmi les conciliaires.

Un auditeur : Vous parlez beaucoup de religion, mais vous ne parlez pas d'une catégorie de gens qui sont les athées, et qui doivent être également représentés. Je pense qu'en choisissant le mot concile, c'est trop proche au niveau du sens : cela évoque beaucoup la religion. Je pense que ce qui devrait sortir de cela, c'est une morale laïque en définitive...

EE : Le mot concile peut en effet prêter à différentes interprétations, il nous faudra trouver un autre terme d'ici là, c'est clair. Et pour répondre à votre premier propos, on essaiera de faire en sorte que la pensée religieuse et la libre pensée, l'agnosticisme, ...soient en proportion : il n'y aura pas de dominante affichée, c'est clair. C'est un écueil qu'il nous faut absolument éviter : cela fait partie de la complexité de l'équation : c'est une véritable équation si j'ose dire, de trouver 35 personnes qui satisfassent à tous ces critères.

Une auditrice : Il faudra peut-être utiliser le web, qui touche probablement la moitié de l'humanité désormais...

EE : A propos de la diffusion du texte, de sa médiation, c'est assez complexe. Ce concile, cette assem-

blée, aura à définir elle-même la façon dont son texte sera diffusé, utilisé, etc. Je pensais à un processus, qui soit une sorte de jaillissement spontané, suivi ensuite d'une imprégnation, de quelque chose de beaucoup plus discret. Il faut qu'il y ait le jaillissement pour que le texte ait une portée universelle. Et il faut ensuite que ce texte diffuse, imprègne. Il ne faut pas forcément qu'immédiatement 200 états dans le monde se mettent à codifier, à légiférer sur le texte en question. C'est plus par imprégnation que ce texte imprimera ses vertus. Alors ensuite que les états légifèrent... On trouvera certainement des textes de lois tout prêts, à ré-animer, des textes de lois tombés dans l'oubli... Mais vous voyez, la difficulté à mes yeux est celle-là : un texte respecté parce que jaillissant et élaboré par des gens d'une qualité indiscutable, et ensuite une méditation, une imprégnation, autour du texte, pour changer un peu les choses : un pouvoir silencieux un « soft power » comme l'on dit maintenant. Le pouvoir d'une certaine forme de silence est important.

Un auditeur : Dans le fond, vous ambitionnez de changer la nature humaine ! D'égoïstes, vous voulez faire les hommes altruistes ! Il faudrait faire passer un examen aux dirigeants d'entreprises...

EE : Non. Je veux essayer de faire en sorte qu'on ne redécouvre pas tous les jours une affaire Enron par exemple, dont le patron et 3 ou 4 cadres supérieurs, ayant tous les pouvoirs, ont commis tous les excès qu'ils ont commis. Il y en aura toujours... mais il y en aura un peu moins qu'aujourd'hui : des affaires Enron, on en vit tous les jours par voie de presse. Tous les jours vous ouvrez votre journal et vous découvrez un scandale quelque part dans le monde... Non je ne veux pas réformer la nature humaine, loin de moi cette idée. Je veux créer un peu plus de vivre ensemble, par le fait que le laxisme envers ces faits sera un peu moindre, quand même... parce dès que l'affaire Enron a été enterrée, une autre a surgi. Ce qui veut dire que le fait qu'on l'ait découverte, qu'on ait légèrement sanctionné ses responsables, n'a rien changé au fait qu'il y avait des Enron en préparation. Il y en a toujours si l'on en juge par la lecture de la presse économique et financière... Le vrai problème, ce n'est pas que « Monsieur » Enron se soit enrichi, ainsi que ses copains de l'état major de la société, c'est le fait que celui qui n'est pas dans la compétition économique parce qu'il n'a pas un métier qui le mette au contact avec le front de cette

guerre - cela représente quand même quelques centaines de millions d'habitants, probablement plus d'un milliard - on lui enlèvera déjà un premier prétexte de se révolter. Le deuxième, c'est qu'il faudra que ce texte soit rédigé en des termes tels qu'il crée une forte propension aux États de donner le niveau d'éducation aux enfants, leur conférant une souveraineté intellectuelle qui leur permette de vivre les conditions de cette compétition économique, et de ne pas en être exclus. Cela veut probablement dire que le texte devra inciter par exemple en matière d'éducation les enseignants des pays développés - c'est déjà en projet dans deux pays, aux États-Unis et en Grande Bretagne - d'amener une classe d'âge à l'équivalent de bac +3 ou +4 chez nous. Nous en sommes à 80% à bac tout court pour l'instant. Les États-Unis ont fixé comme objectif de former une classe d'âge à bac +3 en 2018. C'est demain.

Ce texte peut avoir des influences multiples... La nécessité impérieuse de nos gouvernants est de donner l'autonomie intellectuelle à leurs jeunes citoyens, leur ouvrant les portes d'une pensée propre et à un professionnalisme. Il faudra que ce texte le dise.

Michel Petit : Et bien entendu quel que soit le sexe de la personne ! L'accès aux femmes à l'éducation est quand même un problème particulièrement important dans un certain nombre de pays du tiers monde.

BE : Il n'y a rien d'irréversible : quand on regarde la Corée du Sud il y a trente ans et la Corée du Sud aujourd'hui, le niveau moyen de l'étudiant est déjà à bac +, comme chez nous, même probablement à bac +1, on y forme trois fois plus d'ingénieurs que chez nous, alors qu'il y a 60 millions d'habitants en Corée du Sud, contre 65 millions en France. Alors qu'on était bien loin du compte il y a trente ans.

Michel Petit : Je reviens sur cette question de langue... Cela me semble tout à fait judicieux de rédiger le texte initial en Anglais, mais si l'on veut qu'il ait une répercussion mondiale, il faudrait en assurer très rapidement la traduction dans un grand nombre de langues, de façon que le citoyen moyen, qui ne parle pas forcément Anglais, puisse en bénéficier.

BE : Pour être plus précis : son élaboration sera en Anglais parce que c'est à mes yeux la seule façon de faire cohabiter intellectuellement 35 personnes et de

les faire travailler nuit et jour pendant 3 ou 4 jours, une semaine ... ; donc l'Anglais sera la langue véhiculaire de ces 35 personnes comme elle l'est de centaines de millions d'autres. Mais ensuite, le texte élaboré ne devra pas sortir en Anglais puis être traduit. Il devra autant que faire se peut, sortir par un coup de baguette magique en 50 ou 70 langues différentes. Ce n'est en théorie pas très difficile : il suffira qu'on ait les traducteurs nécessaires dans les coulisses de la réunion. Mais il n'y aura pas de langue dominante.

La dernière question portait sur le bien et le mal et, dans le contexte de la mondialisation, sur cette « nécessité d'empêcher la révolte ».

BE : le message comportera de façon non subliminale un certain nombre de points de cette nature, sur la nécessité de résorber les poches de pauvreté, donner à chacun le droit au travail... Je vous signale que le droit au travail est inscrit dans la Constitution française de 1946. Heureusement que personne ne s'en souvient si j'ose dire ! Sinon, avec 25% de chômeurs chez nos jeunes et 10% chez leurs parents nos gouvernements successifs seraient quelque peu mis en cause. Alors qu'il y a une phrase dépourvue de toute ambiguïté dans le texte fondant notre mode de gouvernement.

Vous voyez, là encore, c'est dans la Constitution, personne ne la relit, personne ne le sait. D'où l'idée d'un texte imposant les conditions de notre vivre ensemble à l'économie. Vous parlez de prophètes, j'utiliserais une expression un peu différente. L'idée sous-jacente est de profiter des réservoirs de sagesse qui existent partout dans le monde, au travers des religions monothéistes, mais qui n'ont pas le monopole de cette sagesse : les autres religions, la libre pensée, ont elles aussi des textes plus ou moins fondateurs... Il y a une trentaine, une cinquantaine de réservoirs de sagesse sur notre planète, qu'il faudra savoir utiliser pour le texte dont je rêve. Et puis attention, ce texte novateur sera dans un siècle, ou bien avant avec l'accélération de l'histoire, dans 50 ans peut-être, remis en cause, amélioré, ou que sais-je...

Si on arrive à le bâtir !

Ndlr : les intertitres sont de la rédaction
Livre récent : Une vie d'influence dans les coulisses de la V^e République. Bernard Esambert Flammarion 2013

Mexique : les atouts d'un Grand du tourisme international

par Christian Girault

Christian GIRAULT, directeur de recherche au Centre national de la recherche scientifique, est un chercheur et un universitaire émérite. Il travaille à Paris au Centre de recherche et de documentation sur les amériques (Creda, UMR 7227). Diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, il est ancien élève de l'École normale supérieure (Saint-Cloud), professeur agrégé de géographie et titulaire d'un doctorat de l'Université McGill (Montréal).



Au cours de sa longue carrière, il a enseigné dans les universités canadiennes et donné des cours, des séminaires et des conférences dans de nombreuses universités d'Europe et d'Amérique (à l'université de Bordeaux 3, à l'université de la Sorbonne Nouvelle, en Angleterre, en Espagne, aux États-Unis, au Mexique, en Colombie, au Chili, au Brésil, à Porto Rico...). Il a été chercheur à l'université d'Oxford et *Senior Associate Member* de St Antony's College. Il a effectué de nombreuses missions de terrain et dirigé des recherches sur le Mexique, les Caraïbes et l'Amérique du Sud et publié largement sur ces pays. Il a également effectué des consultations pour des organismes officiels français et des institutions internationales.

Ses domaines de spécialisation portent sur la géopolitique et les relations internationales des amériques ainsi que sur les questions culturelles (littératures et histoire intellectuelle). Il est co-directeur de l'annuaire *Images économiques du Monde*, publié chez Armand Colin. C. Girault est membre des Anciens de Sciences Po, des Anciens d'Oxford et conseiller de la Maison de l'Amérique Latine à Paris.

Résumé

Le Mexique reçoit 23 millions de visiteurs internationaux. Le potentiel du pays est remarquable du point de vue des attraits prodigués par un territoire vaste, des paysages variés et une histoire riche : 31 sites sont inscrits sur la liste du Patrimoine mondial de l'Unesco, l'artisanat est florissant, les sites balnéaires et de villégiature sont réputés. L'Auteur présente quelques pôles touristiques : la région de Cuernavaca avec son climat printanier, la fameuse station balnéaire d'Acapulco, la péninsule du Yucatán avec les trésors archéologiques des Mayas et enfin la métropole de Mexico et son capital monumental et symbolique. Cependant le développement du tourisme est freiné par des problèmes de risques, qu'il convient de relativiser par des analyses géopolitiques précises.

Resumen

México recibe 23 millones de visitantes internacionales. El potencial turístico es muy notable tanto desde el punto de vista de los atractivos de un territorio muy extenso así como de sus paisajes variados y su rica historia : 31 sitios están inscritos en el Patrimonio Mundial de la UNESCO, la artesanía es abundante, los balnearios y sitios de veraneo muy apreciados. El Autor presenta polos turísticos seleccionados : la región de Cuernavaca con su clima primaveral, la famosa Acapulco conocida por su bahía y sus playas, la península del Yucatán con las riquezas arqueológicas del país de Los Mayas y la metrópolis de México con sus monumentos simbólicos de la nación. Ahora, el desarrollo del turismo está frenado por distintos problemas de riesgos, que deben ser matizados por un análisis geopolítico preciso.

Introduction

Je voudrais vous inviter à visiter, par votre imagination, un grand pays de l'hémisphère occidental, grand par sa taille et par ses richesses de toute sorte.

En tant que géographe, je vais d'abord partir de son territoire, de sa population. Et puis j'ajouterai des commentaires sur les modalités du voyage dans un pays dont le potentiel touristique paraît inépuisable. Le Mexique est un pays qui ne laisse pas indifférent.



Il a tellement d'attraits, certains évidents, d'autres plus cachés, plus discrets. Dans mon cas, j'ai visité pour la première fois le Mexique alors que j'étais étudiant normalien, boursier de l'Institut des hautes études de l'Amérique latine (IHEAL) et préparant un mémoire de diplôme d'études supérieures sur la région immédiatement au sud de Mexico, dans l'État de Morelos. J'ai arpenté les rues de la belle cité de Cuernavaca et les pentes des volcans perchés dans l'air pur des hautes altitudes. C'est dire mon attachement à ce territoire, à ses gens, d'autant qu'au long de ma carrière, j'ai maintenu des contacts avec des institutions universitaires. J'ai été invité à plusieurs reprises à Mexico et aussi dans d'autres États, pour des enseignements et des conférences et j'ai publié dans des revues locales. Cette conférence comprend trois parties. Je présenterai d'abord la géographie du Mexique et j'essaierai de montrer pourquoi le Mexique possède tant d'attraits pour le voyageur. Dans une deuxième partie je présenterai des régions touristiques, quelques pôles représentatifs du tourisme, selon un choix tout personnel. Et dans la troisième partie je souhaite aborder avec vous quelques idées concernant le développement du tourisme et évoquer certains freins qui limitent le potentiel.

Un territoire vaste. Une géographie généreuse

Le Mexique possède un territoire très vaste, avec une superficie de près de 2 millions de km², qui s'étend de part et d'autre du tropique du Cancer. Le Mexique établit en fait un pont qui relie l'Amérique du Nord à l'Amérique centrale : c'est ici que le territoire nord-américain commence à se rétrécir et le premier isthme notable est l'isthme de Tehuantepec (200 kilomètres) avant les isthmes d'Amérique centrale de plus en plus resserrés. Le pays est bordé par la mer des Caraïbes à l'est, par l'océan Pacifique à l'ouest, avec en particulier la Californie mexicaine représentée par deux États de la Basse-Californie. Pour donner une idée du déploiement en longitude (comme en latitude), il faut rappeler que le pays compte trois fuseaux horaires. Au nord le Mexique possède une très longue frontière avec son voisin immédiat, les États-Unis et au sud et à l'est plusieurs États de la fédération mexicaine sont contigus de deux pays d'Amérique centrale, le Belize et le Guatemala, alors que les côtes du Yucatán ne sont pas bien éloignées des côtes de Cuba et aussi de la Floride.

La géomorphologie est articulée autour de deux chaînes montagneuses importantes, les deux sierras Madre, orientale et occidentale, véritables axes situés dans le prolongement des Montagnes Rocheuses. Au centre, l'axe «néo-volcanique» est une vaste construction sur laquelle sont érigés des «appareils» volcaniques très élevés qui donnent aux paysages du Mexique central leur style si caractéristique. Il faut citer le Popocatepetl (5452 mètres d'altitude) au sud de Mexico et le Citlaltépetl (ou pic d'Orizaba) qui atteint 5715 mètres, le plus élevé. Entre ces volcans se situent des bassins d'altitude, dont le bassin de Mexico à 2200 mètres, où se trouvait autrefois le lac de Texcoco et un bassin encore plus élevé, le bassin de Toluca à 2700 mètres. Le «gradient d'altitude» en milieu tropical définit les «trois étages» du Mexique central : l'étage froid des bassins et des hautes terres, l'étage tempéré intermédiaire entre 800 et 1600 mètres (comme la ville de Cuernavaca) et l'étage chaud, franchement «tropical» des plaines et collines de l'État de Vera Cruz par exemple. Il faut rappeler que Mexico est en hiver une ville froide, qui peut connaître des gelées assez fortes.

Par ailleurs le pays est entouré de vastes bassins maritimes : à l'est la mer des Caraïbes et le golfe du Mexique et naturellement le vaste océan Pacifique à l'ouest. Les côtes, souvent de grande beauté, représentent 9300 kilomètres de long. Les influences maritimes apportent des précipitations, bienfaisantes en général et malheureusement parfois catastrophiques à la saison des cyclones. La végétation reflète ces influences avec le passage de la jungle à la forêt claire et sèche et au désert dans les États du Nord. Il faut aussi rappeler que le pays possède une tradition maritime puisque l'on sait que dès l'époque des civilisations Mayas il y avait déjà une navigation assez importante le long des côtes de l'Amérique centrale. La pêche est également très importante pour le Mexique sur les deux façades. Et bien entendu l'essentiel de l'exploitation pétrolière et gazière se fait en mer à partir de plates-formes dans le Golfe du Mexique (États de Tabasco, Vera Cruz et Tamaulipas). Les ports sont des points remarquables sur des littoraux généralement rectilignes, en particulier les sites historiques de Vera Cruz et d'Acapulco, deux ports pivots du commerce dès l'époque de la colonie espagnole puisque les produits des d'Orient devaient traverser le Mexique pour rejoindre finalement Séville en

Espagne. De nouveaux ports ont été développés à l'époque moderne pour faire transiter les produits à l'importation et à l'exportation : Puerto de Progreso et Tampico sur le Golfe du Mexique, Manzanillo et Mazatlán sur la côte du Pacifique.

Le Mexique est aujourd'hui une « grande nation », non seulement par le chiffre de sa population (116 millions d'habitants), mais surtout en raison de son histoire et de sa personnalité attachante (Rouquié, A. 2013). Le Mexique a réussi dans une grande mesure la fusion de l'élément amérindien, présent depuis des milliers d'années et représenté par de très grandes civilisations, avec l'apport européen venu au moment de la Conquête par les Espagnols. Hernán Cortés s'empare de l'Empire aztèque en 1521 - avec un peu de chance, il est vrai - et installe la domination de l'Espagne pour trois siècles. L'Indépendance acquise au prix de luttes confuses et surtout la Révolution mexicaine du début du 20^e siècle renforcent l'alliage entre Européens et Amérindiens et confirment le métissage biologique, mais aussi culturel de ce peuple attachant.

Les populations indigènes représentent actuellement environ un dixième de la population mexicaine. Le Mexique contemporain a su mettre en valeur les cultures indigènes qui avaient été évidemment écrasées et méprisées à l'époque coloniale. La politique de « l'indigénisme mexicain » très original est parfois critiquée, mais elle a tout de même porté des fruits artistiques remarquables, dans les arts plastiques par exemple. Au 19^e siècle, le Mexique n'était pas encore assuré de ses fondements nationaux et les Indiens étaient repoussés dans les zones montagneuses inhospitalières mais aujourd'hui après les révoltes zapatiste et « néo-zapatiste » le Mexique peut revendiquer fièrement un héritage illustre. Le Musée national d'anthropologie à Mexico recueille et exalte cette richesse historique des civilisations amérindiennes. Car il s'agit du développement extraordinaire de plusieurs civilisations sur le territoire actuel du Mexique. Certes, peu avant l'arrivée des Européens, les Aztèques avaient conquis tout le centre de l'axe néo-volcanique. Ils dominaient un ensemble de peuples hétérogènes, dont certains se sont rebellés contre eux. Mais il y avait aussi des civilisations nomades dans le nord du pays et des sédentaires possédant des civilisations remarquables, en particulier dans l'État de Oaxaca et aussi bien

sûr, les Mayas à l'est et au sud. Un autre élément renforce l'attrait culturel du Mexique, c'est son prestige universitaire. Colonie la plus riche de l'Espagne érigée en vice-royauté, le Mexique a possédé très tôt une université (1551), des imprimeries et des bibliothèques. La vie littéraire et artistique à Mexico concurrençait souvent celle de l'Espagne.

Le tourisme comme facteur de prestige

Le tourisme bénéficie directement de cette variété géographique et de cette richesse historique et archéologique, comme de ressources merveilleuses qu'il convient de faire fructifier. En retour le tourisme va faire bénéficier le Mexique du prestige attaché à ces grands sites connus internationalement : Chichén Itzá, Teotihuacán ou la ville coloniale de Mexico. Le Mexique, ce sont des paysages magnifiques mais c'est aussi une richesse culturelle qui apporte un contenu, une « profondeur » au voyage. Ainsi le tourisme participe du rayonnement des pays, puisque c'est souvent à travers le voyage et les images touristiques que l'on perçoit le pays (Cousin, S. et Bréau, B. 2009).

Le Mexique se situe au deuxième rang mondial par le nombre de visiteurs internationaux. L'Organisation mondiale du tourisme (OMT) présente des chiffres assez précis : 23,5 millions de visiteurs pour 2012. C'est le premier pays latino-américain pour la fréquentation, loin devant le Brésil (5,5 millions de visiteurs). Il est à noter que la fréquentation du Mexique se situe également nettement au-dessus de celle du Canada, l'autre voisin des États-Unis, qui accueille environ 16 millions de visiteurs par an. Ces données permettent d'évoquer une certaine « puissance » du tourisme. Comme le Mexique possède une très longue frontière avec les États-Unis, une bonne partie des visiteurs sont des « voisins », texans et californiens surtout, qui franchissent la frontière pour des séjours de loisirs et de vacances. C'est d'ailleurs une tradition qui remonte loin, on rappelle les temps de la « prohibition » où l'alcool était interdit de l'autre côté du Rio Grande et où les villes-frontières étaient devenues des destinations de plaisir. Si l'on met de côté ce tourisme strictement frontalier, on découvre, dans les statistiques mexicaines cette fois, que 80 à 85 % des touristes qui se déplacent dans le pays sont des Nord-Américains, ce qui est logique. Le flux régulier de touristes, pendant « la saison » d'hiver, et



aussi depuis quelques décennies en été, en dépit de la chaleur, est alimenté par un bassin de consommation énorme, au pouvoir d'achat élevé. Depuis quelque temps on observe même un développement du tourisme des jeunes américains, à l'occasion des vacances de printemps dans les universités du Nord (*spring break*). On pourrait ajouter le tourisme des seniors et aussi les retraités nord-américains, chaque année plus nombreux qui achètent des appartements, des villas pour des séjours de courte ou de plus longue durée.

Les voyageurs européens viennent en deuxième position: le Royaume-Uni, l'Espagne, la France, l'Allemagne et l'Italie sont les principaux marchés. Les français sont en moyenne quelque 150 000 à visiter chaque année le Mexique. Il convient de noter également le développement des flux de touristes en provenance d'Amérique du Sud. Profitant de la prospérité récente, de plus en plus de Brésiliens et d'Argentins, visitent le Mexique pendant l'hiver austral. Par contre, on constate que la présence des touristes asiatiques est assez faible. En dehors des formes du tourisme frontalier, du tourisme itinérant (circuits), du tourisme balnéaire, la croisière est une forme différente de visite, qui donne lieu à des excursions brèves. Elle représente tout de même 5,3 millions de «croisiéristes» (c'est le terme officiel). Les navires viennent généralement soit de Miami, qui est le grand centre de la croisière dans les Caraïbes, soit de Californie pour les croisières le long de la côte du Pacifique. On note un certain tassement de cette activité de croisière, pour les dernières années.

Cuernavaca et l'État de Morelos

Je vais présenter maintenant quelques pôles touristiques du pays. C'est un choix personnel de régions que je connais mieux et que je vais tenter d'illustrer par quelques photographies et des commentaires. L'État de Morelos, qui reprend le nom d'un des héros de l'indépendance, le curé José María Morelos, est l'un des plus petits États du Mexique. Situé immédiatement au sud de Mexico, c'est une région de contact entre les hautes terres volcaniques et les bassins chauds qui donnent sur le Pacifique. Il a l'avantage d'avoir un climat tempéré par l'altitude. Sa capitale, Cuernavaca, a été surnommée «la ville de l'éternel printemps». Hernán Cortés, le Conquérant du Mexique, en avait fait sa résidence



Le palais de Cortés à Cuernavaca.
Photographie E. Zamora - Wikimedia

privilegiée et il y construisit un palais que l'on visite et dans lequel le peintre Diego Rivera a peint des fresques remarquables. La région, se trouvant en contrebas des volcans, est très bien dotée en eau et en végétation. Les terres et les jardins sont facilement irrigables et s'est développée très tôt la culture de la canne à sucre. En raison de la proximité de l'agglomération de Mexico, l'État et la ville sont devenus une zone de villégiature très recherchée. Des personnages importants (hommes politiques, ambassadeurs, mais aussi des intellectuels...) y avaient leur résidence à titre secondaire ou même principal (Girault, C. 1971).

Très proche de Cuernavaca (25 kilomètres à l'est), le bourg de Tepoztlán est fameux en raison de l'ancien couvent des Dominicains sur la place et du caractère charmant de son site, mais aussi tout simplement parce que c'est un but de visite de fin de semaine et le point de départ d'excursions. Il fait maintenant partie des «villages magiques», un «label» forgé par le Ministère du tourisme qui distingue certains lieux de villégiature. Avec ses 40 000 habitants, le municipe de Tepoztlán accueille les nombreux visiteurs d'aujourd'hui, tout comme il a accueilli dans la première moitié du 20^e siècle l'ethnologue nord-américain Robert Redfield, un des pionniers des études anthropologiques, à une époque où on atteignait le village par un chemin muletier, aujourd'hui l'autoroute passe en bordure du village ; et permet de rejoindre Mexico en une heure. La montée au Tepozteco, un temple aztèque, juché sur une montagne dominant le village, fait partie du rituel de la



Ancien couvent de Tepoztlán. Photographie Wikimedia

visite. C'est une «course» que les jeunes «avaient» en une trentaine de minutes. Pour les marcheurs confirmés il y a des randonnées dans la montagne et à la fin de la randonnée, éventuellement l'objectif d'un bain rafraîchissant dans l'un des *balnearios* de la région, car beaucoup des bassins et de sources ont été aménagés pour le plaisir des visiteurs.

Cuernavaca et le Morelos représentent une formule de tourisme résidentiel ou de villégiature authentique et qui porte une marque très «mexicaine». Des villas, des auberges qui possèdent de grandes chambres, des jardins, souvent une piscine, proposent un hébergement confortable qui implique la présence d'un personnel assez important, gardiens, jardiniers,... Dans quelques autres régions du Mexique, les bords du lac de Chapala dans l'État de Jalisco, la ville de San Miguel de Allende (État de Guanajuato), Tehuacán dans l'État de Puebla avec ses eaux thermales, on rencontre un tourisme du même style.

Les heurs et les malheurs d'Acapulco

l'évoque maintenant une autre région du Mexique, située sur la côte Pacifique, la fameuse station d'Acapulco dans l'État du Guerrero, qui porte également le nom d'un héros de l'indépendance mexicaine, Vicente Guerrero. La station est née d'un site exceptionnel et d'un port historique. Son nom a fait rêver. On trouve le nom d'Acapulco dans le monde entier: le nombre de bars, de restaurants, de boîtes de nuit qui portent ce nom est incalculable ; on le retrouve également dans des romans, des chansons, des films. La «découverte» d'Acapulco a marqué

les années 1950 et 1960 et elle a été à l'origine d'une légende, un peu comme Saint-Tropez chez nous. Acapulco se situe sur la baie de Santa Lucía, un amphithéâtre presque parfait dans un cadre de montagnes ou de collines qui descendent en escaliers vers la baie. Au fond de cette baie se cache un port naturel qui a naturellement attiré l'attention des Espagnols, car sur cette côte rectiligne de l'océan Pacifique les anses protégées sont rares. La position était facile à défendre contre les attaques de pirates et le port a servi à la navigation lointaine, recevant la «*Nao de China*», c'est-à-dire à intervalles réguliers les produits commerciaux venus des Philippines et de Chine. Le fort de San Diego, reconstruit après un tremblement de terre (1776-1783), est aujourd'hui le siège d'un joli musée d'histoire.

La naissance de la station, en tant que telle, est due à l'action d'un homme politique, Miguel Alemán, président du Mexique de 1946 à 1952, qui construit la route moderne pour rejoindre Cuernavaca, et au-delà Mexico, et lance les projets urbains. Dans cette période de l'après-guerre, Acapulco reçoit des militaires américains pour des périodes de repos et des vedettes d'Hollywood qui descendent à Acapulco pour s'amuser. À l'époque, Acapulco est encore une petite ville, avec son *zócalo* (place-centrale), son église et ses plages où les pêcheurs débarquent le poisson frais chaque matin. Progressivement les hôtels ceinturent la baie et la mutation du modèle touristique porte à la fois sur le type de clientèle et sur le type d'urbanisme (Bergeret Muñoz, R., J., 2007). La clientèle nationale de fin de semaine ou de période de vacances scolaires remplace en partie la clientèle internationale. Des problèmes urbains sérieux, liés au développement déséquilibré de la station-la population actuelle atteint 800 000 habitants-et à l'extension mal contrôlée des quartiers remettent en cause la vocation touristique.

Comme la station ne possède pas de traitement des eaux usées, l'eau de la baie est en partie polluée, ce qui restreint les plaisirs de la baignade. La construction des hôtels donne lieu à une surenchère en vue de s'assurer la vue sur la baie ou d'accaparer des plages. L'urbanisation a dépassé le cadre de l'amphithéâtre d'origine et certains quartiers populaires sont très éloignés. De nouveaux hôtels ont été construits au sud dans la zone de Diamante, qui possède des plages très belles mais ouvertes sur



l'Océan, dangereuses de ce fait pour la baignade. Cette mutation a été accentuée par la concurrence de nouvelles stations lancées par l'État fédéral dans les années 1970 et 1980, dont certaines sur la côte du Pacifique (Ixtapa - Zihuatanejo) ou plus encore les stations de la Riviera Maya (côte caraïbe) que je vais évoquer à la suite. Concurrencée et « déclassée », Acapulco a été récemment victime d'épisodes de criminalité liés au grand banditisme et au trafic de stupéfiants et l'image de la station a beaucoup souffert.

Le Yucatán et la Riviera Maya : Un pôle en plein développement

La troisième région que j'évoque maintenant est la péninsule du Yucatán et la Riviera maya. C'est un pôle touristique plus récent, qui s'est développé à l'initiative du gouvernement fédéral dans les années 1970-1980. Éloignée de Mexico, elle est constituée par trois États : l'État du Yucatán qui a pour capitale la ville magnifique de Mérida, une ancienne cité coloniale, l'État de Campeche avec également sa capitale, inscrite au Patrimoine de l'humanité et finalement l'État du Quintana Roo, un État bordier de la mer des Caraïbes, dont la capitale, Chetumal, est pratiquement située sur la frontière du Belize, aux portes de l'Amérique centrale. Mais la grande plaque tournante du tourisme dans cette région est Cancun avec son aéroport international et sa zone hôtelière immense, installée sur un cordon littoral en bordure de la mer. Comme à Acapulco, le développement rapide du tourisme a attiré une population extérieure à la Région et la cité compte maintenant près d'un million d'habitants. Le tou-

risme est certes l'axe majeur d'activité mais le centre urbain de Cancun, un peu à l'écart de l'agitation, possède sa propre vie urbaine avec des services, des centres commerciaux, des centres d'enseignement supérieur.

Sur le plan naturel, la région est très favorisée parce que la péninsule du Yucatán est une vaste table calcaire basse, couverte d'une végétation de forêt sèche, qui a subi une dissolution karstique, avec des effondrements ; on y observe des sortes de « gouffres » qu'on appelle ici cenotes et une circulation de rivières souterraines, paradis des spéléologues, qui rejoignent la mer dans certains cas. Une grande richesse biologique caractérise les côtes à lagunes, les récifs coralliens et les forêts primaires. Quelques îles bordent la côte, dont la grande île de Cozumel et la toute petite île d'Isla Mujeres, en face de Cancun. Un certain nombre de réserves naturelles ont été créées pour protéger la nature, comme la



Cantine populaire au marché de Cancun.
Photographie M. De la Mota



La zone archéologique de Tulum
Photographie M. De la Mota

réserve de Ria Celestún et celle de San Ka'an. A partir du pôle initial de Cancun l'extension touristique s'est faite selon un axe continu le long du littoral caraïbe. Les chaînes d'hôtels internationales ont eu un rôle considérable dans ce développement linéaire qui confère à l'ensemble son « statut de Riviera », à l'égal de la Californie ou de la Floride du Sud. Cependant des chercheurs ont critiqué l'accaparement des zones de plage par les complexes hôteliers, le manque d'égards des investisseurs pour les populations locales et la standardisation outrancière



Habitat rural au Yucatán
Photographie M. De la Mota

de certains produits touristiques (Jimenez Martínez, A. J. 2010, Torres, R. M. and Momsén, J. D. 2005). Cependant, pour l'avoir visitée récemment, je dirais que dans cette Région, les «dégâts» de l'américanisation dénoncés par les collègues géographes Torres et Momsén ne sont pas encore trop marqués et que le «produit touristique», comme on dit couramment, conserve une saveur locale. Mais, bien sûr, il faut reconnaître que la fréquentation de certains sites comme Tulum ou Chichén Itzá est proche de la saturation. À Chichén Itzá, on estime que 400 marchands et revendeurs sont présents chaque jour à l'intérieur du site protégé !

Pour peu que le touriste résiste au désir de «bronzer idiot», il peut combiner les plaisirs de la plage, la découverte d'espaces naturels privilégiés et les visites archéologiques des cités du monde Maya, toutes proches. L'étude des civilisations anciennes a fait des progrès dans tout le cours du 20^e siècle et les connaissances sur ces cités mystérieuses, naguère enfouies dans la jungle, sont bien mises en valeur sur les sites et dans les musées, dont celui de Mérida. Mais il convient aussi de rappeler que le peuple maya est toujours bien présent dans cette région, que les langues maya sont encore parlées, que les coutumes restent vivantes. Il est à noter aussi qu'une organisation internationale, l'Organisation du monde maya (OMM) tente de fédérer les efforts d'organisation touristique, au-delà de cette frontière sud du Mexique, avec les pays voisins, le Guatemala, le Belize, le Honduras et El Salvador, qui

partagent le même héritage. Ainsi, par exemple, les femmes tzotzils venues des hautes terres du Chiapas, éloignées de 700 kilomètres, vendent des articles artisanaux sur la plage et dans les rues de Cancún et font connaître par là leurs styles décoratifs et leurs traditions.

La capitale métropolitaine : Mexico et ses environs

Mexico est une agglomération immense qui occupe une grande partie d'un bassin situé entre les volcans, à 2 200 mètres d'altitude. On l'a considérée un temps comme la plus grande ville du monde. Les Espagnols avaient rasé la capitale des Aztèques, Tenochtitlán et sur ses fondements, lui avaient substitué une ville devenue la capitale du vice-royaume de la Nouvelle Espagne. C'est dire si ce site a assuré, au long des siècles, la continuité des fonctions de centralité et de commandement. La grande cathédrale a été érigée à deux pas de ce qui était le site sacré des Aztèques, la pyramide du «Templo Mayor», où avaient lieu de grands sacrifices et dont on voit les restes importants. Le palais du Gouvernement occupe la façade ouest de la Place principale ou Zócalo. Dans l'axe de l'avenue de la Réforme, se situent des monuments importants, le Monument de la Révolution, le Château de Chapultepec, le Musée national d'anthropologie..., qui sont des symboles de la grande et fière nation. Le centre ancien a été revalorisé par un programme de restauration, pas encore tout à fait achevé. Le palais des Beaux-Arts, un joyau de l'art nouveau, témoigne également de Mexico comme capitale culturelle, aux nombreuses manifestations artistiques, expositions, concerts... L'Université nationale autonome (UNAM), qui possède un magnifique campus au sud de la ville, rayonne au-delà des frontières nationales, sur les pays latino-américains.

Austère et solennelle sous un certain angle, la ville de Mexico sait aussi être souriante grâce à ses nombreux parcs et jardins, ses quartiers tranquilles qui sont souvent d'anciens villages absorbés par la capitale comme Tacuba, Coyoacán. Dans les banlieues se situent des zones plaisantes, qui sont des buts de promenade. Le village de Xochimilco occupe une zone anciennement marécageuse au sud de la ville. Des canaux ont été aménagés depuis l'époque pré-cortésienne et des cultures de légumes et de fleurs ont pris place dans des casiers, que l'on



appelle ici *chinampas*, et qui ressemblent un peu à nos hortillonnages. C'est un lieu de promenade en barques décorées (*trajineras*), où l'on peut écouter la musique de *mariachis*... Voici donc quelques aperçus de régions touristiques qui n'épuisent pas du tout le sujet, puisque l'on pourrait évoquer également l'État du Vera Cruz, de nombreuses autres stations balnéaires de la côte du Pacifique ou encore des cités de l'intérieur, inscrites au Patrimoine mondial, comme Querétaro ou Guanajuato...



Barque à Xochimilco.
Photographie M. López - Tourisme du District Fédéral

Les points forts du tourisme mexicain

Je présente maintenant quelques remarques sur les atouts du tourisme. En évoquant ces régions touristiques, vous avez senti combien j'apprécie personnellement ce pays dans sa diversité. Je voudrais préciser quelques points qui justifient mes vues positives sur l'attrait et le potentiel du tourisme mexicain. En premier lieu, je rappelle le cadre naturel d'un pays vaste au climat tropical ou subtropical généralement très agréable, quelquefois excessif. En deuxième lieu, je considère que la complémentarité entre les activités balnéaires, ludiques ou sportives et les visites culturelles est un facteur de succès dans le secteur touristique et je me réfère ici à la comparaison avec la France, le pays touristique par excellence, premier dans le monde pour le nombre de visiteurs, qui sait précisément combiner fréquentation des stations, activités de loisirs et tourisme gastronomique ou culturel au sens large. L'artisanat de qualité que l'on peut acquérir à Puebla (céramique), à Taxco (orfèvrerie), à Oaxaca (tissus) joue un rôle économique majeur parce qu'il emploie de nombreuses

personnes. De même la cuisine mexicaine illustre les différences régionales et met en valeur les spécialités. La mise en valeur touristique des sites et des régions repose sur des traditions authentiques dans la plupart des cas. La population locale profite et participe à cette « mise en tourisme » qui apporte un revenu très apprécié, et qui compense parfois les difficultés et le sous-emploi d'autres secteurs économiques (agriculture, industries...). On comprend pourquoi l'État fédéral, les États fédérés et les municipes accordent une grande importance à la promotion du tourisme, un domaine où le Mexique possède une expérience considérable depuis longtemps.

Je reviens à cette idée que le Mexique est « un grand pays » dans tous les sens du terme, par ses dimensions, son poids démographique, ses institutions. Parce que l'État est généralement respecté, que la monnaie est stable, le tourisme profite ici de bases assez solides. Les risques de « touristification », c'est-à-dire de banalisation ou bien de falsification du « produit », par une mise en scène exagérée, ou bien encore d'aliénation, par une exploitation des populations locales, sont relativement réduits par rapport à de petits pays d'Amérique centrale ou des Caraïbes insulaires où la situation est quelquefois critique sur ces plans. Le fait qu'il existe un tourisme intérieur important lié à l'existence de classes moyennes qui aspirent à profiter de loisirs, un trait caractéristique des pays émergents, est un facteur d'équilibre pour ce secteur. Par ailleurs, l'image du Mexique, en tant que destination touristique, demeure bonne dans l'ensemble, comme le montrent les enquêtes d'opinion. La réputation d'hospitalité du pays n'est pas mise en cause en général, malgré divers risques que l'on peut recenser rapidement.

Qu'est-ce qui peut freiner le tourisme ? Je travaille sur ces questions de géopolitique, de perception du risque politique et nous savons bien les pertes de fréquentation qui ont affecté récemment l'Égypte et la Tunisie, par exemple. Au Mexique, les résultats contestés des élections présidentielles de 2006 avaient donné lieu à de grandes manifestations et à un blocage du centre-ville de Mexico pendant deux mois. En 2012 les choses se sont mieux passées. Sur le plan sanitaire, la grippe aviaire de 2009 (virus H1N1), qui avait pris naissance dans l'État de Vera Cruz, a été l'objet d'une forte alerte. Enfin, sur le plan de la sécurité, demeure la question des formes



multiples que prennent la violence et la criminalité dans ce pays. Les vols, les extorsions, les homicides ne frappent pas particulièrement les touristes.

Au contraire, ce sont les populations locales qui en souffrent le plus. Cependant les incidents ou les crimes sont fortement médiatisés à l'étranger et font une « contre-publicité ». Au Mexique même, il y a eu de nombreuses manifestations contre le crime et les citoyens demandent à l'État de mieux les protéger. Les bandes de trafiquants de stupéfiants (appelées cartels au Mexique) sont à l'origine des pires atrocités, qui ont semé la terreur dans certains États ces dernières années. Le Ministère des affaires étrangères présente sur son site une carte avec une légende où l'on peut voir que trois États du Nord sont « formellement déconseillés » aux voyageurs et sept autres États « déconseillés sauf raison impérative » (dont les États du Guerrero et du Michoacán) et puis aussi un certain nombre de villes qui apparaissent en « rouge » ou en « orange ». Une analyse géographique et sociopolitique fine est requise pour bien évaluer les risques et leurs répercussions sur l'image du pays.

Conclusion

Jé souhaite conclure en soulignant à quel point le tourisme est important dans l'économie du pays. Le tourisme représente le troisième secteur de revenus après le pétrole et les remises des travailleurs à l'étranger, soit environ 13,5 milliards de dollars

par an et une source fondamentale d'emploi dans de nombreuses régions. Le développement du tourisme est certes quelque peu freiné par la perception des risques, associée à plusieurs formes de violence qui affectent les citoyens. Mais le fait qu'il existe un tourisme intérieur bien développé – contribuant à renforcer les économies régionales et à asseoir la cohésion sociale – est selon moi la garantie que la question de la sécurité, nécessaire aux voyageurs, retiendra toute l'attention des autorités et des responsables du secteur. Au Mexique, l'image du pays étant étroitement associée à l'activité touristique depuis des décennies, la permanence d'un tourisme prospère constitue en quelque sorte une assurance pour l'avenir. Je vous remercie de votre attention.

Quelques questions

Un auditeur : *J'ai été assez surpris que vous disiez que les Mexicains ont une bonne image des Américains. Il y a quelques dizaines d'années, en Californie du Sud, il y avait très peu de touristes américains. On disait de prendre beaucoup de précautions... ».*

CG : La relation entre les Mexicains et les Américains est certainement ambiguë. Les États-Unis ont conquis militairement au milieu du 19^e siècle une grande partie de ce qui était le nord du Mexique nouvellement indépendant. Par le traité de Chapultepec (1848) ils se sont rendus maîtres de tout l'Ouest qui était au départ de culture espagnole et indigène. C'est une blessure qui demeure. Pendant la Révolution mexicaine les Américains se sont livrés à des ingérences pour défendre leurs intérêts, en particulier pétroliers. Il est certain que le nationalisme mexicain s'est défini en grande partie en s'opposant aux États-Unis. Actuellement, en ce début du 21^e siècle, le Mexique doit vivre avec un voisin puissant de 310 millions d'habitants. Le Mexique entretient, depuis une vingtaine d'années, des liens économiques et commerciaux étroits avec les États-Unis dans le cadre de l'Accord de Libre échange de l'Amérique du Nord (ALENA). Il existe aussi un programme d'aide nord-américain aux forces de l'ordre mexicaines pour tenter de contrer les trafics et le grand banditisme. Il y a donc eu une évolution considérable des relations, car de l'autre côté de la frontière vivent des populations d'origine mexicaine nombreuses, qui étaient traditionnellement des travailleurs sans papiers, mais



qui se sont progressivement insérées dans la société nord-américaine, tout en gardant leurs traditions, leur religion... D'ailleurs ces « Mexicains-Américains » retournent dans leur pays d'origine pour y prendre des vacances, y rapporter des présents. Sur le plan du tourisme, les apports de cette diaspora ne sont pas négligeables. Ces relations contribuent effectivement à diffuser une culture mixte. Au fond, les sentiments d'hostilité franche contre le *gringo*, perçu comme un envahisseur, ont disparu. Il y a une compréhension mutuelle plus grande même si l'érection d'un mur sur la frontière commune et les contrôles tatillons de la part des fonctionnaires nord-américains peuvent exaspérer. Dans le sens États-Unis - Mexique, on observe l'établissement de nombreux retraités américains dans diverses régions du pays et des Américains, et des Canadiens aussi, possèdent de nombreuses résidences secondaires.

Une auditrice : *Y-a-t-il encore des chercheurs qui font des travaux comme ceux de Jacques Soustelle ? Quels sont les liens entre la France et le Mexique ? »*

C.C : Les liens entre la France et le Mexique sont très importants. J'en profite pour saluer la présence dans la salle du représentant de l'Ambassade du Mexique en France, Sr. José Félix Poblano Chávez, ministre conseiller chargé des affaires économiques. Sur le plan de la recherche, il convient de signaler la présence à Mexico du Centre d'études mexicaines et centraméricaines (Cemca) qui dépend de l'Ambassade de France et qui reçoit des chercheurs et des doctorants travaillant au Mexique. Le CNRS a par ailleurs de nombreux accords avec des institutions supérieures dont le Conseil national de la recherche (Conacyt). En ce qui concerne mon laboratoire, le Centre de recherche et de documentation des amériques (Creda), UMR 7227 du CNRS et de l'université Sorbonne Nouvelle, nous entretenons des relations avec le Mexique depuis fort longtemps. Madame le Prof. Maria Eugenia Cosío-Zavala, Mexicaine, a été directrice du Laboratoire. Par ailleurs, l'Institut des hautes études de l'Amérique latine (IHEAL) reçoit des professeurs invités sur une chaire dédiée au Mexique, la chaire Alfonso Reyes, du nom d'un grand diplomate et penseur mexicain. L'annulation de l'année du Mexique en France en 2011, à la suite

d'un grave incident diplomatique, a certes été une perte nette mais cela ne nous a pas empêché de travailler avec nos collègues mexicains en très bonne intelligence.

Bibliographie

- Bergeret Muñoz, R. J. « L'évolution du modèle touristique d'Acapulco (Mexique) de 1945 à 2005 et la mutation en cours », Thèse de doctorat, Institut des hautes études de l'Amérique latine, université Sorbonne Nouvelle - Paris 3, 2007.
- Cousin, S. et Réau, B. *Sociologie du tourisme*. Collection Repères, La Découverte, Paris, 2009.
- Girault, C. Les villes de l'État de Morelos (Mexique) *Cahiers de géographie de Québec*, Vol. 15 (1971), N° 35, 212-232.
- Jiménez Martínez, A. J. Cadenas hoteleras. *Estrategias y territorio en el Caribe mexicano*, Miguel Ángel Porrua, México, 2010.
- Rodríguez Herrera, A., Ruz, M. I., Juárez López, A. L. La percepción del riesgo en Llano Largo, Zona Diamante in Rodríguez Herrera et alii (Coordinadores) *Los retos del desarrollo en Acapulco*, Unidad de Ciencias de desarrollo Regional, Universidad Autónoma de Guerrero, Acapulco, 2009.
- Rouquié, A. *Le Mexique, un État nord-américain*, Fayard, Paris, 2013.
- Torres, R. M. and Momsen J. D. Gringolandia: The Construction of a New Tourist Space in Mexico, *Annals of the Association of American Geographers*, Vol. 95 (2005), N° 2, 314-335.

Postérieurement à la conférence, en septembre 2013, la tempête tropicale « Manuel » a frappé durement la région d'Acapulco et causé de grandes pertes (une centaine de morts). Les risques associés à des précipitations intenses dans la zone de Diamante avaient été signalés par des scientifiques de l'université locale, qui avaient souligné la responsabilité de la spéculation dans la construction de programmes immobiliers mal pensés et mal localisés (Rodríguez Herrera, A., Ruz, M. I., Juárez López, A. L. 2009).

Le point sur...

L'attribution du premier « Prix Maurice Allais »

par Bertrand Munier

Le bulletin numéro 60 de Rayonnement du CNRS annonçait la création d'un Prix Maurice Allais, destiné à « promouvoir la recherche économique dans la direction que Maurice Allais a tracée ». Relayé dans le bulletin, l'appel à candidatures¹ a suscité 19 réponses. Nous sommes heureux de publier ci-après l'analyse de ces candidatures par le Professeur Bertrand Munier, Président du Conseil scientifique de la Fondation Maurice Allais, Professeur émérite à l'IAE de l'université de Paris 1 et International Affiliate Professor, New York University Polytechnic Institute. Cette publication intervient après la parution dans le numéro 61 du bulletin (printemps 2013) d'une communication de Jean Tirole à l'Académie des sciences morales et politiques, sur la vie et les travaux de Maurice Allais.

Maurice Allais a été l'honneur de la profession d'économiste en France et il a été l'honneur de la France dans la communauté internationale des économistes. Comment aurions-nous pu omettre de célébrer sa mémoire en ce jour anniversaire de sa naissance ? Comment ne pas attribuer le prix dont lui-même avait souhaité que l'on puisse le décerner à ceux qui prolongeraient son œuvre d'économiste ? A cette idée, sa fille Christine Allais a adjoint l'idée d'une Fondation Maurice Allais, dont on voit aujourd'hui combien elle est fructueuse.

Le Prix Maurice Allais

Etablir et attribuer un prix scientifique n'est pas une mince affaire. Il convient d'abord de susciter des candidatures. Ayant débuté à la mi-décembre, avec une date-limite de soumission à la mi-janvier, on peut imaginer que ce n'était pas là la partie la plus aisée de la démarche cette année. Grâce aux efforts de la Fondation, 19 candidatures ont été reçues, la plupart individuelles, quelques-unes en équipe, mais quasiment toutes étaient du meilleur niveau international. Dès lors, comme le dit le proverbe, « Pas de choix sans tourment » : le conseil scientifique de la Fondation, érigé en jury, en a fait l'expérience.

Les critères qui ont présidé à la sélection des lauréats et nominés ont mis l'accent de façon primordiale sur la préoccupation des faits économiques comme préalable à la théorisation. La rigueur de la modélisation a bien sûr représenté un deuxième critère. La prolongation des efforts de Maurice Allais dans l'une des voies-nombreuses-qu'il avait tracées, l'originalité qu'il avait toujours recherchée, en-dehors des sentiers battus ou des idées jamais remises en cause, devaient faire le reste, ou presque. En effet, des profils de travaux sont malaisément comparables. Et, très vite, deux idées ont été entérinées par le jury : d'une part, réserver la priorité, notamment dans cette première attribution du Prix, à un travail

« d'économie positive », offrant une analyse et une ouverture sur des politiques économiques ; d'autre part, désigner des « nominés » de niveau équivalent, mais difficilement comparables du fait de la nature des travaux soumis. J'insisterai de nouveau sur ce point un peu plus loin.

Le monde des économistes susceptibles de candidater au Prix Maurice Allais est un petit monde et rares ont été les membres du jury, français ou même étrangers, qui n'aient pas eu un contact, sous une forme ou sous une autre, avec tel ou tel des candidats, de sorte que, s'il se fût agi d'une question d'affaires, quelques-uns auraient pu se trouver sous la menace d'une accusation de prise d'intérêt !...Heureusement, l'intérêt scientifique est d'une tout autre nature que l'intérêt tout court et les décisions ont pu être débattues en toute sérénité... Elles ont été prises suite à deux rapports, établis autant que possible par des experts indépendants, souvent étrangers, et à des discussions approfondies entre les membres du jury. Nous avons procédé en deux phases : une première phase d'élimination, une seconde d'évaluations relatives, pour nous permettre d'identifier en fin de débats, le groupe de tête. Dans ce groupe de tête se sont trouvés trois lauréats, qui devront se partager le Prix, et deux nominés. Je voudrais vous les présenter maintenant, avant de dire quelques mots sur leurs travaux respectifs.

Les lauréats et nominés

D'abord, les trois lauréats, co-auteurs d'un même travail, que je cite par ordre alphabétique :

« Le professeur Roger Farmer, de nationalité britannique (et aussi américaine), *Distinguished Professor* à l'Université de Californie à Los Angeles, correspondant du *National Bureau of Economic Research*, pensionnaire cette année de la Banque d'Angleterre, la vieille dame de *Threadneedle Street* ;

« Madame la professeure Carine Nourry, de nationalité française, professeure à l'université d'Aix-Marseille, membre du GREQAM, laboratoire associé au CNRS ;

« Monsieur le Professeur Alain Venditti, de nationalité française, Directeur de recherche CNRS, Directeur adjoint du Greqam à l'université d'Aix-Marseille, professeur associé à l'EDHEC.

Nous avons été doublement heureux que le processus de sélection ait fait émerger le travail de nos trois lauréats : d'une part, il s'est agi d'une équipe européenne, en l'occurrence franco-britannique, et non pas seulement rattachée à un seul pays ; et d'autre part - ce n'est pas si fréquent à ce niveau de la recherche - il s'est agi d'une équipe mixte, comportant une jeune femme. La chance a salué la première attribution de notre Prix. Puisse le mérite de nos trois lauréats contribuer à établir le rayonnement de notre Fondation.

J'en viens maintenant aux nominés, que j'évoque par ordre alphabétique également :

« Monsieur Alfred Galichon, de nationalité française, ingénieur au Corps des mines, professeur à l'institut d'Etudes politiques de Paris, l'un des brillants sujets de la jeune génération des chercheurs en science économique en France ;

« Monsieur Philippe Mongin, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, Directeur de recherche (de classe exceptionnelle) au CNRS et professeur à HEC, membre éminent de notre profession, trois fois licencié (lettres, philo et mathématiques), deux fois docteur (sociologie, économie) et à la tête d'une œuvre aussi variée qu'abondante.

Les travaux récompensés

Le travail présenté par les lauréats

Il s'agit d'un long article, de 59 pages, intitulé : « *The Inefficient Markets Hypothesis : Why financial markets do not work well in the real world* », NBER WP 18647, décembre 2012.

Outre les critères déjà signalés plus haut et bien entendu remplis dans ce cas, le jury a souligné l'usage doublement original de la modélisation élaborée par les lauréats : par l'objectif qu'ils lui ont assigné dans leur travail ; et par les arguments utilisés. Cette modélisation est dans le droit fil du « modèle à générations imbriquées » présenté pour la première fois par Maurice Allais en 1947 dans l'Annexe II d'*Économie et intérêt*, l'un des deux ouvrages majeurs couronnés par le Prix Nobel de 1988.

Ce modèle des « générations imbriquées » a représenté une percée majeure en macroéconomie. Il semble a priori pourtant fort simple, puisqu'il consiste à remarquer que tous les agents économiques ne sont pas des clones les uns des autres, et qu'en particulier, coexistent des générations différentes au sein d'une même économie. Cette observation est souvent attribuée à Paul Samuelson, dans un article de 1958, alors qu'elle figure onze ans plus tôt dans l'ouvrage de Maurice Allais *Économie et intérêt* (1947).

Mais cette observation n'est pas innocente, comme l'a montré Maurice Allais, du point de vue de la fixation du taux d'intérêt « pur » du marché, dépendant d'aspects techniques autant que psychologiques, composante commune de tous les taux d'intérêt observables sur les divers marchés de crédit (hypothécaire, obligataire ou à la consommation, etc.). Le marché ne peut pas établir seul de façon incontestable ce taux d'intérêt « pur », car les issues sont multiples, en raison notamment de la répartition des revenus entre les générations. Maurice Allais convoque donc ici une intervention de l'État, limitée sans doute, mais indispensable... Les conséquences de cette représentation de l'économie se sont avérées fructueuses, tant pour l'étude des comportements d'épargne et des politiques économiques correspondantes que pour d'autres aspects de la gestion de nos économies.

Pour comprendre la rupture dans la pensée économique qu'a représentée cette vision des choses, il faut se remémorer ce qu'était la macroéconomie avant la seconde guerre mondiale. Chaque modèle comportait un «agent représentatif» du côté de l'offre, un autre «agent représentatif» du côté de la demande, puisqu'aussi bien tous les agents économiques étaient semblables à l'intérieur de chacune de ces deux catégories, sans repères temporels, dans un cadre entièrement statique ; et l'ensemble était rarement exprimé en langage rigoureux...

Cette percée majeure du modèle à générations imbriquées de Economie et intérêt, est pourtant restée longtemps méconnue. On peut y voir deux raisons : d'une part, Maurice Allais a écrit en Français et, comme l'a écrit Paul Samuelson en substance, «Si Maurice Allais avait écrit en Anglais, une génération entière d'économistes aurait connu une autre évolution» ; et, d'autre part, l'édition originale en avait été assurée par la Librairie des publications officielles, autrement dit l'Imprimerie nationale, dont chacun sait ici que l'agressivité commerciale est proverbiale...

Une anecdote personnelle illustrera à quel point le travail de Maurice Allais était alors méconnu. Candidat à l'Agrégation de l'enseignement supérieur, j'étais, à la fin des années soixante, jeune chargé de cours à l'université d'Aix-Marseille et j'ai voulu lire Economie et intérêt. M'étant rendu à la bibliothèque de l'université, à Aix-en-Provence, j'ai dû constater que l'ouvrage n'y était pas. A l'occasion d'un déplacement à Paris, je me suis donc inscrit à la bibliothèque de la rue Cujas, toute proche d'ici. L'ouvrage y figurait bien, mais en un seul exemplaire, et il était donc exclu du prêt. Même illégale, la photocopie était la seule issue pour moi ! Malheureusement, les photocopieuses à carte n'existaient pas à l'époque, il fallait donc rassembler des pièces de cinquante centimes du Franc d'alors. Avec l'aide d'un de mes frères, nous avons littéralement ratissé la montagne Sainte-Geneviève à la recherche de ce précieux sésame, dont nous avons pu finalement obtenir environ 450 exemplaires : un butin en apparence considérable ! Mais vous comprendrez tout de suite le problème auquel je me suis trouvé confronté lorsque je vous aurai dit qu'Economie et intérêt comporte 800 pages !... Quelques années plus tard, j'ai eu la chance de rencontrer Maurice

Allais pour la première fois et je lui ai avoué que je n'avais lu que... 450 pages de l'ouvrage. Malgré sa réserve naturelle, il a beaucoup ri. Huit jours après notre première rencontre, je recevais, de sa part, un exemplaire dédicacé du livre, exemplaire que je conserve jalousement, aujourd'hui encore, dans ma bibliothèque...

S'il repose sur le modèle à générations imbriquées, le travail soumis par les lauréats est néanmoins original par l'objectif qu'il assigne à ce modèle : montrer que les marchés financiers ne sont pas des marchés efficients.

Allais avait bien montré à l'aide de son modèle, comme on vient de le voir, qu'on pouvait se trouver en présence d'une multiplicité d'équilibres économiques possibles, mais il n'avait pas cherché à caractériser ces équilibres l'un par rapport à l'autre. Il s'était borné à indiquer qu'abandonner le choix de l'équilibre au seul marché ne garantissait en aucune manière ni qu'on obtiendrait le plus souhaitable des équilibres possibles, ni même qu'on obtiendrait un équilibre de rendement social maximum, pour recourir au vocabulaire d'ingénieur qu'il utilisait à cette époque, que nous traduirions aujourd'hui par optimal au sens de Pareto ou encore par efficient. Sur ce point précis, il restait donc à compléter les développements contenus dans Economie et intérêt. C'est ce que fait la recherche récompensée aujourd'hui lorsqu'elle indique que le marché financier n'est pas efficient.

Pour comprendre clairement cela, il faut quelques explications complémentaires. Ce que les économistes désignent par marché efficient est un marché dont les prix passés, observables, contiennent toute l'information nécessaire pour comprendre la formation du prix actuel, à l'exception d'informations inconnues, susceptibles de parvenir chemin faisant, mais a priori autant dans un sens que dans un autre... de sorte que chaque participant au marché pourra prédire au moins en moyenne le prix d'équilibre de marché en cours de formation. Il en résulte que toute réalisation anticipée singulière du prix qui s'écarterait de cette moyenne serait très rapidement supprimée, soit par un achat qui ferait alors remonter le prix anticipé, soit par une vente qui le ferait baisser, si cette réalisation anticipée se situait au-dessus du niveau prévu. Personne ne pourra donc

gagner d'argent de façon significative en utilisant ces « imperfections » de marché dans les réalisations successives du prix : on dit qu'il n'y a pas, sur un tel marché de « repas gratuit » possible (*no free lunch*). Pour améliorer de façon réalisable la situation d'un agent à partir d'un tel état de l'économie, une seule solution par conséquent : prendre de la ressource à un autre : L'efficacité conduit logiquement à l'optimalité Parétienne ou, dans le langage d'Economie et intérêt, à un état de rendement social maximum.

Cette hypothèse d'efficacité des marchés a été diffusée par Eugene Fama à partir de la première moitié des années soixante, à un moment où les chercheurs en finance exhument l'ouvrage complètement enterré jusque-là d'un autre français, Louis Bachelier, et sa fameuse thèse de doctorat, soutenue en 1900 à l'université de Besançon, « Théorie de la spéculation ». L'idée de l'efficacité des marchés va faire florès et devenir l'une des bases essentielles de la finance moderne. Je me souviens de l'avoir discutée il y a bien longtemps dans ma thèse de doctorat, comme beaucoup d'autres à l'époque. C'est une idée dont l'usage immodéré qu'en ont fait nos collègues professeurs de finance et surtout les étudiants qu'ils ont formés nous a coûté très cher, à mon avis.

Depuis une quinzaine d'années, cette hypothèse des marchés efficaces a cependant été remise en cause à plusieurs occasions, en raison des mouvements violents des prix sur les marchés financiers, difficilement explicables dans le cadre de l'hypothèse en question. Que l'on se souvienne de la célèbre phrase d'Alan Greenspan, alors responsable de la Banque Fédérale de Réserve, sur « l'irrational exuberance » du marché financier. Robert Shiller, professeur à Yale, en fera le titre de l'un de ses ouvrages vedettes à l'aube du siècle nouveau (2001).

Mais les raisons avancées pour contester l'efficacité des marchés financiers tiennent le plus souvent à quatre raisons :

- 1- soit au fait que les individus ne sont pas rationnels ou pas pleinement rationnels
- 2- soit au fait qu'il n'y a pas de marché pour certains biens et pour beaucoup de dates de dénouement des transactions ou de lieux de livraison des marchandises (marchés incomplets)

3- soit encore au fait que les marchés financiers ne sont pas complètement libéralisés, entraînant des coûts de transaction trop élevés, des restrictions au commerce international ou des contraintes de crédit ou d'emprunt.

4- soit enfin au fait que des « chocs » externes se produisent sur les fondamentaux de l'économie, résultant d'une incertitude (bizarrement qualifiée par nos collègues économistes d'« intrinsèque » alors qu'elle est exogène au marché), et ces « chocs » perturbent le bon fonctionnement des marchés.

C'est ainsi que la recherche récompensée aujourd'hui présente aussi une originalité en raison de la nature des arguments qu'elle avance en faveur d'une inefficacité des marchés financiers. En effet, nos lauréats ne recourent en rien à l'un quelconque des types d'explication que l'on vient d'évoquer, non qu'ils jugent ceux-ci faux ou inadéquats, mais simplement parce qu'une partie de la vérité leur échappe. Roger Farmer, Carine Nourry et Alain Venditti supposent donc volontairement, dans leur modélisation, qu'il n'y a pas de choc externe sur les marchés, que les marchés sont « complets » et complètement « dérégulés », enfin que les individus sont parfaitement rationnels, etc. Ils montrent alors que deux hypothèses infiniment plus générales que les raisons avancées plus haut, jointes au fait stylisé dit « des tâches solaires » suffisent à infirmer l'hypothèse d'efficacité des marchés :

- a- l'hypothèse de générations imbriquées, déjà mentionnée
- b- l'hypothèse qu'il y a deux groupes d'agents aux taux d'escompte bien différents : les uns sont prêts à attendre longtemps pour obtenir ne fût-ce qu'un tout petit rendement à leur investissement, ce sont les « patients » ; les autres exigent un rendement élevé, même s'il leur faut attendre un tout petit peu, ce sont les « impatients ».

Dans ce vocabulaire, la notion de « tâches solaires » désigne le fait d'observation commune que souvent les anticipations des agents - et partant, leurs comportements - varient de façon discontinue ou quasi-discontinue, sans raison clairement discernable, voire que les anticipations se « polarisent » vers un même

Le point sur...

but ou, au contraire, dans des sens antagonistes, etc.

Selon la situation des marchés, donc, les impatientes sont dans une situation généralement différente de celle des patients. Le rôle d'un marché efficient serait, dans un tel cadre, de produire un équilibre comme produit des tensions entre les comportements des deux catégories d'acteurs. Mais cela nécessiterait que tout le monde puisse participer en temps utile au marché financier, et sans limite : c'est en général impossible, soulignent nos lauréats, notamment parce que les individus ne peuvent pas y accéder avant leur naissance... Il peut aussi en résulter que les équilibres multiples signalés par Maurice Allais soient très instables, même en courte période, et que l'on passe, lorsque les anticipations changent de façon discontinue, d'une situation temporairement stable à une autre.

D'où les fluctuations et la volatilité des prix de marché et des taux d'escompte qui les accompagnent, que l'on constate couramment dans nos économies, conduisant le plus souvent à des états qui n'ont pas la belle propriété duale d'être d'efficacité sociale maximale ou optimale au sens de Pareto comme les états auxquels un marché efficient doit conduire.

La conclusion de nos lauréats est donc que, même si les agents économiques sont rationnels, le marché financier lui, ne l'est pas !

Trois arguments ont plus particulièrement retenu l'attention du jury pour l'attribution du prix à ce travail :

1 - Le fait que nos auteurs aient le courage d'affronter la modélisation d'une économie en tenant compte des différences entre « types » d'agents. C'est un progrès encore trop rare aujourd'hui, dû à Maurice Allais originellement, et singulièrement mis en exergue une fois encore par la crise économique de 2008.

2 - Le fait que leur contribution permette de résoudre deux questions non résolues dans le texte d'Économie et Intérêt est évidemment un argument très puissant pour l'attribution du Prix Maurice Allais, même si on peut souhaiter que soit un jour substitué à « l'argument-écran » des « tâches solaires » des mécanismes un peu plus

précis, qui endogénéisent l'incertitude de façon plus explicite.

3 - Le fait que le phénomène de la volatilité des prix sur les marchés financiers et sans doute les marchés financiarisés de façon plus générale trouve ici une explication générique, sans impliquer l'irrationalité des acteurs, et qu'elle conduise à imaginer des actions de politique économique pour remédier à cette volatilité.

Les travaux présentés par les nominés

• Le travail d'Alfred Galichon

« Dual Theory of Choice with Multivariate Risks », *Journal of Economic Theory*, 2012, 4, 1501-1516.

Le thème sur lequel Alfred Galichon a travaillé a été le siège d'une découverte « Mertonienne », dont j'ai été le témoin. Maurice Allais est en effet connu, dans le domaine des sciences de la décision, pour son fameux « Paradoxe », mais il l'est moins pour être l'auteur véritable de ce que l'on appelle aujourd'hui la théorie des prospects cumulatifs publiée en 1992 par Kahneman et Tversky (1992). Ce modèle est en effet contenu dans les écrits d'Allais de 1952, sous une forme complète mais encore maladroitement formalisée, puis dans un livre de 1988 sous une forme beaucoup plus achevée. Or, Maurice Allais a présenté cette dernière version pour la première fois en 1986 lors d'un colloque organisé à Aix-en-Provence, sans le moins du monde avoir été au courant des travaux de Quiggin (1981-82) et de Yaari (1985-1987), très proches du sien, le premier ayant de surcroît travaillé « sur une idée émise par Maurice Allais en 1952 », comme il l'a très clairement et très honnêtement écrit lui-même.

Le modèle de Yaari - dit de la décision « duale » - avait été conçu pour traiter de conséquences unidimensionnelles, ce qui peut convenir à la finance, par exemple, mais non à l'industrie, où l'enjeu des décisions, loin de n'être que le seul profit, par exemple, touche à l'image de la firme, à la motivation du personnel, aux relations avec les acteurs locaux, etc.

L'extension proposée par Alfred Galichon permet donc de traiter désormais à l'aide de ce critère de choix « dual » dans le risque, dû à Yaari, des situations dont les significations sont multidimensionnelles.

La démonstration contenue dans cette contribution - uniquement théorique - utilise des développements mathématiques récents, peu connus et qui semblent très puissants. L'avenir devrait permettre à notre nominé de soumettre à nouveau des travaux dans le prolongement de ceux de Maurice Allais qui, s'ils donnent aux faits une importance égale à celle des développements mathématiques, sauront très probablement séduire un jury.

• Le travail de Philippe Mongin

«Duhemian Themes in Expected Utility Theory», publié comme chapitre d'un ouvrage collectif, *French Studies in the Philosophy of Science*, paru en 2009 sous la direction d'A. Brenner et J. Gayon dans la série des «Boston Studies in the Philosophy of Science»

Il s'agit ici de rendre toute leur valeur à deux visions de la construction de modèles, l'épistémologie de Roger Duhem, d'une part ; et la démarche de recherche de Maurice Allais d'autre part. On peut en effet regretter que les économistes aient tout sacrifié aux épistémologies de Popper ou de Lakatos, restreignant la réfutation d'une théorie aux seuls résultats statistiques observables ou aux seules «prédictions» objectivement testables d'une théorie, quand Roger Duhem plaçait pour qu'on accorde aussi de l'importance à la plausibilité et au sens des postulats de départ. Dans cette perspective, la réfutabilité d'un modèle porte autant sur les postulats qui le fondent que sur sa conception d'ensemble ou sur les résultats chiffrables qui en découlent. Ce que l'on peut appeler une «méthode de réfutation empirique des normes» suppose donc qu'au départ on ait l'intuition que l'un des axiomes de départ est cause de l'insatisfaction globalement retirée du modèle ou de ses applications. Ce rôle de l'intuition a été très important dans la démarche de critique par Maurice Allais de la règle d'utilité espérée, testée ensuite par rapport aux observations recueillies par l'expérimentation, dont le fameux «Paradoxe» n'est qu'un aspect particulier.

Philippe Mongin défend ainsi, dans ce texte dense d'une soixantaine de pages, à la fois l'œuvre critique de Maurice Allais et l'épistémologie de Roger Duhem.

Je préfère ici laisser la parole à l'un des juges étrangers (britannique, en l'occurrence) auxquels nous

nous sommes adressés pour nous aider à compléter nos évaluations des travaux en compétition. S'agissant du travail de Philippe Mongin, il écrit dans la conclusion de son rapport (ma propre traduction):

«Je considère qu'il s'agit d'un excellent texte de valeur académique, qui démontre la profondeur des connaissances que maîtrise Philippe Mongin tant en philosophie qu'en économie.(...). Je me considère moi-même comme quelqu'un qui connaît à la fois la théorie économique et les dimensions de philosophie des sciences de ce corpus, (ayant moi-même contribué aux deux courants de recherche). Je dois néanmoins admettre que j'ai trouvé ce travail minutieux, charpenté, stimulant et profondément éclairant. J'ai beaucoup appris de cette lecture et je me propose de passer au peigne fin le curriculum vitae de Philippe Mongin pour y découvrir d'autres trésors qui ne me sont peut-être pas encore connus.(...). Bien que je n'aie pas pu examiner avec le même détail les soumissions de l'ensemble des autres candidats, je serais certainement prêt à signer des deux mains la décision d'attribuer le prix à Philippe Mongin». Dont acte !

Qu'il me soit permis de clore ce trop long propos par une note plus légère, en remarquant que les origines de Philippe Mongin, comme celles de Carine Nourry ou celles de la formation de départ d'Alain Venditti sont bien proches de la Bonne Mère de la Cité phocéenne. Cette ville se fait connaître dans l'actualité par des faits moins remarquables mais néanmoins très remarquables, hélas. Capitale européenne de la culture cette année, Marseille mérite sans aucun doute de voir sa réputation au moins complétée, si possible redressée. C'est ce à quoi contribuent nos lauréats et nominés du Prix Maurice Allais 2013 !

Bertrand Munier

1 - Décerné tous les deux ans par «La Fondation Maurice Allais», le montant du Prix est de 20 000 euros

2 - Présentée lors de la cérémonie de remise du Prix Maurice Allais de Science économique 2001

Conté : du crayon à l'Égypte

par Gisèle et Michel Vergnes

Anciens du CNRS, passionnés par l'Égypte, Gisèle et Michel Vergnes nous ont fait le plaisir de nous confier le manuscrit d'un ouvrage encore inédit qu'ils ont consacré à cet homme remarquable et méconnu : «Un homme universel : Nicolas-Jacques Conté, Du crayon ... à la description de l'Égypte». Voici quelques extraits de ces 120 pages de récit biographique et historique, illustré notamment de nombreuses aquarelles de Conté concernant les Arts et Métiers.

Michel Vergnes entre en 1955 au Collège de France, dans le laboratoire de chimie nucléaire dirigé par le professeur Frédéric Joliot. Il soutient sa thèse sur les «Terres rares» en juin 1959 (médaille de Bronze). Après le service militaire, il part en mission aux USA à la *Florida State University* et obtient l'«*Award of American Institute of Physics*». Il est ensuite *Research Associate* au *Lawrence Radiation Laboratory*. Revenu à Orsay il enseigne pour le 3^e cycle, devient coordinateur scientifique du Groupe tandem et assure de 1983 à 1994 la direction de la Division de recherche expérimentale de l'IPN d'Orsay.



Gisèle Vergnes entre en 1955 en qualité de bibliothécaire au laboratoire de chimie nucléaire pour préparer le déménagement à Orsay. Elle organise pour l'IN2P3 en 1973 la collaboration à la base de données INIS de l'AIEA. Elle participe à de nombreux concours d'embauche et d'avancements, ainsi qu'à des études de bibliométrie. Fêue d'antiquités et particulièrement d'égyptologie, elle s'est consacrée à l'étude de l'expédition d'Égypte.

Présentation

Ingénieur autodidacte, inventeur prolifique et aérostier reconnu, Nicolas-Jacques Conté créa notamment un crayon qui porte son nom. Ce fut aussi un membre éminent de l'expédition d'Égypte (1798-1801).

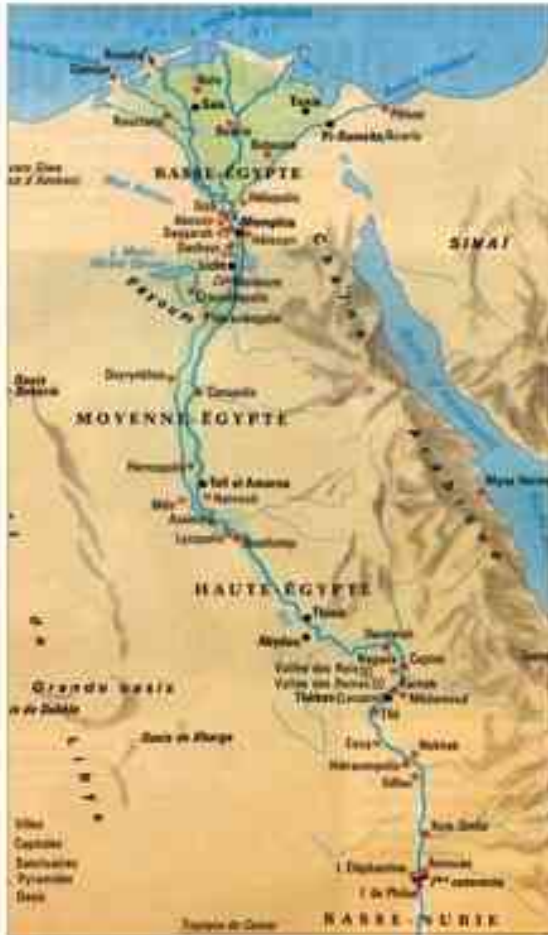
De Meudon à Alexandrie

Conté quitte la France le 19 mai 1798, deux mois et demi avant ses 43 ans. Ingénieur, physicien, chimiste, artiste, mécanicien, travailleur infatigable, inventeur fécond, il va se révéler très vite un membre éminent et absolument essentiel de l'expédition d'Égypte. Il s'arrangera, non seulement pour fournir aux membres de cette expédition dans les délais les plus courts tout ce dont ils pourront avoir besoin (et Dieu sait s'ils en ont des besoins !), mais aussi pour proposer des innovations dans tous les domaines et souvent les réaliser lui-même. Il trouvera aussi le temps, à la demande de Bonaparte, de faire de

superbes aquarelles illustrant les travaux des artisans égyptiens et leurs outils. Nous en oublions certainement ! Le choix pour l'expédition de cet homme indispensable montre le soin avec lequel Bonaparte avait sélectionné «ses savants».

Alexandrie

En arrivant à Alexandrie, Conté y trouve Kléber qui, blessé à la tête la veille, a été laissé sur place comme commandant d'armes. Les aérostiers, désignés pour rester auprès de lui, commencent cette existence qui fera dire plus tard de leur chef par Napoléon : «Conté, qui se trouvait à la tête des aéronautes (l'appellation courante était aérostiers), était un homme universel, ayant le goût, les connaissances et le génie des arts, précieux dans un pays éloigné, bon à tout, capable de créer tous les arts de la France au milieu des déserts de l'Arabie». Kléber accapare toute l'activité du corps des aérostiers. Il fait appeler leur chef à tout instant pour résoudre mille et une questions posées par l'organisation de la région. L'esprit inventif de Conté, sa facilité d'exécution et ses connaissances scientifiques sont mises à contri-



bution sans discontinuer. L'eau n'est pas potable, il doit y remédier. Il n'y a pas de farine pour faire le pain, c'est lui qui est chargé de construire un moulin puis un four à pain. Les fusils rouillent, il en bronze plusieurs avec des moyens de fortune et ce procédé est aussitôt mis en usage dans tout le corps expéditionnaire.

Le 6 juillet, le général Caffarelli, au nom de Bonaparte, l'avait engagé « à observer tous les procédés d'arts mécaniques et chimiques employés dans le pays, à recueillir les notes et les dessins relatifs à cet objet et à indiquer les perfectionnements que lui suggérerait son génie inventif ». Pour ce faire, il lui est adjoint plusieurs artistes dessinateurs tels que Coutelle, Cécile, Lerouge, Bouchard, Collin...

Son premier effort porte évidemment sur l'étude de la ville, si l'on peut appeler ainsi l'Alexandrie d'alors,

32.

11 pluviose an III (3 janvier 1795).

BREVET DE DIX ANNÉES,

Pour des crayons artificiels,
Au citoyen Nicolas-Jacques Conté, de Paris, inventeur,
un des membres du Conservatoire des Arts et Métiers.

Description d'un procédé pour faire des crayons artificiels.

L'ARTISTE bien peiné, c'est-à-dire celui qui sentent le moins de terre sablée, de silice, etc., est la matière que j'emploie pour donner de l'agrégation et de la solidité à toutes sortes de crayons, dont je vais faire successivement la description.

On sait qu'elle a la propriété de diminuer de volume et de se dissoudre en raison directe des degrés de chaleur qu'elle éprouve. C'est d'après cette propriété que j'ai pu parvenir à employer comme matière condensante de toutes sortes de crayons. Le succès a répondu à mon attente, et je suis parvenu à en faire d'artificiels, qui peuvent remplacer et surpasser même à quelques égards ceux qui nous viennent d'Angleterre sous le nom de crayons, la pierre d'Inde, la pierre noire, etc. ; je suis venu à bout de leur donner le degré de densité et de solidité convenable, en mêlant plus ou moins d'argile avec les diverses matières colorantes, et en les faisant plus ou moins cuire.

En effet, elle semble n'être rien d'autre qu'une bourgade aux rues tortueuses, aux maisons de boue et de paille, au milieu d'une campagne aride. Mais Conté veut voir la beauté partout. Il entre dans les maisons, les ateliers; il regarde, classe et surtout dessine. Il rapportera de son séjour en Afrique une collection considérable de dessins fort intéressants. Il écrit également et, dans ses lettres, raconte ce qu'il voit : « Les hommes sont beaux de formes et de lignes en général, mais brûlés par le soleil, ce qui les rend de couleur cuir tanné ils sont habillés comme des Turcs dont ils professent la religion. Les femmes sont toutes renfermées exactement et gardées de manière qu'il n'en paraît que fort peu dans les rues. Encore on ne peut leur voir la figure ... On ne les reconnaît pas des hommes si elles n'avaient pas le visage couvert ». Comme tout ce qu'il fait, Conté veut remplir sa mission très consciencieusement. Il parcourt le pays en tous sens, rédigeant un répertoire complet des arts et métiers que possédait l'Égypte à la fin du XVIII^e siècle.

Premières fouilles

En cette fin août, ses investigations portent sur les environs de la ville. « Partout aux environs de cette ville, mon cher collègue, écrit-il à Leroi, on voit des

traces d'une ville immense bâtie par les Arabes avec les débris d'une autre plus considérable bâtie par Alexandre. Les ruines s'étendent à cinq ou six lieues dans le désert. Il y a sur les bords de la mer d'autres monuments singuliers qu'on nomme catacombes. C'est une ville souterraine creusée dans le rocher calcaire. Il y a des chambres autour desquelles se trouvent des espaces creusés aussi dans le roc.

Un peu plus loin, Conté étudie deux obélisques couverts de hiéroglyphes que les habitants du pays appellent les «Aiguilles de Cléopâtre». Après avoir examiné celui des deux qui est encore debout, il fait dégager le second. Au sud de la ville, Conté passe aussi de longues heures avec Coutelle, autour de la colonnade dite de Pompée, «fort remarquable par sa beauté et sa grandeur». Les aéroliers arrivent à escalader la colonne en utilisant un cerf-volant pour passer sur le chapiteau, d'abord un câble fin, puis un plus gros... On peut dire que les premières fouilles effectuées en Egypte ont été entreprises à Alexandrie par Conté et ses aéroliers, pour dégager les monuments principaux de la cité ptolémaïque jusqu'au pavé antique, afin de les mesurer. Sa lettre du 4 septembre 1798 au Conservatoire des arts et métiers est le premier rapport de fouilles parvenu en Europe : «Il y a à Alexandrie deux obélisques fameux connus sous le nom d'Aiguilles de Cléopâtre. L'un est debout, l'autre couché et à moitié enfoui. Nous avons creusé au pied de l'un afin de déterminer la hauteur réelle, l'autre a été découvert. En creusant profondément, nous avons vu avec plaisir qu'il était entier. Ces obélisques sont d'une seule masse de granit rouge d'environ 65 ou 66 pieds de hauteur et de 7 pieds et demi de base. Ils sont couverts de hiéroglyphes fort bien conservés. Celui qui est debout est soutenu par des pierres assez mal arrangées au-dessous desquelles se trouve un très beau cube de granit placé sur trois marches ou degrés. Cette fouille va enfin terminer les disputes sans fin que ces monuments ont occasionnées. Nous avons mesuré hier (à l'aide d'un cerf-volant) la hauteur de la colonne dite de Pompée, autre monument fort remarquable ici par sa beauté et par sa grandeur; les architectes Norry, Le Père, Protain et le dessinateur Dutertre, sont les principaux artistes qui ont fait ce travail. Elle a 88 pieds quelques pouces et est d'un seul morceau, le fût de la colonne de granit bien conservé et poli. Le chapiteau corinthien a - d'angle en angle - 16 pieds 3 pouces mesurés par-dessus. Comme le temps et les

vents ont découvert les fondations qui portent cette colonne, ils ont offert aux yeux des curieux des débris de monuments couverts de hiéroglyphes très bien conservés et gravés sur des pierres d'une nature très rare». Plus loin encore, Conté visite les thermes arabes dits «Bains de Cléopâtre». Partout il note avec conscience des vestiges effacés, des murailles démantelées, des chapiteaux mutilés et quelquefois même d'informes statues tombées de leur piédestal et rongées par le sable. Malgré l'intérêt que présente pour lui la mission dont il est chargé, quelle qu'en soit l'importance dans le cadre des travaux du corps expéditionnaire, Conté aspire à gagner le plus tôt possible Le Caire, où il lui semble que la vie doit être plus intéressante, sinon plus active; c'est à ce moment même qu'il reçoit l'ordre d'y venir occuper sa place à l'Institut d'Egypte où il a été nommé.

Le Caire

Sa première impression sur la ville n'est pas favorable. «Je n'ai rien vu au Caire de très curieux. La ville est fort grande, les places publiques ou que l'on nomme ainsi, sont dans ce moment remplies d'eau semblable à celle de la Seine lorsqu'elle est troublée par l'orage. Partout ailleurs, tout est sec. Ici, les rues sont presque toutes fort étroites et fort remplies de monde. Les ânes y remplacent les fiacres, tout le monde un peu aisé ne sort que de cette manière. Il y a ce qu'on appelle des âniers qui vous conduisent partout et ils vont très vite. Il en coûte environ 6 ou 7 sols par course. Il me faut un cheval, je n'en ai pas encore trouvé à acheter : ils sont très chers». Mais cette impression maussade va bientôt faire place à un grand enthousiasme. Il appréciera l'aspect très particulier que revêt la ville pendant les inondations, surtout la nuit lorsqu'on voit, à la clarté des torches, circuler sur ce qui devait être la place Ezbekieh, des barques remplies de promeneurs qui contemplent des groupes de rieurs, parmi lesquels évoluent des femmes n'ayant que le voile de rigueur sur le visage, ceci dominé par les minarets des trois cents mosquées et plus haut encore le château de Salah ed Din (Saladin) sur le mont Mokattam.

La maison affectée à l'Institut d'Egypte est le palais Hassan Katchef. La grande salle du harem a été aménagée pour les réunions. Les autres pièces sont transformées en salles d'exposition et ont

reçu un grand nombre de machines et d'instruments de physique, d'astronomie et de chimie. Les principaux membres de l'Institut y sont logés. La Commission des sciences et des arts est logée dans le palais voisin, Kassim Bey.

Des ateliers très divers

Dès son arrivée au Caire, Conté est invité par le quartier général à réinstaller ses ateliers pour faire face aux besoins de l'armée. Caffarelli place sous ses ordres tous les artistes mécaniciens de la Commission des sciences et des arts, ainsi que les aérostiers sous le commandement de Coutelle. Il lui attribue aussi pour les installer un grand bâtiment voisin de l'Institut. Pendant trois ans, à la tête des Ateliers de mécanique, il conçoit et produit avec eux les instruments et les machines-outils dont l'expédition isolée de la métropole ne peut se passer. Trois ateliers s'occupent des constructions lourdes, en fer et en bois. Ils fournissent les mécanismes pour : la poudrerie, qui utilise les procédés développés pendant la Révolution ; l'imprimerie nationale et la Monnaie du Caire ; les moulins à vent produisant la farine, la brasserie, la savonnerie, la fabrique de bougies, la tannerie, la fonderie, les manufactures de draps et de sabres... Ces ateliers fabriquent aussi : de l'acier, du verre, du cristal, du carton, des toiles vernissées, des limes, des ciseaux, des étaux, des chapeaux, des clairons, des chaudières de cuivre, des cuves de plomb, des soufflets hydrauliques, des machines à nettoyer le grain... aussi bien qu'une sonde pour les fouilles archéologiques, ou une chaîne pour interdire la navigation ennemie sur le Nil. Quatre ateliers spé-

cialisés répondent plus spécifiquement aux besoins des savants et ingénieurs de la commission. Ils fournissent les instruments nécessaires : depuis les planchettes des typographes, jusqu'aux lunettes du télégraphe, en passant par les loupes et les instruments astronomiques, pour lesquels il a fallu fabri-



quer sur place le délicat verre optique et les matières pour le polir. Deux ateliers de gravure complètent ce complexe industriel unique en Egypte. Le dessinateur et graveur Fouquet employé de l'Ecole polytechnique dirige la gravure ; l'imprimerie en taille douce est sous la responsabilité de l'aérostier Hochu. Ils fournissent les vignettes et les culs-de-lampe qui garnissent les ordres du jour et la Décade égyptienne, ou le papier orné des généraux, des régiments et des administrateurs. Il a l'idée d'initier les égyptiens à ses travaux ; il crée pour eux des ateliers spéciaux et instruit les enfants dans les arts mécaniques. Sa conduite fait infiniment de bien aux français, par l'exemple qu'il donne.

Aquarelles et dessins

Il serait trop long ici de donner un aperçu complet de l'activité de Conté en Egypte. Malgré le labeur écrasant qu'on lui demande sur le plan industriel, Conté trouve tout de même le temps de s'intéresser aux arts et aux métiers égyptiens. Il dit avec satisfaction : « J'ai une collection d'aquarelles et de dessins qui fait beaucoup de plaisir à tout le monde. C'est la collection de tous les arts et métiers de l'Egypte en couleur, avec beaucoup de figures et costumes différents ; j'ai aussi des dessins des monuments et des choses intéressantes du Caire ; tout cela fait dans des moments de relâchement, ma principale besogne étant la conduite des travaux des ateliers de mécanique ». Son ami Jomard pré-



Vue du Sphinx et de la grande pyramide prise du haut d'un



cise: «Le nombre des scènes qu'il a ainsi reproduites à l'aquarelle est de près de cinquante, sans parler de ses reproductions de costumes et sans parler non plus de ses innombrables croquis; tous sont de petits tableaux patiemment achevés. La vivacité et la fraîcheur des coloris y rendent admirablement la naïveté des attitudes et la vérité des détails».

Aujourd'hui, après plus de deux siècles, ses couleurs à l'eau semblent presque aussi vives que le premier jour. On peut être surpris de cette admirable conservation qui prouve que sa promesse de procurer des couleurs inaltérables n'était pas vaine.



Mais ce qui étonne le plus, c'est qu'au milieu des tâches dont il était accablé, Conté ait trouvé le temps d'exécuter toutes ces aquarelles.

Vice-président, puis président de l'Institut d'Égypte, Conté peut participer, en 1801, à une campagne de fouilles à Giza, Saqqarah et Memphis. Les fouilles se font sur un programme détaillé établi par l'Institut: il ne s'agit plus de collectionner des antiquités, mais de mesurer aussi précisément que possible les





L'obélisque de Luxor dans l'Égypte, au moment d'être installée à Paris.

monuments, avec des techniques d'ingénieurs et parfois l'aide d'instruments spéciaux conçus par Le Père et réalisés au Caire par Conté. Escaladant la pyramide de Chéops avec le baromètre en fer qu'il a inventé, Conté trouve 136,95 m de hauteur.

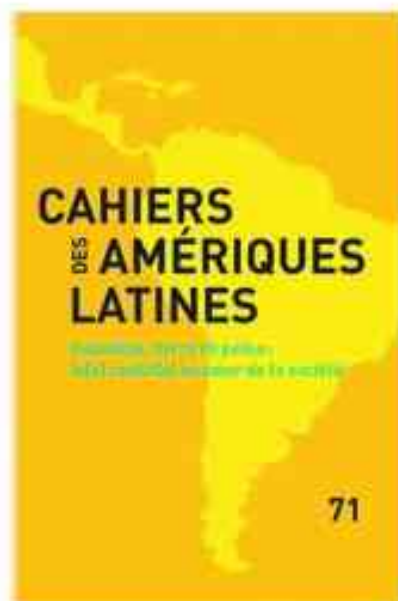
Le retour d'Égypte

Conté rentre en France le 29 septembre 1801. Ce petit aide-jardinier, devenu peintre, puis ingénieur, chimiste et physicien, enfin inventeur, revient d'Égypte couvert de gloire. Il y a été connu et apprécié par les plus grands hommes de son époque, y compris Bonaparte et Kléber, Monge et Berthollet... et il va continuer à siéger parmi eux. Jomard raconte que le Premier Consul, qui se souvient bien de l'aide que lui a apportée le chef des aérostiers, veut lui marquer sa gratitude dès son retour. Il lui envoie donc, sitôt son arrivée à Paris, le général Belliard pour lui demander quelle récompense lui ferait plaisir pour les immenses services rendus à l'armée d'Orient. Conté répond alors simplement : « Je désire que tous ceux qui ont servi sous mes ordres reçoivent de l'avancement ». Puis il rentre dans la vie civile et abandonne définitivement l'uniforme.

Parmi bien d'autres tâches liées au développement de l'industrie et de l'enseignement technique, Conté est nommé en 1802 Commissaire du gouvernement pour l'édition de la description de l'Égypte. Il invente, construit de sa main et utilise une machine à graver, véritable chef-d'œuvre de mécanique, qui permet de tracer et de graver dans le cuivre des lignes plus ou moins serrées... pouvant donner aux couleurs tous les degrés d'intensité. Il aurait pu breveter son invention... mais fait présent de sa machine à l'industrie de son pays. Il est mort le 6 décembre 1805 au son du canon qui annonçait la victoire d'Austerlitz.

Le kiosque

Le contenu et la teneur des ouvrages présentés, publiés par des membres de l'Association ou de sociétés amies, n'engagent en aucun cas l'Association, ils sont sous la responsabilité des auteurs.



Présentation des Cahiers des amériques latines de l'Institut des hautes études de l'Amérique latine

L'Institut des hautes études de l'Amérique latine (IHEAL), centre d'excellence pluridisciplinaire consacré à l'Amérique latine, joue un rôle central dans les relations entre la France et l'Amérique latine dans cinq domaines : la formation, la recherche scientifique (portée par l'unité mixte de recherche CNRS/Sorbonne nouvelle Credea - Centre de recherche et de documentation des amériques), la documentation et la diffusion des connaissances, l'édition de travaux consacrés à l'Amérique latine, la coopération internationale et l'expertise.

L'IHEAL est enfin un lieu d'événements pour des échanges de points de vue, de connaissance et d'expériences entre l'Europe et l'Amérique latine.

L'IHEAL publie notamment la revue à comité de lecture «Cahiers des Amériques latines», dont le bulletin vous présente ci-dessous le contenu de la récente livraison :

Résumé : Colombia, tierra de peleas : Le(s) conflit(s) au cœur de la société

L'objectif de ce dossier est de proposer une approche de la Colombie dépassant les problématiques directement liées au conflit armé. Notre volonté n'est pas seulement d'analyser le conflit au travers de ses aspects immédiatement perceptibles (acteurs armés, situations de violence, etc.) mais aussi de considérer les conflits que la société colombienne connaît et qui sont à la fois facteurs et symptômes de la persistance de l'état de guerre dans le pays. Plus de vingt ans après l'adoption d'une nouvelle constitution et la refonte du contrat politique national, quelles sont les raisons de l'échec d'une paix intégrale, en dépit d'un cadre constitutionnel qui l'encourageait ? Si des mécanismes de protection d'un certain nombre de droits sociaux et humains ont pu être encouragés, il subsiste dans la société colombienne de profondes situations d'injustice sociale et d'impunité bornant le champ d'exercice de la démocratie colombienne.

Resumen - Colombia Tierra de peleas: El/ los conflicto/s en el corazón de la sociedad

El presente dossier tiene como objetivo proponer una visión de Colombia que sobrepasa la problemática directamente ligada al conflicto armado. Más allá de analizar el conflicto únicamente a través de sus aspectos inmediatamente perceptible (actores armados, situaciones de violencia, etc.) nuestra propuesta es enfatizar los conflictos que atraviesan a la sociedad colombiana y que percibimos a la vez como factor y síntoma de la persistencia del estado de guerra en el país. ¿Más de veinte años después de la adopción de la nueva constitución y la refundición del contrato de política nacional, cuales son las razones del fracaso de una paz integral, a pesar de un marco constitucional propicio? Si unos mecanismos de protección de derechos sociales y humanos han sido favorecidos, todavía, en el corazón de la sociedad colombiana, perduran profundas situaciones de injusticia social y de impunidad que limitan el campo de aplicación de la democracia colombiana.

Pour tenter de répondre à ces questionnements, le dossier s'appuie sur des études de cas concrètes et s'organise autour de quatre axes :

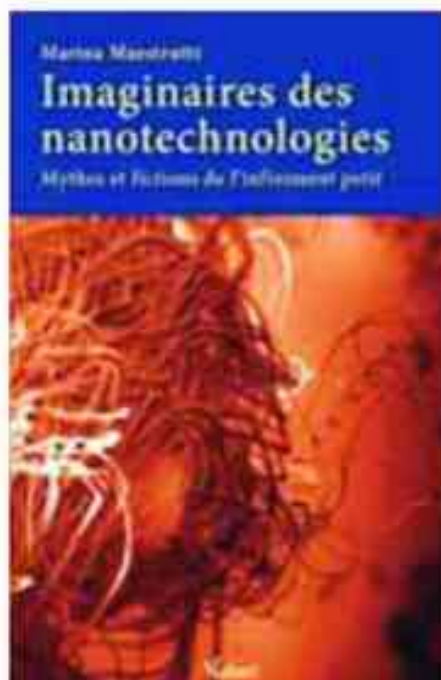
- l'articulation entre droits constitutionnels et transformation du social ;
- les politiques publiques et leur pratique dans le contexte post-constitutionnel ;
- les enjeux autour de l'exploitation des ressources naturelles, matérielles et immatérielles, du pays ;
- un retour sur le conflit armé sous forme de bilan et perspectives.

Mots-clés : Colombie, conflit armé, conflit, constitution, politiques publiques, ressources naturelles.

Con este dossier se trata de aclarar estas problemáticas partiendo de estudios de casos concretos que se articulan alrededor de cuatro ejes:

- la articulación entre los derechos constitucionales y la transformación social;
- las políticas públicas y sus aplicaciones en el contexto
- las problemáticas ligadas a la explotación de los recursos naturales, materiales e inmateriales del país;
- un examen retrospectivo sobre el conflicto y sus perspectivas.

Palabras claves : Colombia, conflicto armado, conflicto, constitución, políticas públicas, recursos naturales



Imaginaires des nanotechnologies

par Marina Maestrutti, Vullbert

Les nanotechnologies occupent depuis quelques années une place importante dans les discours publics. Elles font l'objet de nombreux articles, rapports, forums, débats et expositions, qui focalisent l'attention des médias, du public ainsi que des institutions politiques.

Les applications prévues ou envisagées laissent libre cours à des spéculations technoscientifiques dans des domaines aussi variés que la santé, l'écologie, la sécurité ou l'armée.

Cet ouvrage analyse comment les imaginaires liés aux nanotechnologies s'enracinent dans la société et contribuent à leur intégration.

Des origines du récit historique, presque mythique, d'une technologie permettant la maîtrise de l'invisible, en passant par le rôle fondamental de la notion d'avenir, les nanotechnologies suscitent de grandes promesses autant que des menaces apocalyptiques.



«Climat, une planète et des hommes», ouvrage collectif sous la direction de Michel Petit¹, présenté par Eric Orsena, éditions Cherche Midi

Alors que le changement climatique nous concerne tous, la virulence des débats nous étonne. Pourquoi le doute, voire la méfiance, se sont-ils installés face à la réalité du réchauffement climatique et de l'influence des activités humaines sur ce phénomène ? Comment les « climato-septiques » sont-ils allés jusqu'à remettre en cause des faits établis et faire passer les chercheurs du Giec pour des imposteurs ? Chacun d'entre nous a besoin d'informations objectives pour se forger sa propre opinion.

À l'initiative du Club des Argonautes, 26 chercheurs français de renom international ont décidé, avec cet ouvrage, de répondre à cette attente légitime.

Ce livre apporte des réponses précises sur les mécanismes complexes qui régissent la Terre et son climat, en s'appuyant sur l'état actuel des connaissances scientifiques. Il dresse un véritable bilan de l'impact des activités humaines sur le changement climatique et de tout ce qu'il est possible de faire pour, qu'aujourd'hui et demain, les hommes puissent continuer à vivre sereinement sur leur planète. ¹ président de l'AI



Le transport international de marchandises, Air, Mer, Terre,

Pierre Bouchet, éditions Economica

La grande rupture du XX^e siècle tient à l'accélération des changements technologiques. Dans le transport international de marchandises, les véhicules, leur motorisation, leur taille, leur capacité, leur rayon d'action, leur chargement et déchargement, conditionnent l'échange international. C'est ce qui avait déjà conduit Colbert à mener une politique maritime. Or, les progrès technologiques du transport international se sont accélérés dans les dernières décennies.

Si l'extension du rayon d'action des moyens de transport, de leur rapidité et de leurs potentialités a certes permis une multiplication de l'échange international, elle a aussi conduit à une mutation des entreprises nationales en transnationales. Nul ne pouvait imaginer au début du XX^e siècle que le transport de fret aérien, par exemple, créerait des marchés monopolistiques qui requierraient un contrôle interétatique sinon mondialisé et des réglementations que les Etats transposeraient dans leur droit.

Les progrès techniques expliquent, in fine, le développement au XXI^e siècle d'une régulation mondialisée des transports.



«Science et spiritualité», *Antoine Trémolières, éditions Bellevue*

Antoine Trémolières est correspondant régional de l'Association ; a été chercheur au CNRS où il a dirigé pendant plusieurs années, à Gif-sur-Yvette, une équipe travaillant sur la photosynthèse. En plus de son activité de recherche, il s'est toujours intéressé à la diffusion de la connaissance scientifique et à la vulgarisation, donnant de nombreuses conférences en milieu extra-universitaire. Il a ainsi publié deux livres de vulgarisation aux éditions Nathan (*La Vie plus têtue que les étoiles* en 1994 et *Le Manteau vert* en 1996).

Dans cet ouvrage, Antoine Trémolières souhaite partager les éblouissements ressentis dans son exploration du monde scientifique pour le monde de la physique contemporaine, avec l'irruption de la théorie de la relativité et de la mécanique quantique. Il a inséré dans son essai des textes poétiques, car

la poésie est aussi une approche de l'univers, certes différente mais aussi rigoureuse que la science. C'est dans cette étrange promenade qu'il vous invite à l'accompagner...

CNRS édition présente :

Le développement durable à découvrir

Sous la direction de

Agathe Euzen, Laurence Eymard, Françoise Gaill



364 pages - 33 €

Un ouvrage de référence pour construire une société équitable et durable au 21st siècle

Dix pages dans la collection « À découvrir » : Le ciel à découvrir, Le climat à découvrir, L'archéologie à découvrir, L'énergie à découvrir

www.cnrseditions.fr

Rayonnement du CNRS n° 62 automne 2013 51

La vie de l'Association

Coup de chapeau

Gisèle Vergnes passe la main

Championne du rayonnement de la science nucléaire française dont elle a balisé les arcanes en se faisant adopter par la communauté internationale pour le trésor qu'elle a constitué au sein de l'Institut de physique nucléaire (IPN) d'Orsay, puis en organisant et convoyant nos délégations de chercheurs pour intervenir jusqu'aux antipodes lors des congrès ou colloques internationaux et interdisciplinaires, Gisèle Vergnes n'a cessé d'arpenter le monde au service de la Recherche. Sitôt à la retraite en 1996 la voilà qui, forte de l'expérience acquise, met sur pied une section Voyages au sein de notre Association des anciens et amis du CNRS.



Aujourd'hui, Gisèle passe la main. Son mari, Michel Vergnes qui fut l'un des directeurs de l'IPN, ses enfants et petits-enfants, sa maison, ses amis réclament ses soins, sa chaleureuse amitié, les retombées de son inépuisable culture, les charmes de sa conversation. Pour retrouver son univers personnel, tout un programme de voyages s'amorce : Singapour, le Canada, le Qatar, Toulouse et l'épopée aéronautique qui lui fera évoquer Au grand Balcon... Domage, l'exploration des planètes n'est pas encore à l'ordre du jour !!!

Il est temps pour nous de rendre hommage à son inlassable activité ayant permis à quelque 2200 collègues voyageurs de découvrir en détails telle ou telle portion du globe. Car il ne s'agit pas seulement d'aller ici ou là, mais aussi de connaître et apprécier le contexte historique et géographique, linguistique, littéraire et artistique, souvent savoureusement anecdotique, des pays visités. Parfois, des contacts permettent d'augmenter un réseau d'étrangers amis du CNRS.

En point de départ de cette universalité, la plus âgée et glorieuse civilisation, celle de l'Égypte ancienne. Car, un jour, l'IPN d'Orsay a reçu mission d'accueillir plusieurs thésards égyptiens. Il en est résulté un de ces tissages d'amitié scientifique qui ont été la source bénéfique de coopération et de savoirs partagés. Quand la Haute autorité des antiquités égyptiennes a confié à la France le soin de la restauration de la momie de Ramsès II, l'IPN d'Orsay a été l'un des laboratoires responsables d'une partie du processus d'analyses et de « cure ». Il est certain que depuis la Campagne d'Égypte en 1798 avec l'action des savants dirigés par Monge, la coopération scientifique franco-égyptienne s'est poursuivie avec des noms tels que Maspero, le chanoine Griotton, Jacques de Morgan, Ferdinand de Lesseps, puis de nos jours Jean Leclant et Christiane Desroches Noblecourt. Cet illustre parrainage a permis au CNRS en 1967 de créer en laboratoire propre, sous la tutelle d'une commission mixte franco-égyptienne, le Centre franco-égyptien d'études des temples de Karnak, le CFEETK. La section Voyages A3 a d'emblée bénéficié d'un accueil particulièrement chaleureux de personnalités liées aux institutions scientifiques, culturelles et archéologiques telles que Shawki Naklha, M. Hussein Abou Leila, Cléopâtre El Guindy, Shahira Shafie.

A partir du berceau égyptien, les voyages A3 ont emprunté les chemins du monde. Je suis certaine de traduire le sentiment de mes collègues voyageurs en exprimant une grande reconnaissance. Une très grande reconnaissance pour Gisèle Vergnes, l'organisatrice bienfaisante des voyages A3 du Rayonnement du CNRS. Avec ses charmantes équipières Solange Dupont et Raymonde Crepel, nous avons toujours bénéficié de séjours admirablement conquis.

Marie de Réals

Rencontre à Marseille

L'Association des anciens et amis du CNRS organise les 12, 13 et 14 mai 2014 à Marseille une rencontre conviviale ouverte à tous ses membres. Son assemblée générale annuelle se tiendra à cette occasion.

Des facilités d'hébergement à des coûts raisonnables seront proposées. L'association prenant en charge les visites, les transports locaux par bus et deux repas pris en commun.

Programme prévisionnel

Lundi 12 mai	Arrivée et installation à l'hôtel (Possibilité à l'hôtel IBIS Vieux Port), Repas libre
Mardi 13 mai	9 h 30 Regroupement Place Thiard, départ Campus CNRS Chemin Joseph Aiguier, pour l'assemblée générale. 13 h 00 Repas pris en commun 17 h 00 Tour de ville en bus 20 h 00 Dîner en commun, restaurant sur le Vieux Port
Mercredi 14 mai	10 h 00 Visite du MUCEM. Repas libre

Après-midi au choix :

- Musée d'histoire de Marseille
- Musée de peinture ; Fondation Regard

Pour ceux qui auront plus de temps :

- Balade en mer ; Calanques de Marseille à Cassis
- Visite des îles du Frioul



BULLETIN REPONSE

Il s'agit là d'un premier sondage qui ne vous engage pas ; Il est destiné à estimer le nombre de participants.

Nom : _____
 Prénom : _____
 Nombre de personnes : _____
 Région : _____
 Adresse : _____

 Courriel : _____

Réponse à adresser par courrier ou courriel avant le 10 décembre 2013 :

Rayonnement du CNRS A3 - Région Provence
 31, Chemin Joseph Aiguier - 13402 Marseille Cedex 20
 ou : ascoddev@dr12.cnrs.fr

La vie des régions

Liliane Gorrichon, nouvelle correspondante régionale en Midi-Pyrénées

« Après l'obtention d'un diplôme d'ingénieur-chimiste de l'ENSC de Toulouse et d'une licence d'enseignement à l'université de Toulouse, je rejoins le Laboratoire de synthèse et physicochimie organique, dirigé par le Pr. Maroni. J'entreprends une thèse de doctorat qui porte sur la réactivité de réactifs organomagnésiens fonctionnalisés en synthèse. J'entre au CNRS en 1966 comme attachée de recherche auprès de Mme Maroni, maître de recherches au CNRS, dans ce qui deviendra la première équipe propre du CNRS créée en province. Dans les années 1979-80 j'effectue un séjour à l'université de Genève auprès du Pr. Oppolzer. A mon retour, je m'intéresse à la chimie des végétaux et au contrôle des processus réactionnels qui leur sont spécifiques. Ces travaux, nous conduiront à développer en parallèle, études physicochimiques et synthèse de produits naturels d'intérêt biologique ou de composés optiquement actifs. Cette orientation nous permettra de contribuer à l'implantation à Toulouse d'un DEA à l'interface chimie-biochimie, induisant de nombreux échanges avec d'autres organismes de recherche et avec des universités étrangères.

Devenue chargée puis directrice de recherche, j'assure après le départ à la retraite de M. Maroni, de 1988 à 1998, la direction du laboratoire, puis de 1999 à 2002, celle d'une Fédération de recherche, l'Institut de chimie moléculaire Paul-Sabatier. En parallèle, j'ai participé à la vie scientifique de nos organismes de tutelle (plusieurs mandats au comité national de la recherche scientifique), et dans les différentes instances de l'université de Toulouse ou d'autres organismes, (Inra, conseils scientifiques régionaux, Industrie, ATP...). Depuis 2005, année où j'ai pris ma retraite, je m'intéresse à diverses associations scientifiques ou culturelles ».

CENTRE-EST

Visite du pôle du développement rapide de produit *VirtuReal*

Saint-Dié-des-Vosges, le 6 juin 2013

Pratiquant le covoiturage, trente deux collègues se sont retrouvés dans la capitale mondiale de la géographie (cf. le Festival international de géographie chaque automne) et la ville de naissance de Jules Ferry.

C'est dans une friche industrielle du textile vosgien, en plein cœur de Saint-Dié-des-Vosges, que Claude Barlier¹, natif d'un village voisin, enseignant puis enseignant-chercheur va créer, en 1991, le Cirtes devenu depuis le Centre français du développement rapide de produit en Europe.

Aujourd'hui, sur ce même site, le pôle d'excellence *VirtuReal* regroupe le Cirtes SA, le GIP-InSIC, Institut

supérieur d'ingénierie de la conception, (créé en 2000 à l'initiative des Écoles de mines de Nancy et d'Albi-Carmaux et du Cirtes), en relation avec les laboratoires universitaires lorrains, Actarus SAS, société spécialisée dans le contrôle d'usinage en temps réel et prochainement Inori SAS, plate-forme d'innovation permettant aux industriels de disposer d'équipements performants et de collaborer avec le pôle dans les phases de tests et de mise au point des pilotes d'essais afin de faciliter le passage de la R&D à l'industrialisation de nouveaux produits.

Notre guide David Di Giuseppe, ingénieur responsable Valorisation et communication au Cirtes, a passionné les visiteurs par sa parfaite connaissance des techniques et des équipements mis en œuvre sur l'ensemble du site. Le savoir-faire acquis par Claude Barlier et son équipe (25 permanents environ), abondamment protégé par un portefeuille de brevets, concerne plus particulièrement le prototypage et l'outillage rapides à partir du

procédé de Stratoconception avec le logiciel associé Stratoconcept (dépôts en couches superposées selon des conditions notamment de matériau, d'épaisseur, de température et de formes préalablement numérisées et archivées) et le système Actarus de mesure en continu de la température de coupe en usinage.



Depuis l'origine, le Cirtes possède une plate-forme équipée de tous les outils de la chaîne numérique du développement rapide de produit, avec la maîtrise des technologies de numérisation 3D, simulation numérique, outillage rapide, usinage rapide de forme et de bouclage de la chaîne par contrôle 3D.

Parmi les nombreuses collaborations industrielles, on peut citer notamment Airbus, Areva, PSA Peugeot-Citroën, Daum, Saint Gobain PAM, Swatch, etc., ainsi que plusieurs PME régionales.

En conclusion, le pôle déodatien rassemble toutes les compétences nécessaires en matière de formation, de recherche-développement, de transfert de technologies, d'aide à l'industrialisation et au design industriel (intégration outil/pièce/matériau) et de communication, combien recherchées par les entreprises innovantes.

Les échanges amicaux se poursuivront au « Restaurant des voyageurs », à proximité immédiate du pôle visité, avant la visite pédestre du centre de la ville, entièrement reconstruit après la deuxième guerre mondiale.

Nous terminerons notre journée par la visite de l'ensemble « cathédrale, doctre et église N. D. de



Galilée», fleuron de l'art sacré dans la cité de Saint-Déodat, moine irlandais du VII^e siècle, Dieudonné en français, raccourci en Dié.

L'église de Saint-Dié était considérée par René II (1473-1508) comme la quatrième de son duché de Lorraine après les trois évêchés de Metz, Toul et Verdun. Du XII^e siècle à nos jours, les styles se sont succédé : roman, gothique, classique, moderne et contemporain.

Dynamitée en 1944, partiellement détruite puis reconstruite dans son état antérieur, la cathédrale a été consacrée à nouveau en 1974. L'ensemble unique en Europe de 53 verrières a été réalisé en 1986-1987 par un groupe de dix artistes dont Jean Bazaine qui en était le coordinateur.

Les activités du dernier semestre 2013 seront communiquées à nos membres courant septembre prochain.

T - Nous venons d'apprendre la distinction de Claude Barlec, nommé chevalier dans l'Ordre de la Légion d'honneur dans la promotion du 14 juillet 2013.

Bernard Mauflinas

MIDI-PYRÉNÉES

Visite de l'Observatoire de Jolimont

Toulouse, le 6 juin 2013

Après une longue période silencieuse, l'Association des anciens et amis du CNRS a repris souffle et constitué une équipe pour relancer ses activités en

région Midi-Pyrénées. Réunis en bureau le 13 mars, nous avons proposé d'orienter nos premières visites vers des sites dédiés aux sciences de l'univers. Pour commencer, nous avons porté notre choix sur le site de Jolimont, où avait été créé en 1841 un nouvel Observatoire. Il a maintenu ses activités jusqu'aux années 1970, où l'Observatoire du pic du Midi a pris le relais.

Grâce à une organisation efficace, conduite par Nicole Paillous et avec l'aide de la Société d'astronomie populaire (SAP) qui anime bénévolement le site, une vingtaine d'entre nous a pu apprécier, pendant près de deux heures les explications d'un guide passionnant, M. Jean-Noël Pérolle nous présentant l'histoire du site, les instruments : télescopes, radio-télescope et lunettes répartis dans quatre coupoles, elles-mêmes entourées de jardins d'agrément, sous un soleil enfin au rendez-vous.

L'implantation sous la direction de Frédéric Petit de l'Observatoire de Jolimont, sur une colline excentrée, à 50m «au dessus des brumes de la Garonne» donnait alors des conditions d'observation bien supérieures à celle de l'ancien observatoire, crée dès 1733 à l'initiative de l'Académie des sciences et Belles lettres de Toulouse, avec le soutien de La ville¹.



Il fut équipé, dans les années 1880, d'une lunette méridienne et d'un télescope doté d'un miroir de 83 cm de diamètre, puis en 1990 d'une lunette de la «carte du ciel». L'installation de certaines pièces ne s'est pas faite sans difficultés matérielles et techniques. Les chevaux ne pouvant convoyer le socle en pierre de sept tonnes sur une pente boueuse, il fallut par exemple en venir aux techniques égyptiennes



des ronds, sur lesquels la faire glisser. Après les travaux de force, la suite demanda des mathématiciens et physiciens alliant la plus grande rigueur à la plus grande ingéniosité pour enfin réaliser des mesures. Si l'on s'incline devant le travail nécessaire à la qualité des miroirs polis et à la coordination indispensable des impressionnants éléments optiques et mécaniques (forgés dans nos meilleures fonderies), on peut aussi être surpris du recours au fil d'araignée pour quadriller l'espace de mesure de la lunette méridienne. On admire surtout les résultats obtenus et la patience infinie de ces précurseurs, qu'accompagnent les développements successifs du site (1890, 1891). La visite se termine dans les jardins où un muret nous accueille pour écouter notre guide. C'est en fait le support circulaire où fut construit l'un des dômes de l'observatoire du Pic du Midi. Nous vous laissons le soin d'imaginer son transport au sommet.

Mais, comme le rappelle Liliane Gorrichon, le site commémore un peu plus loin une autre victoire². Un obélisque est dressé en hommage au Maréchal Soult, à la tête des armées de l'Ouest revenant d'Espagne, qui fut crédité d'une victoire contre Wellington et les Alliés le 10 avril 1814. Hommage un peu paradoxal car il abandonna finalement la ville, pour effectuer la jonction avec l'armée du Levant dirigée par le maréchal Suchet, qu'il rejoignit à Carcassonne. Bataille également paradoxale puisque la Restauration était instaurée à Paris depuis le 30 mars et l'abdication de Napoléon était effective depuis le 6 avril. La nouvelle ne parvint à Toulouse que le 12 avril.

1 - pour un historique de l'observatoire, cf. <http://www.taptoulouse.fr>

2 - Histoire de Toulouse, sous la direction de Philippe Wolff, Ed. Privat 1974, pp.430-432

ÎLE-DE-FRANCE

VISITES

Les Étrusques, un hymne à la vie mardi 26 novembre 2013

Le Musée Maillol propose une exposition exceptionnelle consacrée à la civilisation étrusque, du IX^e au I^{er} siècle avant J.-C. : huit siècles d'histoire qui se déroulent au centre de la péninsule italienne avant la domination de Rome. L'architecture est le fil conducteur de ce parcours. Des cabanes primitives, des intérieurs raffinés de maisons princières et des œuvres d'art sont présentés - en particulier des terres cuites richement colorées provenant de temples et de demeures patriciennes.

250 œuvres conservées de l'Etrurie antique illustrent les différents aspects de cette civilisation et de sa culture : la religion, l'écriture, la peinture, la sculpture, l'artisanat (orfèvrerie, bronzes, céramiques). La vie quotidienne des étrusques nous est ainsi révélée : une civilisation riche de son commerce et nourrie de multiples influences, un peuple fascinant et étonnamment moderne. Les plus prestigieux musées et institutions italiennes ont collaboré à cette exposition.

19 € - Renseignements et inscriptions : au secrétariat de l'A3

Le Panthéon - Visite de l'église Sainte-Geneviève Mercredi 20 et jeudi 21 novembre 2013

En 1744, Louis XV souffrant d'une grave maladie, fait le vœu d'élever à Paris une église digne d'abriter les restes de Sainte-Geneviève. La reconstruction de l'église existante, située au sommet de la colline qui porte son nom, est le plus vaste chantier parisien de la fin du XVIII^e siècle. Le grand architecte Jacques-Germain Soufflot, appelé pour cette tâche, utilise des techniques révolutionnaires. La première pierre est posée par le Roi en 1764 mais le bâtiment n'est achevé qu'en 1790. Une question se pose alors : que faire de cet immense édifice religieux à une époque qui se veut résolument laïque ? Le problème ne sera jamais définitivement résolu. Selon les époques, il sera considéré comme un lieu de culte ou un panthéon où reposeront les personnages illustres de la Nation. De nos jours, c'est un lieu de souvenir en

l'honneur des grands hommes et (à présent ?) de certaines grandes femmes.

14 € - Renseignements et inscriptions : au secrétariat de l'A3

Musée Marmottan-Monet : les sœurs de Napoléon Mer 13 et jeudi 14 nov.

Cette exposition exceptionnelle est consacrée à Elisa, Pauline et Caroline Bonaparte. Par leur mariage avec des princes à la tête de grandes provinces italiennes elles sont devenues princesses et reines, symboles de l'Europe en construction, l'une primant par sa beauté, les deux autres par l'énergie, le charme et l'intelligence. Grâce à des prêts exceptionnels en provenance des plus grands musées d'Europe, de châteaux et de collections particulières, 140 œuvres sont réunies : tableaux, sculptures, mobilier, bijoux et parures de cour. Leurs vies officielles dans les cours de Florence, Rome et Naples, mais aussi leurs rôles d'épouses et de mères, sont ainsi représentés.

24 € - Renseignements et inscriptions : au secrétariat de l'A3

La renaissance et le rêve, au musée du Luxembourg Mardi 5, jeudi 7 et mardi 19 novembre à 16h15

La Renaissance a confié aux songes une importance extraordinaire. En rêvant, l'homme s'évade des contraintes de son corps et peut entrer en relation avec les puissances de l'au-delà, divines ou maléfiques. Ces extrapolations de la vie courante fascinent les artistes de la Renaissance. Mais comment représenter l'irreprésentable ?

Cette exposition, inédite, réunit des œuvres consacrées aux différents thèmes des rêves, dues aux plus grands artistes de la Renaissance.

Près de quatre-vingts tableaux représentant des songes d'artistes illustres sont réunis, de Jérôme Bosch à Paolo Véronèse, en passant, selon le thème retenu, par Le Gréco, Albrecht Dürer, Le Corrège et les plus grands : Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange. Le parcours conduit ainsi le visiteur de l'endormissement au réveil, traversant visions et cauchemars. Pardessus tout, il permet de découvrir l'âge d'or de la représentation du rêve.

21 € - Renseignements et inscriptions : au secrétariat de l'A3

Georges Braque
Galeries nationales du Grand Palais
Mercredi 18 décembre 2013

Le Grand Palais présente la première rétrospective consacrée à Georges Braque (1882-1963) depuis près de quarante ans. Initiateur du cubisme et inventeur des papiers collés, il fut l'une des figures d'avant-garde du début du XX^e siècle, avant de recentrer son œuvre sur l'exploration méthodique de la nature morte et du paysage. L'exposition propose un nouveau regard porté sur l'œuvre de l'artiste et une mise en perspective de son travail avec la peinture, la littérature ou la musique de son temps. Elle réunit des œuvres venues du monde entier.

12 € - Renseignements et inscriptions : au secrétariat de l'A3



RÉGION CENTRE

Une découverte de l'apiculture à Olivet

Pour la rentrée 2013 nous relançons un cycle d'activités ouvertes à tous, avec le 3 octobre la visite de ruches, commentée par l'apiculteur : Raphaël Willaert, animateur de L'Abeille olivétaine. Il est l'auteur d'un cours de formation à l'abeille et à l'apiculture, où il est aussi question d'Apithérapie et d'OGM. Après avoir observé (sans être piqués !) la reine, les faux-bourdons et les ouvrières, nous savons tout sur le miel, la gelée royale, la propolis, etc. Raphaël nous a fait aussi découvrir les Ateliers sur la cuisine au miel, en nous faisant déguster de l'hydromiel et du pain d'épices de la maison ! Voici un article récent de la République du Centre.

L'Abeille olivétaine, association présidée par l'un de ses fondateurs, Raphaël Willaert, n'a même pas 3 ans, mais est déjà très active. En particulier quand arrivent les premiers rayons de soleil. L'association qui



compte une quarantaine de membres a déjà fourni plusieurs ruches à des Olivétains passionnés. Tous veillent de près à cet habitat précieux qui n'abrite pas moins de 15.000 à 20.000 abeilles en ce moment, pour atteindre, en avril, une population de 60.000 à 80.000 sujets producteurs de miel. Début janvier, chacun des apiculteurs amateurs a nourri les abeilles avec du candi pour les fortifier. Les quelques rayons du soleil de la semaine dernière ont permis de constater que ça commençait à s'agiter dans les ruches. Les abeilles sortent déjà à la recherche du pollen des premières fleurs.

L'association est en quête de lieux privés ou publics pour installer des « ruchettes pièges ». Il s'agit de détourner des essaims sauvages d'abeilles de localisations délicates (un trou dans un arbre, une cheminée...) pour les accueillir dans un habitat de qualité et ensuite les installer dans une ruche », explique Raphaël Willaert. Qui ajoute : « La ruchette est posée à au moins un mètre de hauteur dans un jardin public ou chez un habitant. Une surveillance est assurée pour observer l'arrivée d'un essaim. Il est ensuite « ennuiché » et porté au rucher de L'Abeille olivétaine le soir-même ». La période propice à l'essaimage est du 15 avril au 30 juin.

À noter que L'Abeille olivétaine mènera, en 2013, plusieurs actions, dont des ateliers de formation. Elle organisera également des ateliers sur la cuisine au miel. Elle devrait aussi installer des ruches au parc floral et y mener des animations en 2014. Elle sera présente sur plusieurs manifestations olivétaines pour parler des abeilles

Pour en savoir plus :

<http://www.net1901.org/association/LABEILLE-OLIVETAINE,920529.html>

L'union des Universités tous âges, ou du temps libre: U.T.L.

Les correspondants de l'A3 en Région Centre ont rencontré les responsables de l'UTL de l'université d'Orléans, avec leur directeur Alain Pineau. Il s'avère que nous avons beaucoup de points communs : les adhérents «seniors», les activités culturelles, les réseaux d'intervenants, un fonctionnement local et une organisation fédérale. Les deux structures pourraient se rencontrer dans chaque région et aussi au niveau national, afin de coordonner quelques actions, par exemple des visites, des échanges de conférenciers, ou des publications croisées dans les bulletins respectifs. Jean-Daniel Coudert, directeur adjoint, nous a transmis le communiqué suivant, à charge pour l'A3 de s'exprimer prochainement dans les pages de l'Ufuta !

La culture personnelle ne s'arrête pas à la sortie du système scolaire ou de l'exercice professionnel. Il s'est créé des structures genre UTA, UTL dans de nombreuses villes françaises. Un certain nombre de ces structures qui ont pour caractéristique une convention avec un établissement d'enseignement supérieur se sont regroupées au sein d'une Union Nationale appelée Ufuta (Union française des universités tous âges)

Les universités dites du 3^e âge sont nées en 1973 de l'idée du professeur de droit, Pierre VELLAS de l'université de Toulouse, idée étonnante vu l'époque et son contexte universitaire. Très vite le réseau français s'est étoffé grâce à l'effort de nombreux universitaires et bénévoles extérieurs à l'université. En 1979, le professeur René Frantz, avec d'autres participants, émet l'idée que compte tenue du nombre d'U3A (Université du 3^e âge), il serait intéressant de les rassembler dans une Union nationale. L'Union française des universités du troisième âge devient Union des universités tous âges UTA en 1993- Une autre désignation est assez fréquente sous le sigle UTL (Université du temps libre)

Les buts de cette association sont de promouvoir le développement des UTA organismes adhérents tout en respectant leur autonomie.

Son rôle

L'Ufuta se veut le garant de la qualité des activités développées au sein des UTA (Activités intellectuelles et physiques). La mission que se donne l'Ufuta est de se faire en sorte que la culture devienne accessible et compréhensible au plus grand nombre et qu'ainsi chacun puisse partager à la hauteur de ses possibilités les connaissances de son temps.

Des rencontres

- L'Ufuta organise des assises régionales tous les deux ans sur un thème de recherche qui donne l'occasion d'échange entre les participants.
- L'Ufuta décerne tous les deux ans un « prix national de la recherche » qui récompense un travail individuel ou collectif de niveau universitaire. Elle délivre également tous les deux ans un prix de littérature.
- L'Ufuta patronne des manifestations diverses :
- Des concours nationaux et récompense les meilleures réalisations telles que court métrage et photographie...

Voilà qui nous sommes et nous souhaiterions profiter de vos richesses partout où vous existez.

Contact relais :

Jean-Daniel Coudert : Jean.Coudert@univ-orleans.fr
Site internet de l'UTL : //www.univ-orleans.fr/utl/

Contact A3 : Jean-Pierre Regnault, Paul Gille,
rayonnement@cnsr-orleans.fr

Lu, vu entendu...

Le carré des poètes

Ce numéro 62 ouvre son « carré des poètes retrouvés » à Mireille Dreisine, adhérente de l'association et auteur de plusieurs recueils de poésie.

L'éternelle Egypte

Au terme d'un espoir caressé dès l'enfance,
J'ai découvert, enfin, le pays de Kémi,
« La Noire et Terre aimée », à la magnificence
D'un merveilleux passé qui n'était qu'endormi.

C'est l'Égypte riante où naissent les coupoles ;
Ses rivages sont verts et touffus ses marais ;
Ses racines plongeant au cœur des nécropoles,
Elle voit dans le ciel fleurir ses minarets,

Dans la grande cité, c'est la foule qui grouille,
Oripeaux bigarrés sous l'éclat du soleil ;
Elle offre au voyageur obstiné dans sa fouille
Les fabuleux trésors tirés de leur sommeil.

Dans la verte campagne où le fleuve s'étale,
Semblant se détacher d'antiques bas-reliefs,
Le fellah, poursuivant sa tâche pastorale,
Contemple, solennel, l'eau boueuse des biefs.

C'est l'écrasante masse, au pied de la rocaïlle,
Des colosses figés aux confins du désert,
Livrés au vent de sable, au soleil qui cisaille
Et que baigne le Nil en glissant vers la mer.

C'est le réveil conscient d'un peuple qui découvre
Ce que fut son histoire et que le temps ruina.
C'est le croyant qui prie en oubliant qu'il souffre,
C'est l'ami qui reçoit et donne plus qu'il n'a.

C'est là toute l'Égypte : et l'ombre et la lumière,
Les sources du passé, la foi dans l'avenir,
Le village du pauvre et la riche croisière,
Un pays attachant où l'on veut revenir !

Prix Louzke Chassape 1988, Sainte-Foy-lès-Lyon
Institut académique de Paris - Mention d'honneur
Edité dans « Une vie à deux » de l'auteur.

Retraites culturelles

Moments bénis que la retraite
S'il est permis d'y parvenir :
Le temps rêvé que l'on souhaite
D'être serein pour l'avenir.

Sans aller loin dans notre ville
Il reste tant à découvrir :
Aux monuments, chacun leur style
Que le temps, seul, sait anoblir.

Le guide explique une sculpture
Revue cent fois quand nous passâmes :
On n'en sut prendre la mesure :
Le temps manquait dans nos programmes..

Les lieux choisis pour nos visites :
Riches musées, châteaux royaux,
Les roseraies sont des invites
Nous embaumant sous leurs arceaux.

On se surprend, émerveillés,
A écouter et à s'instruire,
Mais les genoux un peu rouillés,
Branlants, refusent de poursuivre.

Les joues rosies par le plein air,
On s'en retourne à sa demeure.
Non, ce n'est pas le vent de mer,
Mais le passé qui vous effleure...

Avril 2010 - Edité dans « Moissons d'automne » par
l'auteur. Ce poème a été écrit lors d'une visite guidée
par Mme Hélène Charnassé

Acrostiches

composés par nos secrétaires Pascale et Florence

à l'occasion du retrait de Marie-Louise Sainsevin et de Gisèle Vergnes.

À Marie-Louise

Souvent nous avons eu le sentiment que vous étiez infatigable.

Arrivée à l'association en mille neuf cent quatre vingt onze, toutes ces années durant,

Insatiable au travail, prête à aider tout le monde, toujours agréable,

Nous avons été conquises et surtout admiratives, nous vous aimons tendrement.

Saisissante, vous êtes un exemple à suivre.

Emérite,

Volontaire, nous saluons votre courage, votre humanité et votre savoir vivre.

Incomparable est un des qualificatifs qui nous vient à l'esprit.

Nous vous disons merci et surtout : AU PLAISIR.

À Gisèle

Voyageuse de tous les temps,

Emmenant avec elle celles et ceux qui voulaient bien venir.

Rude le parcours, parfois il l'était, avec des jours intenses.

Gentille, indépendante, avec pour désir

Nous accompagner.

Evidemment, elle va nous manquer.

Simplement, MERCI au nom de tous.



Découverte du Portugal, avril 2013

Lisbonne, 16 avril

Alda, notre guide, nous attend à l'aéroport de Lisbonne. Qu'il fait bon d'être accueilli par le soleil et 19°, après un printemps hivernal ! Un car confortable nous conduit à travers la banlieue de Lisbonne. Ces quartiers neufs avec leurs immeubles récents disséminés dans la verdure ne ressemblent en rien aux abords ordinaires des grandes villes. La capitale compte environ 600 000 habitants et l'agglomération 2 millions et demi : 20% des Portugais y sont concentrés.

Notre hôtel est dans un quartier résidentiel, près du centre ville. Pour des raisons de sécurité, il nous est recommandé de ne pas nous promener seuls, le soir. La précarité économique rend les lieux peu sûrs. L'Hôtel Sara Rex a gardé le charme des poutres apparentes dans sa salle à manger, avec un balcon circulaire qui surplombe l'étage inférieur. Plusieurs chambres sont traversées par une colonne centrale, obligeant à quelques contorsions.

La ville est bâtie sur 7 collines, comme Rome. Des jardins descendent en pente raide vers la place du Marquis de Pombal. Nous atteignons, au sommet du Parc Edouard VII, un monument controversé qui commémore la Révolution des œillets du 25 avril 1974, marquant la fin de la dictature. Il s'agit d'un enchevêtrement de piliers de béton dressés sur un tas de galets, une esthétique fruste, bien moderne. Nous passons ensuite devant un vaste palais, délabré, devenu une prison, puis vers la place d'Espagne et la fondation Calouste Gulbenkian, un des grands musées du monde, fondé par un homme d'affaires arménien installé au Portugal et qui en 1955 légua à son pays d'adoption ses collections d'art.

Voici l'avenue de la République où le roi Charles Ier fut assassiné par les républicains en 1908. Son jeune fils, Manuel II, devenu roi du Portugal, tentera de sauver la monarchie en rétablissant les libertés, mais après avoir échoué il renoncera au trône avant de s'éteindre en 1932.

Au pied de la place du Marquis de Pombal s'ouvrent les « Champs-Élysées » de Lisbonne : l'Avenida da

Liberdade, autrefois jardin fermé de la noblesse, aujourd'hui grande artère bordée d'arbres, au pavé tantôt de motifs géométriques, tantôt de vagues ou de fleurs, en basalte noir calcaire blanc, et où de belles terrasses de café se déploient. Poursuivant notre descente, nous atteignons la place des *Restauradores* avec son obélisque qui commémore l'Indépendance du Portugal en 1640, mettant fin à 60 ans d'occupation espagnole. Ce tour de ville nous amène à *Baixa*, la ville basse, aujourd'hui le cœur de la cité. Des rues rectilignes et parallèles, conçues par le Marquis de Pombal, quadrillent la *Baixa*.

Au pied de la place du Marquis de Pombal s'ouvrent les « Champs-Élysées » de Lisbonne : l'Avenida da *Liberdade*, autrefois jardin fermé de la noblesse, aujourd'hui grande artère bordée d'arbres, au pavé tantôt de motifs géométriques, tantôt de vagues ou de fleurs, en basalte noir calcaire blanc, et où de belles terrasses de café se déploient. Poursuivant notre descente, nous atteignons la place des *Restauradores* avec son obélisque qui commémore l'Indépendance du Portugal en 1640, mettant fin à 60 ans d'occupation espagnole. Ce tour de ville nous amène à *Baixa*, la ville basse, aujourd'hui le cœur de la cité quadrillé de rues rectilignes conçues par le Marquis de Pombal.

Nous passons devant l'ascenseur de *Santa Justa*, œuvre de Raoul Mesnier du Ponsard qui relie depuis 1902 la *Baixa pombalina* au *Bairro Alto*. Il est électrifié en 1907. Haut de 45 m, il est en fer forgé et dispose de deux vastes cabines en bois ouvragé. Au palier supérieur, on trouve un belvédère et un café. C'est le seul ascenseur urbain vertical à Lisbonne. Les 3 autres, dessinés par le même ingénieur, sont conçus comme funiculaires pour gravir des pentes. Nous voyons la rue de l'Or, la *rua do Ouro*, et la rue de l'Argent, la *rua da Prata*, qui évoquent les richesses considérables venues jadis des colonies. Nous atteignons la place du Commerce qui s'ouvre sur le Tage. Comme le reste de la *Baixa*, l'ancienne place du Palais, lieu des manifestations et des fêtes populaires, est une reconstruction d'après le tremblement de terre de 1755. La vieille ville part de la place du Commerce : c'est l'*Alfama*, ancien quartier médiéval et musulman, extrêmement pentu, épargné par le tremblement de terre fatidique. Lorsque l'Inquisition le vide de sa

population juive et musulmane, pêcheurs, artisans et ouvriers s'y installent. Une statue du poète national Camoens ans trône dans la montée, d'où l'on aperçoit la coupole du Panthéon du Portugal. Là sont enterrés les présidents de la République, les écrivains, poètes et chanteurs de fado célèbres.

Nous roulons maintenant vers le Tage, passant devant des palais aujourd'hui occupés par des ministères publics, puis devant l'hôtel de ville. L'ancien marché à la morue est envahi de petites boutiques, alors même qu'il existe autant de façon d'accommoder l'emblématique morue qu'il y a de jours dans l'année ! Nous l'avons déjà goûtée, émiettée et à la crème, il nous en reste donc 364 à découvrir ! En fin de la matinée, le car nous dépose sous un doux soleil près du monastère des Hiéronymites. Sur l'emplacement d'un ermitage fondé par Henri le Navigateur, le roi Manuel I^{er}, après le retour de Vasco de Gama de son premier voyage en Inde, fait bâtir ce monastère dont Saint Jérôme est le patron. La construction est financée par les profits du commerce des épices et des richesses rapportées des pays lointains. Le style gothique, déjà tardif pour l'époque, est choisi par son premier architecte Diego Boitaca en 1517. Ses successeurs y adjoignent les ornements du style manuelin, rendant hommage à la Marine : cordages noués ou torsadés, ancres, câbles, algues. Puis, le style deviendra renaissant. Les travaux ont duré 150 ans. La pierre est un calcaire de Lisbonne.

Les bâtiments contigus abritent les musées de la Marine et de l'Archéologie, où a été signé le traité de Lisbonne. Sur le portail sud, on voit la Vierge à l'Enfant ainsi qu'une statue d'Henri le Navigateur. À côté de la statue de Manuel I^{er}, l'arche du portail figure l'Annonciation, la Nativité et l'Adoration des mages. En pénétrant dans l'église, on est saisi par la pénombre profonde. Les superbes vitraux de couleur laissent peu pénétrer la lumière. La nef est entièrement ouverte. La profusion de colonnes légères et effilées évoque une futaie de palmiers élancés. Les voûtes ne sont que croisées d'ogives : un entre-las compliqué d'arêtes, d'arcs en plein cintre et d'arcs brisés. À l'entrée, on découvre les tombeaux de Vasco de Gama et de Camoens. Les autels baroques des bas-côtés sont sculptés dans des bois précieux.

Les bras du transept renferment des tombeaux royaux portés par des éléphants évoquant la

conquête de pays exotiques par les Portugais. Je suis étonnée de voir sur l'autel la Vierge à l'Enfant plutôt que le Christ en croix ! La Vierge est au sommet de six gradins superposés qui s'élèvent vers le ciel.

Une vingtaine de rois et de reines reposent dans l'église Santa Maria. Dans le transept sud, un tombeau contiendrait... ou attend... le corps du roi Sébastien I^{er}, le « roi fantôme » qui a inspiré le roman de Paul Foucher en 1838 et le dernier opéra de Donizetti, *Dom Sébastien, roi de Portugal*, créé à Paris en 1843 !

Le car nous conduit alors jusqu'à l'embouchure du Tage, large comme une mer intérieure. Les Lisboètes l'appellent la *mer de Paille*, à cause de sa couleur au soleil couchant. Le pont suspendu, inspiré du Golden Gate de San Francisco est, à sa construction en 1966, le plus long d'Europe.

Voici maintenant la tour de Belém, édifiée pour garder l'entrée du port de Lisbonne. Elle doit à l'inspiration mauresque de son architecte la légèreté des fenêtres géminées, encadrées de colonnettes, et les balcons cintrés. Un mur d'enceinte crénelé entoure la tour centrale. Des échauguettes miniatures marquent les angles. Dans les motifs décoratifs, on retrouve les cordages de pierre de style manuelin et l'Ordre de la croix du Christ, un des héritiers portugais de l'Ordre des templiers. Une pièce voûtée à l'intérieur du bastion contenait jusqu'à 17 canons.

Sur la rive droite du Tage, le Monument des découvertes, haut de 50 m, représente la proue d'un navire où sont embarqués les navigateurs partis à la découverte du monde au XV^e et XVI^e siècles, soulignant la grandeur du passé portugais. On y retrouve ainsi Vasco de Gama, Pedro Alvares, Magellan, Camoens, ainsi que des hommes de science qui firent partie des expéditions. Une rose des vents en marbre, œuvre de Cristo da Silva offerte par l'Afrique du Sud, orne le parvis du monument. D'un diamètre de 50 mètres, elle présente en son centre un planisphère avec nefs et caravelles d'explorateurs. De là partent des rayons effilés en marbre polychrome. On marche sur Bombay, Goa, Calicut...

Nous regagnons la ville par *Baixa*. Convergeant vers la place du Commerce, de longues rues piétonnières invitent à la flânerie. Bordées d'immeubles à

trois ou quatre étages, de style néoclassique, avec de grandes portes-fenêtres à l'étage noble et des balcons en fer forgé à tous les étages, elles offrent une harmonie agréable. Touristes et lisboètes se pressent *rua Augusta*, où les cafés déploient leurs terrasses au centre de la chaussée.

Le groupe embarque alors dans le mythique tram numéro 28, qui, en service depuis 1873 et alors tiré par des chevaux, ne sera électrifié qu'en 1901. Etroit, en bois de couleur jaune, brinqueballant, il cahote par des ruelles pentues où circulent de rares voitures. Du château Saint-Georges, le tram redescend en ville par la cathédrale et se dirige vers le *Chiado*, un quartier chic au cachet ancien. Au centre d'une place de ce joli quartier restauré se trouve la statue en bronze du poète du XVI^e, Antonio Ribeiro.

Après un dîner de morue émietlée (nouvelle recette !) la soirée se déroulera au son du fado, dans l'*Alfama*, au pied de la colline du *Bairro Alto*. Là, dans une large rue plongée dans la pénombre, d'anonymes portails s'ouvrent sur de discrètes tavernes. Place donc au fado, art de la chanson populaire, pratiqué par marins, dockers, filles de joie et marchandes de poisson et qui exprime tant l'amour malheureux que le mal du pays des Portugais émigrés.

Estoril, Sintra, 17 avril

Estoril, à 15 km de la capitale, est une bourgade de pêcheurs à l'histoire mouvementée. Elle a vu les départs en caravelles vers les nouveaux mondes, puis le passage des aristocrates, des rois et reines partant en exil. Elle accueillait aussi des rois hongrois et espagnols en exil et fut un rendez-vous d'espions et de diplomates internationaux. De petits forts disséminés tout au long du fleuve défendaient le Portugal contre les pirates et les envahisseurs.

Après la baie de Cascais ceinte de collines, la route longe l'Atlantique vers le *Cap da Roca*. La grotte dite *Boca do Inferno* est cernée de falaises, mais le diable est en villégiature. Il ne revient qu'au cœur de l'hiver, quand l'océan écume. Le Cap du Rocher, pointe extrême de l'Europe de l'Ouest, offre un spectacle varié de falaises à pic au-dessus de la mer.

Après un savoureux déjeuner de cochon de lait grillé - autre spécialité portugaise -, direction Sintra, une superbe bourgade à flanc de montagne, dont le



La fontaine (ancien lavoir) à Castelo de Vide

sommet est ourlé par les ruines d'un immense mur d'enceinte crénelé, vestige d'une forteresse maure.

Au sein du palais national, situé à 529 mètres d'altitude, se trouve la chambre où le roi Sébastien a passé sa dernière nuit avant de disparaître dans son expédition au Maroc. Un autre roi, pour se venger du commérage des courtisanes, a fait représenter des pies au plafond d'une salle d'apparat. De très beaux azulejos dans un dégradé de vert ornent le bas des murs. Nous admirons une cheminée de marbre en style manuelin, entourée de cordages enroulés. Une salle, toute de faïence bleue et blanche, présente des scènes de chasse. Son plafond en forme de coupole est composé de panneaux de bois peint. Nous voyons les cuisines gigantesques et leurs énormes cheminées coniques qui traversent la toiture. Nous quittons la ville par une route en lacets : il paraît que les ouvriers qui construisaient les routes ne comprenant pas les directives des ingénieurs anglais, répondaient : yes, yes à tout, d'où le tracé en S des routes...

Après la traversée du Tage, Evora, le 18 avril

Le pont Vasco de Gama (17km) est le plus long d'Europe. Nous allons vers l'*Alentejo* (qui signifie, au-delà du Tage) sur la rive sud du fleuve, vers les marais salants et les rizières. Les terres sont très vertes en cette saison mais la sécheresse y sévit l'été.

Nous pénétrons dans la ville-musée d'Evora par une des portes pratiquées dans la muraille crénelée du bas Moyen-Age. Reprise aux maures en 1165, elle fut longtemps la résidence du souverain. Le Palais royal a ses origines dans un couvent franciscain du XIII^e. Dans le jardin, une statue de Vasco da Gama

rappelle qu'il vécut à Evora de 1519 à 1524. Après la visite d'une chapelle aux dorures resplendissantes nous découvrons la lugubre chapelle des os. Malgré les motifs floraux du plafond, les murs tapissés de crânes et les colonnes de tibias sont d'un effet sinistre. Initiative d'un moine franciscain du XVI^e, elle contiendrait 5000 dépouilles ! A proximité, l'église Saint François présente un chœur à très belle croisée d'ogives et un autel en gradins, qui figure la montée vers le ciel. Quittant l'église, nous descendons par un dédale de ruelles sinueuses jusqu'à une magnifique fontaine, entourée d'un double mur ouvert au centre, sur chacun des quatre côtés. Elle servait aussi bien de fontaine que d'abreuvoir. Au centre, sur une petite colonne, une sphère figure un globe terrestre. Quatre jets alimentent le bassin. Sous un doux soleil printanier, nous remontons vers la partie haute de la ville déjeuner dans une pousada, et passons près du petit temple romain d'Evora, dit temple de Diane, qui a gardé ses colonnes sur trois côtés. Dans la cathédrale, la nef centrale abrite une statue en pierre polychrome de la Vierge à l'ange, datant du XV^e. Elle est représentée enceinte, une main sur le ventre.

Marvão, Monsaraz, 19 avril

Le lendemain, départ vers l'Est, en direction de la frontière espagnole. L'Histoire du Portugal rend tribut au roi Denis I^{er} qui apaisa les conflits avec Rome en accueillant les Templiers, qui formèrent l'Ordre du Christ au Portugal.

Son épouse, Isabelle d'Aragon, dite sainte Isabelle, fonda plusieurs institutions charitables. La légende lui attribue le Miracle des Roses. La voyant cacher du pain dans les plis de sa robe, son époux lui demanda « Que fais-tu ? ». Montrant les roses dans les plis, elle répondit : « Je donne des roses à mon peuple ». Sa chambre mortuaire est une chapelle. Nous approchons de *Monsaraz* du mot arabe désignant le ciste, plante endémique de la région : *Soris* ou *Sharish*.


De loin, nous apercevons le village fortifié, sur promontoire. Ses lignes se détachent sur le ciel bleu, rehaussant le contraste entre les murailles sombres et la blancheur de l'église. Le roi Denis installa dans ses murs une garnison d'ex-Templiers. Le village fut pavé afin d'y retenir la population, mais, dès l'indépendance retrouvée en 1640, les paysans ont préféré se rapprocher de leurs champs dans la vallée, et le village, jusque-là très prospère, s'est dépeuplé.



Marvão : Vue depuis l'enceinte de la forteresse

Voici maintenant le nid d'aigle de Marvão, perché sur un sommet de la serra Mamede, à 865m, aux portes de l'Espagne. Pour pénétrer dans le village, nous franchissons une barbacane. Les encadrements en pierre des portes et fenêtres sont un peu tristes et les habitants ne sont plus très nombreux. Une belle maison ouvragée tombe en ruines... Arrivés au pied de la forteresse, il faut encore grimper. Une trouée dans la muraille donne une vue plongeante sur une ancienne église, au pied de jardins à la française. Après la visite du fort restauré, le car nous conduit à Castelo de Vide et à laquelle une importante communauté juive au Moyen Age a donné sa spécificité.

La ville basse offre au milieu d'une grande place une belle fontaine lavoir en marbre blanc du XVI^e la *fonte da Vila*. Six colonnes de marbre soutiennent son toit en forme de pyramide. Au-dessous, de l'eau s'écoule d'une vasque couverte, surmontée d'un socle carré sculpté et d'un cône en forme de pomme de pin géante. Le marbre est poli par des siècles de bons et loyaux services. En levant la tête, nous découvrons un empiement de maisonnettes superposées, disposées en gradins de chaque côté de la rue pavée. C'est le quartier juif de la *Judaria* qui s'étend de la place de la *fonte da Vila* jusqu'aux portes du château. Quelques dames âgées, assises sur leur pas de porte, nous observent avec curiosité. Après leur expulsion d'Espagne en 1492, des Juifs se regroupèrent discrètement ici conservant une certaine liberté à condition de payer leur tribut. Mais les monarques finirent par céder à l'Eglise : soit les Juifs émigrent, soit ils se convertissent. Les Nouveaux chrétiens sont étroitement surveillés. Victimes d'autodafés, ils sont rendus responsables du grand tremblement de terre ! Ils prennent des noms de plantes comme



d'Oliveira. De cet endroit partit la famille de Spinoza, l'opticien philosophe né à Amsterdam en 1632. Une rue qui semble monter jusqu'au ciel porte son nom.

Beja, Silves, Portimao, 20 avril

Le car qui nous emmène vers Béja, dans le sud de l'Alentejo, nous dépose au pied de l'ancien couvent de Notre-Dame de la Conception, aujourd'hui musée dédié à la reine Rainha Dona Leonore. Un couvent de clarisses y fut fondé en 1459 pour les demoiselles de la noblesse, qui pouvaient y garder une maison et des domestiques.

Quittant sa chapelle baroque, nous découvrons, derrière une petite porte en bois, un tourniquet qui était destiné à recevoir les nouveau-nés indésirables. Au premier étage est la fenêtre grillagée par laquelle sœur Mariana Alcoforado qui vécut de 1640 à 1723 passait ses lettres d'amour au comte Chamilly, officier français. Dès leur publication en 1669, elles connaissent un franc succès. Ces cinq lettres brûlantes de passion seraient en fait l'œuvre du comte de Guilleragues, secrétaire attaché à la Chambre du roi Louis XIV. Après Silves, dans la province de l'Algarve, son château fort en grès rouge construit par les Maures entre le VII^e et le X^e et sa cathédrale, nous voici à Faro...

Faro, 21 avril

La Ria Formosa est un ensemble de lagunes et d'îles, formé lors du tremblement de terre, séparé de la mer par un charmant cordon littoral. Face à notre hôtel, une cigogne qui niche au sommet d'un réverbère veille sur deux frères oisillons. L'arrière-pays est riche en arbres fruitiers. Alda nous conte la légende de l'émir dont l'épouse scandinave se languissait, inconsolable de ne plus voir les paysages enneigés de sa jeunesse. Il fit planter une multitude d'amandiers, et, un matin de janvier, l'affligée découvrit une mer de fleurs blanches qui lui fit pousser un cri de joie.

Après l'important port de pêche d'Olhao, nous visitons Tavira et son église Santa Maria do Castello, de style gothique, construite sur le site d'une ancienne mosquée avant de parcourir les jardins fleuris de la citadelle jusqu'au fleuve Gialo avec son pont aux 7 arches. De retour à Faro, nous prenons le chemin de la cathédrale, qui passe sous l'Arco da Vila encadré de pilastres renaissants. Bâtie elle aussi sur l'emplacement d'une mosquée, la cathédrale fut endom-

magée par le tremblement de terre, et restaurée à l'époque baroque.

Lagos, 22 avril

Nous repartons vers l'Ouest de l'Algarve par une côte escarpée faite de falaises aux crêtes déchiquetées et de rochers. A Lagos la place Don Henrique s'orne d'une statue du navigateur. Une bâtisse ouverte sur deux côtés par quatre arches a été construite comme mémorial aux esclaves... Les rues aux maisons blanches du XVII^e et XIII^e sont très belles. Sur une place circulaire se trouve la statue controversée du jeune roi Sébastien, silhouette de femme, coiffé d'un turban qui tient du pouf, vêtu d'une combinaison en mosaïque, imitant des écailles de poisson...

Les murs de la halle du marché au poisson sont tapissés d'azulejos. A l'étage, des gousses d'un brun rouge de caroube séchée - cette graine dont vient le mot carat -. Ensuite, la visite de l'église de Saint Laurent, à Emancil est éblouissante par la richesse des azulejos tapissant murs et voûtes.

Cap Saint-Vincent, Sagres, 23 avril

Nous faisons route vers la serra de Monchique. Le portail de l'église en est la curiosité. Les colonnes qui l'encadrent sont des torsades de pierre, nouées en pointes à six reprises, sur le haut de son arc brisé. Après un Cap Saint-Vincent « Finistère de l'Europe » plutôt décevant, direction Sagres et sa chapelle à la mémoire de Saint Vincent de Saragosse. Dans ces lieux, Henri le Navigateur a installé son école de navigation, unique en Europe, où l'on perfectionne l'astrolabe, bien plus précis que la boussole : des savants venus de tous les pays y enseignaient la cartographie et l'astronomie.

Paris, 24 avril

Le mérite de ce voyage a été de nous rappeler combien l'Histoire du Portugal est intimement liée à l'Histoire de l'humanité. Malgré ses difficultés, cette nation n'en reste pas moins grande par sa civilisation. Nous remercions le dévouement inconditionnel des trois dames du CNRS qui ont rendu possible ce voyage.

Jocelyne Connerade

Le mot de la Rédaction : en bref

pour le Comité de rédaction, Fabrice Bonardi et Paul Gille

Ce numéro 62 a comporté quelques originalités, dans la suite des orientations proposées par l'enquête de lectorat en début d'année. Pour tenir compte de l'avis des lecteurs et des effets parfois inattendus de notre Bulletin, voici quelques informations sous forme de « brèves ».

Brèves

Le rayonnement du Bulletin A3

Dans le Bulletin n°58, consacré aux Femmes en sciences, Marie-Claude Gaudel, Professeur émérite au LRI Paris-Sud, a publié «Le test de logiciel: pourquoi et comment». Elle été sollicitée par les rédacteurs du tout nouveau bulletin de la toute nouvelle Société informatique de France, pour réutiliser cet article en respectant les droits de copie. Elle en a profité pour actualiser légèrement l'article, et l'adapter à un lectorat différent, mais en gardant l'essentiel, en mentionnant la parution initiale dans le Bulletin A3. Nous ne pouvons que nous féliciter de ce rayonnement !

Une carte postale historique : hasard ou providence, par Jacques Couderc



Un portrait du professeur Jacques Caen, publié dans le Bulletin n° 61, n'a pas été sans suites. Dans l'article j'avais mentionné l'arrestation de la mère de J. Caen à Chinon par la Gestapo en juillet 1942, puis sa déportation sans retour. J. Caen lui-même n'y échappa que par miracle. Cet événement tragique me rappelait celui vécu par un ami Isaac Levendel, devenu informaticien aux USA, mais qui a vécu en juin 1944, un épisode similaire en Avignon. Il consacre désormais son temps à l'histoire de la

Madame Colette, Loches, ce 21 Août 1942.
J'ai bien reçu ce jour une carte d'elle du
17 que «... Elle en bonne santé et que tout va
très bien moral ; Tant mieux. Nous sommes
très absolument nous maintenant que
Maman est dans notre ancienne ville.
Je vais envoyer à lui avec des effets si
qu'elle lui fasse plaisir, si possible.
Dite lui que les nouvelles habit de la
Fédération - Phosphore - a écrit qu'il
a les les juives (quel culte!) et qu'il
va se faire plaisir de la postale. J'ai
eu un très bon accueil au moment où il a été
me rendre au 100 rue de la Poste ; Il paraît
que Marcelle et Isabelle sont dans
Maman - Il paraît un camp là-bas ;
Il n'y a pas toujours aucune nouvelle
de de Maman et Radio mais rien n.
Je lui dis de revenir bientôt. Suppose
qu'on se revienne bientôt tous à Maman
est aujourd'hui. Il faut lui en faire
l'adresse - Ne connaissez-vous pas
comme qui est resté là-bas, ou aller.
Dites, ne savez les bons souvenirs de
votre attentionné Jacky ; Je suis con
sant que Colette ait l'expérience à l'avenir

Carte postale - Todt

Shoah en France. Son premier livre, paru en 1996 aux éditions de l'Aube «Un hiver en Provence» est consacré aux circonstances de l'arrestation de sa mère, tragédie qui s'était déroulée devant ses yeux d'enfant. Après lecture du manuscrit, il me répondit avec beaucoup d'excitation, car précisément de Chicago où il réside, il préparait, pur hasard, un ouvrage sur la question juive dans la région de Tours. Très vite il a retrouvé, l'histoire de la famille Caen (Cahen), en particulier une carte postale interzone de Jacques, envoyée de Loches à sa petite cousine Colette alors internée au camp de Lalande. Cette carte se trouvait aux USA, car après la libération du camp, l'armée américaine avait rapatrié les archives du camp à New York. Le contact a été établi entre les deux protagonistes et, coïncidence supplémentaire, une cérémonie aura lieu à Chinon le 25 janvier 2014. Pour le 69^e anniversaire de la libé-

tion du Camp d'Auschwitz-Birkenau, on découvrira sur le Monument aux morts les noms de la mère de Jacques Caen et de quatre de ses proches, dont Colette. Ces noms figureront probablement dans l'ouvrage à paraître d'Isaac Levendel. Jacques Caen nous a donné son accord pour la reproduction de cette carte postale très personnelle.

Les annales polonaises

Nos bonnes relations avec le Centre scientifique à Paris de l'Académie polonaise des sciences (APS), établies à l'occasion du n°57 sur la Pologne, se sont continuées par divers échanges. Après une rencontre avec son nouveau directeur, le professeur Zbigniew T. Kuźnicki, nous avons été invités aux conférences de ce centre, dont les Assises polono-françaises de l'archéologie le 20 Mars 2013. Nous avons été sollicités pour aider à la relecture du XV^e volume des Annales de l'APS, publiées en français. Plusieurs membres de notre Comité bulletin ont accepté cet effort, ouvrant ainsi leurs connaissances à des sujets d'histoire, littérature ou archéologie : la subjectivité et la personne, les savants de Napoléon au bord de la Vistule, archéologie de Qumrân au Musée du

Louvre, réception de George Sand en Pologne, etc. Ils se retrouvent membres d'honneur du comité scientifique du Cahier des annales de l'APS.

Néandertal à l'AG !

Les participants à l'AG de l'association du 26 septembre, venus entendre les très sérieux rapports moral et financier, ont eu la surprise d'écouter auparavant une passionnante conférence sur... *Néandertal et nous* ! L'idée d'associer une conférence grand public à l'AG était dans l'air, mais l'occasion a été saisie in extremis la semaine précédente, lors d'une rencontre entre les directions de l'INRAP (Institut national de recherches archéologiques préventives) et de l'A3. D'autres échanges devraient s'ensuivre, en particulier des possibilités de visites de chantiers de fouilles et surtout une contribution à notre prochain Bulletin consacré à l'archéologie. Il semble que personne n'ait regretté cette entorse à l'ordre du jour et même que l'on en redemande !

1 par Pascal Depaepe, directeur scientifique et technique de l'Institut national de recherches archéologiques préventives (INRAP).

Programme des voyages 2014

1 au 9 Mai 2014 - Découverte de deux pays méconnus : l'Albanie et la Macédoine

Outre le lac d'Ohrid qu'ils partagent en commun, ces deux pays ont vu défiler les empires romain, byzantin, ottoman, qui ont laissé leur empreinte dans l'architecture, la langue, la religion et le mode de vie. Aujourd'hui ouvert vers l'extérieur, visiter le pays des Aigles est une expérience humaine enrichissante de voir ce peuple accueillant rattraper le temps perdu. La Macédoine, elle, envisage l'avenir sereinement et se porte candidate pour être membre de l'Union européenne. Visiter Ohrid, la perle de la Macédoine et des Balkans, est une heureuse découverte. Prix 1295 euros.

15 au 23 juin 2014 - la croisière au Cap Nord de cette année dans les fjords norvégiens, n'ayant pas eu lieu, elle est remise à cette nouvelle date aux mêmes conditions qu'en 2013, à partir de 1630 euros. Pas de cabine individuelle.

Fin septembre - le Canada Ottawa, Montréal, Québec et le Saint Laurent. 10 jours à partir de 2000 euros.

Aux vacances de la Toussaint : voyage intergénération - la descente du Nil en Egypte si possible

Pour tout renseignement, demande de programmes ou inscription, téléphoner au 01 44 96 44 57 à la permanence du mercredi ou envoyer un courriel à giselesolange@yahoo.fr

Shahira Shafie

Nouveaux adhérents

AUX	Jean-Pierre	Jouy-en-Josas	FISCHER	Sigmund	GI-sur-Yvette
ALPYANIMAY	Huguette	Montrouge	FOUNCADE	Bernard	Toulouse
ALBERT	Jean-Jacques	La Clotat	GRAND	Pierre	Orsay
BENICHOU	Lucette	Marseille	LECHALARD	Colette	Saint-Cyr-sur-Mer
BOGLOLO-BIUNA	Guilla	Paris	LOPHE	Bernard	Antony
BOULLA	Gonzalve	Paris	MARTIN	Jean-Claude	Boyan
BRESEGHIELLO	Rita-Daniella	Paris	(ORTAU)	Maurice	Toulon
DECOBERT	Michel	Aix-en-Provence	PASCARD	Hubert	Méaulon
DELAPORTE	Annie	Vanves	ROUS	Marie-Christine	Fontenay-le-Flaury
ESPANNE	Eric	Boulogne-Billancourt			

Carnet

Nous avons appris avec tristesse les décès de : Odile BAIN, André BASTIE, Henri BOITEUX, Thérèse CLEMENT, Bernard DESFOSSÉS, André DE WOLF, Charles MOLETTE, Mr PEREZ Y JORBA et Claude TORDET.

Charles MOLETTE est décédé au mois d'août à l'âge de 95 ans. Prêtre, il a été vingt-cinq ans chercheur au CNRS. C'était un spécialiste de l'histoire de l'église de France, de l'histoire des communautés religieuses et de l'histoire de l'église pendant la deuxième guerre mondiale. Il a publié une série d'ouvrages sur la résistance spirituelle au nazisme et a particulièrement travaillé sur le sort des jeunes Français mobilisés en Allemagne pour le Service du travail obligatoire (STO), contribuant à préserver et à promouvoir la mémoire des « martyrs du STO », exécutés en raison de leur foi.

Nous adressons à la famille et aux amis des disparus nos condoléances les plus sincères.

Un Bulletin et un site complémentaires

Vos réponses à l'enquête l'ont démontré : dans la forme comme dans le fond, vous appréciez la complémentarité entre le bulletin et le site de l'association. Côté papier comme côté virtuel, nous nous efforcerons de prolonger et d'amplifier une collaboration profitable à l'association et à tous ses lecteurs.

Le bulletin a ainsi le plaisir de vous informer de la mise en ligne sur le site d'une nouvelle version de l'annuaire des adhérents. Celle-ci inclut notamment les informations de paiement de la cotisation 2013. L'adresse de l'annuaire est <http://www.anciens-amis-cnrs.com/annuaire/>. Pour vous connecter, vous devez vous identifier avec votre nom et votre n° d'adhérent.

La rédaction

Dernières parutions

Bulletin n° 61 - printemps 2013

Vie de la recherche :

Assises 2012 :

les principales données de la concertation au CNRS,
par Jean-Pierre Aïx

Trajectoire :

Le professeur Jacques Caen « Le sang d'une vie »,

par Jacques Couderc et Véronique Machelon

Vie et travaux : Maurice Allais (1911-2010),

par Jean Tirole

Libre opinion :

Musicologie et informatique

par Hélène Charnassé

(Lu, vu et...) retenu pour vous :

Jean Malaurie, une énergie créatrice,

par Giulia Bogliolo Bruna

Promenade dialectique dans les sciences,

par Evansto Sanchez-Palencia

Actes du colloque Science et poésie de Dublin,

par Jean-Patrick Connerade

Dans le désert fleuri des temps modernes, nouveau recueil, Chaunes

Un préfet dans la Résistance,

par Arnaud Benedetti

Le kiosque : CNRS Edition

Bulletin n° 60 - hiver 2012

Tranche de vie :

Une femme exceptionnelle : Marie Curie

par Pierre Radanyi

Trajectoire :

Jean Zay et Jean Perrin

par Denis Guthleben

Portrait :

Baruj Benacerraf

par Jacques Couderc

Le kiosque : Colloque sciences et poésies

Libre opinion :

La voiture électrique

par Gérard Mestre

Destination :

Ouzbékistan

par Caroline Antunes et Paul Gille

L'avenir du Bulletin : Enquête auprès du lectorat

Le Secrétariat est ouvert

Les lundis, mardis, jeudis de 9 h 30 à 12 h 30, et de 14 h à 17 h 30

Tél. : 01.44.96.44.57 – Télécopie : 01.44.96.48.87

Courriel : amis-cnrs@cnrs-dir.fr

Site web : www.cnrs.fr/Assocancrs

<http://www.anciens-amis-cnrs.com> – <http://www.rayonnementducnrs.com>

Siège social et secrétariat

3, rue Michel-Ange - 75794 Paris cedex 16

Maquette, numérisation et mise en page : Bernard Dupuis (Secteur de l'imprimé du Siège)

ISSN 1953-6542